

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 37 —

L'Abominable Postulat



ANTICIPATION
FLEUVE NOIR

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 37

L'ABOMINABLE POSTULAT

(1988)



CHAPITRE PREMIER

Farnelle s'enferma avec les deux cadavres, celui de son fils Gdano et aussi celui de Kurts. Elle refusa l'aide de Yeuse. Celle-ci comprit qu'elle lui en voulait, qu'à travers elle c'était Lien Rag qu'elle visait. Lien Rag qui n'avait pas tenu ses promesses, qui avait quitté la pyramide de Gravel Station pour partir à pied à travers la banquise.

Seule, la nouvelle présidente de la Panaméricaine affronta la machine. Kurts et l'enfant de Farnelle avaient péri noyés dans la fosse de vidange, dans une huile boueuse, infecte. Une mort atroce. Farnelle et elle avaient eu le plus grand mal à les retirer de cette cuve, avec des cordages et un palan. Pas une fois dans son émotion Yeuse ne pensa que la locomotive pouvait les aider. Et ce fut pourtant d'elle que vinrent les secours. La machine déverrouilla son autodéfense brusquement. Ses capteurs avaient analysé la voix, l'odeur, l'aura de Yeuse, et l'ordinateur avait étudié les données avec méfiance.

Et d'un coup le trou d'homme inférieur s'ouvrit, et les énormes pinces robotisées qui servaient à déplacer les traverses opérèrent leur plongée dans l'huile épaisse, retirèrent le corps de l'enfant qu'elles déposèrent délicatement sur le côté gauche de la machine, puis ce fut le tour de Kurts.

Les deux femmes, sans s'étonner, chargèrent les deux morts sur un chariot de manutention et Farnelle déclara alors qu'elle ferait leur toilette seule.

La machine s'ouvrait. Son sas inférieur admettait Yeuse qui pénétrait dans le ventre tiède, retrouvant l'odeur, l'atmosphère rassurantes.

Rien n'avait été dérangé dans sa chambre. Lorsqu'elle avait

quitté la machine dans la *deserted* au sud, elle pensait revenir très vite, mais la machine n'avait pas eu la patience de l'attendre, s'était affolée et avait choisi de partir à sa recherche avec un entêtement étrange qui dénotait une anomalie dans son fonctionnement. Normalement elle aurait dû la retrouver, mais elle avait tourné en rond, subissant des influences inattendues, se lançant sur une piste sans issue après l'analyse incomplète d'un élément.

Avec une vertu farouche, elle s'était refusée à Kurts qui en était mort. Yeuse, allongée sur son lit luxueux, pleurait cette mort, celle de l'enfant de Farnelle, le départ incompréhensible de Lien Rag.

Plus tard dans la salle des commandes elle essaya d'obtenir des images sur ces derniers événements, mais la machine n'avait pas jugé nécessaire de les enregistrer. Aucune des caméras extérieures n'avait reçu d'ordre et on ne saurait jamais comment ils avaient glissé dans la fosse de vidange. Gdami, l'enfant survivant, les avait trouvés à la surface et n'avait rien pu faire.

Elle finit par sortir de la locomotive et se rendit dans la salle des écrans. Mais elle ne toucha à rien. Ce n'est que bien plus tard que Gdami la retrouva.

— Mam les a lavés tous les deux.

Elle le suivit. Farnelle les avait nettoyés et les avait transportés dans un des magasins frigorifiques. Lorsqu'elle se pencha sur le visage de Kurts elle n'éprouva qu'une immense surprise, ne reconnaissant pas les traits du pirate sous l'épaisseur des poils lustrés.

— Je vais repartir, lui dit Farnelle, avec mon gosse, essayer de rejoindre Cargo *Princess*. À moins que des rôdeurs de banquise ne se soient approprié la Concession. Vous me déposerez où vous voudrez.

— Il faut que nous parlions.

— Pour quoi faire ? Ça ne les ressuscitera pas ! Votre salaud de Lien Rag n'aurait jamais dû partir.

— Il n'a fait que suivre son instinct d'Homme du Froid. Je suis certaine qu'il a résisté longtemps avant de céder à l'appel des grands espaces. Et puis Kurts devait se montrer dangereux.

Elles retournèrent dans la cuisine. Gdami ne quittait pas sa mère. Il avait bien supporté le choc après la découverte des deux cadavres, la solitude, mais désormais il redevenait un gosse, un tout

petit enfant. Au même âge un garçonnet du Chaud n'aurait pas montré pareille résistance physique et mentale.

— Jdruk voulait le tuer, dit-il plus tard alors que Yeuse avait préparé un repas. Moi je me cachais avec Gdano...

— Mais comment ton frère a-t-il pu aider Jdruk ? Je veux dire Kurts, fit sa mère.

— Quand l'autre est parti, Jdruk est devenu tout gentil avec nous. On riait et il avait décidé qu'on pénétrerait dans la machine.

— Où étais-tu quand ils sont tombés ?

— J'étais allé dormir... On travaillait tout le temps... Moi je suis venu ici manger de la confiture et j'ai dormi...

— Il n'aurait pas dû partir, répétait Farnelle, il aurait pu éviter ça. Moi non plus je n'aurais pas dû partir, mais j'ai cédé à la curiosité, à l'envie de voir autre chose, de sortir de cette pyramide... Ils avaient promis de veiller sur les gosses... J'avais même demandé à Lien Rag de ne pas s'en aller tant que je ne serais pas de retour... Je n'aurais jamais dû aller jusqu'à New York Station, mais j'avais pitié de Kurts. Il souffrait tant devant son engin verrouillé... J'ai voulu lui venir en aide... J'ai abandonné mes gosses et j'en suis punie. Mon père lisait *La Bible* chaque jour et disait que le Dieu de ce livre ne pardonnait aucune de nos mauvaises actions... Je finis par croire qu'il avait raison.

Elle se servait de la vodka mélangée à du café et buvait sec.

— Farnelle, je dois partir, rejoindre mon train présidentiel, poursuivre ma visite puis rentrer en Panaméricaine.

— Le pouvoir vous tient, vous ne pouvez plus vous en passer maintenant ?

— Je me suis engagée et j'irai jusqu'au bout.

— Et Lien Rag ?

— Il ne m'a pas attendue... Il y avait un espoir, pour aussi faible qu'il fût, que je revienne, et il n'en a pas tenu compte... Je le regrette... J'en suis malheureuse mais il a choisi... Désormais il a la liberté de marcher vers les tribus nomades, de rejoindre son fils Jdrien, de découvrir ses nouvelles possibilités d'Homme du Froid... Que pourrait-il y avoir entre nous ?

— Vous en prenez vite votre parti et vous vous consolez parce que ça vous arrange.

— Non, Farnelle, je suis lucide. J'ai attendu quinze ans avec des

espoirs fous, des découragements, des moments d'indifférence. Je l'ai même oublié, et puis vous venez me dire qu'il est revenu... Sous l'apparence d'un Roux, mais voilà qu'il n'est pas au rendez-vous... Que pouvons-nous faire, nous qui sommes liés aux réseaux, pour retrouver un homme qui est libre, libre vis-à-vis du rail, du froid, de nos mœurs, de nos préjugés ?

Farnelle ne voulut pas dormir dans la machine. Elle se méfiait de cette bête métallique. Kurts en avait trop souffert pour qu'elle se sente en pleine confiance. Le lendemain Yeuse lui proposa de partir avec le mastodonte.

— Ce serait la meilleure solution pour vous et Gdami. La sécurité totale, la liberté...

— Vous êtes complètement folle... Moi, rouler dans cette monstruosité, jamais de la vie ! J'aurais la trouille... Et puis tout le monde la traque... Je deviendrais une proscrire, sans jamais pouvoir m'arrêter, souffler, reprendre contact avec les autres...

— Vous aimez rouler longtemps, vous me l'avez dit. Depuis que vous avez quitté votre cargo, vous avez découvert autre chose, et jamais vous ne vous réhabituez à cette vie solitaire. Avec la locomotive vous aurez tout. Si vous ne commettez aucun délit, si vous roulez avec prudence et dans des contrées lointaines, personne ne viendra vous importuner... Vous disposerez de chaloupes pour quitter la locomotive, vous replonger dans la vie sociale des stations quand vous le voudrez. Il suffira de verrouiller la locomotive et nul ne pourra la voler.

— Elle s'enfuira comme elle l'a déjà fait avec vous.

— J'avais omis de la programmer pour une attente indéterminée. Il ne faut rien négliger. Sinon elle réagit de façon inattendue mais logique, dans le fond. Pendant des années elle a attendu ici que Kurts ou une personne désignée par Kurts vienne la réveiller... Il nous a fallu découvrir les codes d'accès mais nous pouvions les trouver car ils faisaient partie de nos souvenirs communs.

Farnelle refusait toujours, et Yeuse ne pouvait s'attarder dans Gravel Station. On allait s'inquiéter d'elle dans Big Star Station, lancer des opérations de recherches. Sa disparition risquait de provoquer des remous, voire des situations irréversibles avec les Aiguilleurs.

— Vous disposerez d'un puissant moyen de voyager, d'argent. Venez avec moi... Il y a tout un programme qui vous permettra de la conduire sans vous tromper. Je vais introduire votre personnalité dans ses dispositifs de verrouillage.

Réticente, Farnelle opposait des arguments assez faibles. Il lui fallut vaincre l'appréhension de cette femme, l'entraîner presque de force à l'intérieur de la locomotive. Elles commencèrent par une visite générale. Le petit métis, lui, finit par être incommodé par la température intérieure mais il y avait un endroit prévu pour les Roux.

— Kurts avait un peu de sang roux dans les veines, et de plus il était très proche du Peuple du Froid. Il a dû souvent en transporter et il avait aménagé une partie de sa machine pour eux.

Elle pensait également qu'on pouvait fabriquer une combinaison réfrigérante pour l'enfant, que tous les composants pouvaient se trouver dans les stocks énormes de la machine.

— Vous pourrez aussi revenir ici quand vous voudrez, dit-elle.

— On finira par découvrir cet endroit, les disparitions de la locomotive s'effectuant toujours dans le même secteur.

— Rien ne vous empêche de faire construire une voie nouvelle par la locomotive. Dans une autre direction. Elle peut tout, même cela, à condition de l'approvisionner en résine. Vous en trouverez dans la Compagnie de la Banquise et dans certaines stations comme China Voksal. Qui vous empêche de prendre une chaloupe pour vous rendre dans ces endroits-là tandis qu'elle vous attendra ici ?

Dans la salle des commandes, la passerelle, comme disait Kurts autrefois, Yeuse fit apparaître le programme des instructions de pilotage.

— Ce n'est pas très compliqué. Ce qui vous paraît énorme ce sont toutes les analyses que les détecteurs n'arrêtent pas de faire. Depuis le radar, les infrarouges, les analyseurs d'air. Tous ces appareils sont beaucoup plus performants que tous ceux que l'on rencontre généralement à bord des machines les plus sophistiquées, mais l'ordinateur est là pour sélectionner les priorités.

Farnelle, effrayée, secoua la tête :

— Je n'y arriverai jamais... Je ne suis pas très intelligente et je ne me sens pas, comment dire... prête à aimer cette machine. Voilà... Quand je pense qu'elle a laissé mon fils et Kurts se noyer à

cause d'elle... Qu'il a suffi que vous l'approchiez pour qu'elle se fasse tout aimable et aille repêcher ces pauvres corps...

— Ne la dotez pas d'une personnalité, fit Yeuse, ce n'est qu'une machine.

— Je l'ai vue faire avec Kurts.

— Justement... Si elle avait quelque chose d'humain, elle aurait fini par s'émouvoir, non ?

Farnelle parut surprise par cet argument. Elle regarda Yeuse d'un air songeur.

— Une machine qu'il faut apprendre à commander, c'est tout. Par la suite elle s'imprègne à travers tous ses instruments, détecteurs, analyseurs, de votre personnalité, mais ce n'est pas avec ça qu'elle se dote d'une volonté. Il suffit de la déprogrammer, de tout effacer et n'importe qui peut devenir le maître.

— D'accord... Mais il me faudra des années avant de tout comprendre comment ça fonctionne... Bien sûr, avec ça je serais tranquille, surtout pour Gdami qui est entre deux mondes, le pauvre chéri... Dans les stations, on le traitera avec mépris et il ne pourra jamais rejoindre une tribu...

— Farnelle, je dois partir avant la nuit, retrouver mon train personnel... Vous savez ce qui arrivera, sinon... Cette escapade me coûtera cher.

— Ça vous plaît vraiment de diriger cette grosse Compagnie ?

— J'ai promis à une mourante et je me sens liée... Je sais que c'est stupide... D'accord, soupira-t-elle devant le visage ironique de Farnelle, disons que ça me plaît. J'aime ça. Je pense que je suis douée pour ça.

Farnelle s'assit au poste de pilotage et examina les touches, fit signe à Yeuse de faire défiler le programme d'explications.

— Retenez une chose, dit la présidente de la Panaméricaine. Ceci est une machine à moteur nucléaire. Autrefois Kurts n'en voulait pas, mais par la suite il a trouvé plus simple d'adopter ce procédé malgré les dangers qu'il représente. Vous devrez toujours songer que vous êtes assise sur une véritable bombe qui peut détruire tout dans un périmètre de cinquante kilomètres autour de vous. Il faut surveiller la température de refroidissement du cœur et la radioactivité.

— Mais elle fonctionne aussi comme une machine normale ?

— Oui, comme une simple machine à vapeur. Autant le premier système est compliqué, autant celui-là est simple. Un brûleur et une chaudière, mais en général le réacteur suffit. Il s'autorégénère, bien sûr, sinon il n'aurait pas tenu des années. J'ignore où Kurts l'a fait monter mais il a dû engloutir une fortune immense.

— Ça fout la trouille, murmura Farnelle.

— C'est certain, mais on finit par oublier. Maintenant nous allons essayer de rouler un peu en dehors de la pyramide, puis nous reviendrons. À partir de là, c'est vous que nous programmerons dans la mémoire de verrouillage.

— Écoutez, j'aimerais que vous y restiez aussi... Je n'ai pas envie d'être seule maîtresse de cette chose... Vous me comprenez ?

— Très bien. C'est tout à fait possible.

Elles manœuvrèrent dans le hangar. Farnelle tremblait de tous ses membres, mais au bout d'une heure elle réussit à faire sortir la locomotive de la pyramide et roula à petite vitesse sur la voie invisible. Mais elle n'osa dépasser le trente à l'heure et s'embrouilla un peu pour faire marche arrière. Elle s'affolait car l'écran radar lui signalait la pyramide en même temps que celui à infrarouges et que celui de l'ordinateur était envahi par des chiffres et des mises en garde. Le détecteur de continuité signalait une interruption des voies dans la pyramide, ce qui était normal, et celui des odeurs annonçait que ça sentait l'huile chaude. Au départ, Farnelle avait fait patiner les grandes roues motrices et le graissage s'était immédiatement accentué.

Épuisée, elle fut heureuse d'immobiliser le tout dans la pyramide et resta quelques instants sans pouvoir prononcer un mot.

— On recommence, dit Yeuse.

— Jamais de la vie.

— Tout de suite. Et ensuite vous partirez la première d'ici.

— Non... Je veux les voir encore une fois.

— À quoi bon ? Vous partirez... Je vais vous aider à obtenir un schéma de route. Mais où voulez-vous aller ?

— Je ne sais pas, avoua Farnelle. Où pensez-vous que je puisse aller ?

— C'est dans l'Australasienne que les réseaux sont le plus nombreux et le moins surveillés. Il y a des dizaines de petites Compagnies douteuses qui ne vous chercheront aucun ennui. Vous

pouvez aussi rouler en Africana dans la partie orientale, dans le sud de la Transeuropéenne, secteur de la banquise méditerranéenne, mais méfiez-vous car elle est souvent fragile. Il y a aussi le sud de la Sibérienne.

— La banquise atlantique ?

— Dangereuse.

— J'ai envie d'aller faire un tour jusqu'à mon vieux cargo, histoire de voir.

— Dans ce cas tenez compte de l'état de la voie. Le détecteur de continuité effectue aussi des prévisions sur la solidité des rails et sur leur implantation. Là où un demi-mètre de banquise suffit pour beaucoup de convois, la machine refusera d'aller plus loin. Mais ne vous inquiétez pas. L'ordinateur établit des priorités et en cas de nécessité il vous signalera la fragilité d'un rail avant l'arrivée d'un aiguillage à mémoire. Pour ces derniers, pas de problème, la neutralisation est automatique et ce depuis toujours. La machine s'adapte d'elle-même aux progrès techniques dans ce domaine tant qu'il s'agit d'électronique. Si par hasard on inventait un autre système, ce serait différent.

— Yeuse, je ne peux pas partir maintenant. Je ne suis pas suffisamment prête.

— Vous trichez, Farnelle, vous cherchez à gagner du temps. Et si je vous laisse ici, on vous y retrouvera dans dix ans.

Farnelle secouait énergiquement la tête :

— Non, mais je veux encore deux trois jours et je vous jure que je partirai.

— De toute façon, dit Yeuse, je dois vous accorder du crédit car moi je file...

Elles se regardèrent en silence, très émues. Yeuse descendit sur le quai et se dirigea vers le rail-car de location.

— Ne vous attardez pas, Farnelle. Ils finiront par trouver la voie transparente et l'aiguillage secret. Que ce soient les Forces Fédérales d'Intervention ou les Aiguilleurs...

— Je m'en souviendrai. Trois jours, peut-être deux, mais je veux me familiariser...

Elles s'étreignirent. La nuit venait sur la banquise et Yeuse avait de grands détours à effectuer pour rejoindre Big Star Station.

— Un jour peut-être, cria Farnelle, mais sans être certaine

d'avoir été entendue.

CHAPITRE II

Un message venu de China Voksal modifia totalement le comportement d'Ann Suba et rendit à Liensun toute sa combativité. Les Rénovateurs du Soleil de cette station venaient d'apprendre que Charlster se trouvait désormais dans la colonie des Échafaudages et s'en réjouissaient, Ladira la première. Même les Rénovateurs mystiques se joignaient à elle pour féliciter Liensun et son équipage pour son exploit. On ne parlait dans cette lettre ni des Bertold et du scandale qu'avait provoqué leur fille Murmose, ni des bonzes de la cité qui avaient voulu châtier le garçon.

— Comment avez-vous eu ces nouvelles ? demanda Liensun alors qu'Ann Suba en donnait lecture au collectif administratif.

— C'est une bonne surprise. Nous avons reçu un convoi de trois wagons de matériel commandé depuis des mois. Les Rénovateurs de China Voksal avaient rompu avec nous et refusaient de nous livrer ces wagons, et voici qu'ils nous les expédient avec ce message confidentiel que nous a remis un des convoyeurs. N'est-ce pas extraordinaire ?

Elle avait souhaité que Liensun assiste à la réunion et il s'efforçait de rester discret dans son coin, remarquant que les autres personnes ne partageaient pas l'enthousiasme de son amie. Ils n'avaient jamais aimé Liensun, se contentant de le tolérer à cause de Ma Ker, sa mère adoptive. Mais depuis la mort de celle-ci, ils ne se gênaient plus pour lui manifester leur hostilité.

— Ladira nous dit qu'elle essaiera de nous rendre visite, mais les Tibétains ne veulent lui accorder qu'un permis de séjour de quarante-huit heures, ce qui est nettement insuffisant. Elle voudrait rencontrer Charlster.

Liensun n'avait pas oublié que l'astrophysicien avait dû simuler

la folie des années durant, car les Aiguilleurs voulaient le liquider à la suite d'informations venues précisément de China Voksal. Des informations vieilles de deux, trois ans, laissant entendre que le savant serait délivré pour qu'il puisse mener à bien ses travaux sur le nœud spatial.

Le soir venu, Liensun rejoignit Ann Suba dans sa chambre, ce qu'il ne faisait plus depuis une semaine et il lui parla de cette histoire.

— Charlster ne m'a rien dit, s'étonna-t-elle.

— Oh, il est quand même un peu bizarre et ne pense qu'à sa théorie. Pourtant il a nettement accusé les gens de China Voksal... Du moins il pensait que ces fuites avaient failli provoquer sa liquidation. Quelqu'un a dû pénétrer le réseau des Rénovateurs.

— C'est une grave accusation, dit-elle, et je préfère l'oublier au moment où nous nous réconcilions avec ces gens-là. Ils sont très riches et nous fournissent des instruments de prix.

— Je comprends très bien, mais reste méfiante... À la suite de cette lettre ne penses-tu pas que nous pourrions revoir certaines choses ? Je songe repartir en dirigeable pour remettre à mon frère le message du Grand Lama, mais j'en profiterai pour effectuer les missions que tu m'indiqueras. Et je reviendrai ici régulièrement. N'est-ce pas préférable d'avoir un moyen de transport indépendant qui nous relie au reste du monde ? Tu as transformé cet endroit en véritable forteresse, mais combien tiendriez-vous si les Tibétains vous assiégeaient ? Six mois, et dans quelles conditions ? Vous verriez votre confort diminué, et l'obligation de mobiliser les trois quarts des gens, d'interrompre les recherches de toute nature et l'amélioration du mode de vie. Vous ne pourriez plus communiquer avec l'extérieur.

— J'y ai songé, dit-elle, mais les Tibétains nous interdisent l'utilisation des mamelles du ciel comme ils appellent les dirigeables.

— On peut décoller de nuit et faire route vers l'est pour sortir très vite de la Concession.

— Il y aura toujours une station de haute altitude pour repérer les appareils et très vite les lamas seront informés...

— Tu peux toujours dire que des Rénovateurs d'une autre colonie viennent nous rendre visite et que tu ne peux les empêcher

de le faire ?

— Je crains que ça ne marche pas... Mais cependant je voudrais rétablir ces liaisons par air. Nous aurons besoin d'un matériel très important et je me méfie des contrôles de frontières. Nous ne possédons pas d'armes assez modernes pour nous défendre en cas de crise. Oui, tu peux essayer les décollages de nuit... Il faudra aménager aussi sur le plateau, au-dessus de nous, un vaste hangar pour abriter le dirigeable... Plus tard on verra si nous devons en construire d'autres.

— J'ai réfléchi à ce problème et je pense à un hangar mobile roulant sur des rails. Le dirigeable serait en partie dégonflé pour rejoindre le sol et le hangar roulant viendrait le dissimuler. On le recouvrirait de glace pour empêcher qu'il soit repéré.

— Ne pourrait-on pas le construire tout en glace ?

— Si, mais avec une structure légère et solide. Des fibres de verre... N'allez-vous pas en fabriquer ?

— Justement nous avons besoin de machines spéciales que l'on peut se procurer à China Voksal... Mais elles ne seront jamais acceptées à la frontière. Les dirigeables les utilisent et les Tibétains ont inscrit sur une liste noire tous les matériaux qui constituent un appareil.

— Qui les a renseignés ?

— Les derniers dissidents de Evrest Station certainement. Ils sont si misérables qu'on peut les acheter facilement. Pour un peu de nourriture, de poussière de charbon mélangée à des bouses de yak, ils sont prêts à tout.

Anduen, le garçon qui avait proposé à Liensun de faire partie de son équipage, avait recruté d'autres amis et ils étaient sept décidés à faire partie de l'expédition. Ils n'avaient qu'une vague idée du pilotage d'un dirigeable, même si certains avaient effectué à bord de l'un d'eux le très long voyage de l'exode. De Fraternité II au sein de l'amibe Jelly, jusqu'aux Échafaudages, il y avait des milliers de kilomètres.

Tant bien que mal il réussit à installer une classe de pilotage avec un simulateur de vol assez rudimentaire. Luidin, le commandant de bord qui avait participé à l'expédition contre le train-bagne de l'Antarctique, accepta de donner des leçons. Pendant ce temps on remontait le dirigeable, on vérifiait ses superstructures,

ses ballonnets.

On installa de nouveaux appareils d'observation et un radar plus performant, ainsi que des détecteurs sélectifs d'infrarouges.

Et une nuit, Luidin aux commandes, eut lieu la première sortie véritable. Le vent était nul et le dirigeable prit rapidement l'air. Pendant six heures les jeunes recrues s'entraînèrent à toutes les manœuvres, eurent accès à l'enveloppe avec ses passerelles périlleuses, ses échelles raides qui permettaient d'accéder au sommet.

Liensun expliquait comment se formaient d'énormes stalactites de glace à cause de la vapeur d'eau, et montra la façon de les détruire sans risquer d'abîmer les ballonnets.

On profita d'une semaine de calme pour entraîner chaque nuit l'école de pilotage. D'autres jeunes gens, dont deux filles, s'inscrivirent, si bien que Liensun dirigea bientôt une équipe de néophytes. Le plus doué restait incontestablement Anduen. Depuis son plus jeune âge il s'était passionné pour les appareils. Là-bas, dans Fraternité II au sein de Jelly, il avait fréquenté les équipages et avait lu tous les manuels d'instruction, avait de solides notions de météo. Il avait un doigté extraordinaire pour équilibrer les ballasts et utiliser les filtres à hélium.

— Il est doué, dit Luidin, mais c'est par grand vent qu'on le jugera.

Ce grand vent arriva la semaine suivante et commença de souffler à quatre-vingts à l'heure. Liensun décida que cette nuit-là on sortirait pour naviguer au-dessus de la Sun Company et des hauts plateaux tibétains.

— Nous effectuerons un circuit. Avec nécessairement un face à face avec le vent quand celui-ci commencera à atteindre des vitesses supérieures.

Ce fut très éprouvant pour les candidats car, au lieu des six heures habituelles, l'épreuve dura de sept heures du soir où la nuit était déjà très sombre jusqu'à huit heures du matin, juste une demi-heure avant le jour. Plus de treize heures de combat acharné, de remous violents. Le dirigeable se cabra à plusieurs reprises, faillit même « sensir », c'est-à-dire faire la culbute dans le sens de la longueur. Il roulait et tanguait sans arrêt, et parmi les caténaires de l'enveloppe, dans le froid mortel, l'équipage devait aller casser la

glace dangereuse pour les ballonnets. Il y eut des fuites à réparer sur place dans des conditions acrobatiques. Liensun, qui accompagnait l'équipe, remarqua que les deux filles montraient un courage exceptionnel. Un moment le dirigeable se mit à tourner sur lui-même, une hélice en drapeau, et Luidin en personne ne pouvait le maîtriser. L'une des filles, une certaine Zabel, accompagna à l'extérieur, sur la passerelle surplombant le vide, un garçon pour dégripper l'hélice. Faute de graissage, une pompe ayant claqué, l'axe avait chauffé et il fallait tout démonter, encordé, protégé par la combinaison qui engonçait le corps et empêchait la liberté des mouvements. Lorsqu'ils eurent changé l'axe, on se rendit compte que leur combinaison était percée, à tous les deux, et qu'ils étaient brûlés par le froid, la fille au bras, le garçon à une main.

On ne put les soigner qu'une fois revenu sur le plateau. L'atterrissage fut mouvementé malgré les harpons puissants qui s'enfonçaient de plusieurs mètres dans la couche de glace. Des harpons utilisés pour la chasse à la baleine dans la Compagnie de la Banquise. Un câble cassa et par chance un des garçons eut l'idée d'envoyer les ancres chauffantes avant que Luidin l'ait ordonné. Elles s'enfoncèrent dans un nuage épais de vapeur qui se transformait tout de suite en pluie de glace.

Le dirigeable put être treuillé, collé au sol, protégé enfin du vent par une muraille de glace qu'on avait élevée à cet effet.

Par prudence on ligota la masse énorme, on la dégonfla en partie.

Plus tard, Liensun alla voir Zabel à l'hôpital troglodyte et apprit qu'on avait dû tailler dans la chair nécrosée et lui faire une autogreffe immédiate. Mais la fille gardait le sourire. Elle rougit même quand il entra.

— Vous continuerez ? demanda-t-il.

Elle fit signe que oui. Doutant un peu, il se concentra pour pénétrer dans sa pensée et constata qu'elle disait vrai. Il se rendait compte aussi qu'elle avait envie qu'il l'embrasse sur la bouche.

— C'était une tempête moyenne, fit-il en se penchant vers elle. Il y aura pire.

— Je sais, murmura-t-elle en levant son bras intact pour le nouer autour de son cou.

Elle avait des lèvres chaudes et tendres. C'était la première fille

de son âge qu'il embrassait. Même Murmose avait plusieurs années de plus que lui. Jusqu'ici il n'avait recherché que des femmes qui auraient pu être sa mère.

L'entraînement continua désormais chaque nuit. On recruta d'autres garçons et filles, mais entre-temps quatre renoncèrent aux dirigeables. Liensun voulait former une équipe de haut niveau qui, par la suite, serait capable elle-même de donner des cours aux futurs postulants. On retrouverait la grande flotte de jadis, on accomplirait de grandes choses.

Ann Suba paraissait lui laisser carte blanche, signait sans réticence les bons pour l'huile, le matériel, le ravitaillement.

— Il faut le rebaptiser, dit Liensun. Je propose de l'appeler *Ma Ker*, qu'en penses-tu ?

— C'est une excellente idée. On demandera à Charlster d'être le parrain.

Liensun alla le lui demander et le rejoignit dans l'observatoire. Il fut surpris des progrès fulgurants de l'aménagement. Charlster disposait d'un télescope électronique et surtout d'émetteurs ultrasoniques d'une puissance élevée. Charlster passait d'un immense tableau noir à ses appareils, ne dormait qu'à bout de force. Il écouta à peine Liensun : il avait autre chose à faire. Il avait dû modifier ses calculs au sujet du nœud spatial.

— En fait c'est le noyau de la Lune... Encore un corps solide qui agglutine les poussières. Disons un noyau à haute densité... Pas question que j'utilise les anciens mouvements de la Lune. Tout a basculé, même l'axe de la Terre... Normal...

— Vous accepteriez d'être le parrain du dirigeable... Nous voulons l'appeler *Ma Ker*.

Jusque-là Charlster n'écoutait pas, mais ce nom le sortit de ses préoccupations :

— Quoi, *Ma Ker* ? Je ne comprends pas.

Liensun répéta et le savant soupira :

— Bien sûr... Un dirigeable... Pourquoi pas ?... Il faudra en construire un qui puisse nous rapprocher du ciel... J'y songe... Des problèmes, bien sûr, mais pas insurmontables... Vous comprenez, le nœud spatial, enfin l'ancienne Lune...

Rapidement il dessina sur le tableau noir un tourbillon qui n'en finissait pas de s'agrandir, occupait tout l'espace libre. Il frappa le

tableau avec sa craie au centre de la spirale :

— Le nœud spatial... Il faut l'empêcher de diffuser... Il ne le fait pas constamment, ce qui prouve qu'il faut continuer à l'étudier... Des lois... Bizarres... Comme si de temps en temps quelqu'un estimait que ça manquait de strates dans le ciel... Dès qu'un endroit a tendance à se fragiliser, hop !...

— Mécanique céleste ?

— Non, pas du tout, s'indigna l'astrophysicien. Je veux bien que le nœud spatial diffuse, mais comment les poussières suivraient-elles un itinéraire parfois compliqué pour aller colmater une brèche à des centaines, que dis-je, des millions de kilomètres ?... Inimaginable... Intervention humaine...

Il s'écarta du tableau, regarda Liensun, fronça les sourcils puis se souvint :

— D'accord, nous le baptiserons... Cette chère Ma... J'aurais dû l'enlever à Julius... Mais il était plus beau que moi, prenait le temps de lui faire la cour... Moi...

Liensun retourna dans la salle où avaient lieu les cours sur les dirigeables. Des personnes ne faisant pas partie de l'équipage futur y assistaient et c'était un phénomène récent, révélateur. Certains ne supportaient plus de vivre en autarcie, dans ces cavernes si confortables, avec pour seuls débouchés les échafaudages. Le dirigeable devenait symbole de liberté, d'évasion. Il y avait des auditeurs de tous âges, des deux sexes. Pourtant les femmes, Liensun s'en souvenait, détestaient le dirigeable, et l'exode depuis Fraternité II avait été un cauchemar pour elles.

— Jelly ne craint plus la solution bactérienne des Sibériens, lui annonça Ann Suba un jour. Elle remonte même vers le nord et finira par recouvrir le Réseau de Béring s'ils la laissent faire.

— Comment le sais-tu ?

— Nous avons intercepté une émission radio d'un émetteur asiatique. Une station inconnue.

— Mon petit frère est le plus fort, dit-il. J'en suis très fier. Ce qu'il a fait est inimaginable... Doter l'amibe d'un système sanguin pour l'immuniser avec un sang qui n'appartient même pas à Jelly, mais aux victimes qu'elle a phagocytées... Des Sibériens qui avaient reçu des doses d'antibiotiques pour éviter tout accident dans la manipulation de la solution...

Le lendemain il retourna voir Zabel et ils s'embrassèrent à plusieurs reprises, murmurèrent tendrement, si bien que le même soir il estima qu'il n'avait plus le droit de rejoindre Ann Suba dans sa chambre troglodyte et alla se coucher dans la cellule qu'on lui avait attribuée. Ann ne dit rien pendant deux jours, mais le troisième ce fut elle qui le rejoignit dans sa cellule.

Elle y découvrit Liensun en train de faire l'amour à la jolie blonde blessée dans l'entraînement aéronautique. Elle s'enfuit, presque effrayée à la pensée qu'ils auraient pu la voir et, une fois dans son lit, s'efforça de ne plus y songer. Mais pour cela elle dut se relever pour retourner travailler dans son bureau jusqu'à ce que la fatigue l'abatte.

CHAPITRE III

Quand elle retourna à New York Station, Yeuse pria Reiner, l'adjoint à la synthèse scientifique, de la rejoindre dès que possible, et il se présenta le lendemain matin.

— Vous voulez savoir ce que donnent les enregistrements de ces conversations entre Pilz et Lady Diana ? J'ai réussi à repérer certains relais secrets et j'espère, à partir d'eux, connaître l'endroit où elle se réfugiait à l'écart des autres.

— Je voudrais que vous étudiiez aussi les conséquences d'un dégel.

— Rapide ou mesuré ?

— Toutes les hypothèses.

— La pire serait évidemment une remontée brutale de la température, jusqu'à des niveaux tels que nos organismes n'y résisteraient pas... Disons quarante degrés au-dessus. Une différence de cent en moyenne... Le dégel serait catastrophique et nous aurions en quelques semaines la même situation que le déluge biblique... Ne resteraient que les montagnes comme refuge. Ou alors il faut commencer à construire des stations capables de flotter. On dit que le Président Kid a commencé, mais c'est par crainte d'un effondrement de sa banquise qui constitue la totalité de sa Concession...

— Des plates-formes flottantes ?

— On peut envisager en effet ce genre de chose, mais ne croyez pas que l'atmosphère sera calme... Il y aura certes des brouillards si épais qu'on se croira dans un sauna, mais des hautes et basses pressions évidemment... L'eau en couche mince se réchauffera plus que les grands océans et nous aurons des tempêtes aussi effroyables que celles d'aujourd'hui.

— Les montagnes ?

— Notre chance avec les Rocheuses et les Andes...

Il la regarda d'un air songeur, un peu ironique également.

— Vous pensez que nous sommes menacés par une élévation de température ? Nous perdons un degré par trimestre... Quatre par ans. Mettons quinze ans pour atteindre le zéro...

— C'est juste.

— Oui, mais on peut s'organiser. Maintenant si vous avez des informations plus alarmantes...

— J'ai besoin de construire un avenir sur des certitudes, dit-elle. Et si nous sommes menacés, je dois essayer de sauver le maximum de monde. Et surtout ne pas les sauver n'importe comment... On n'a pas besoin de rescapés, mais de gens qui puissent continuer à vivre normalement – les habitudes devront changer –, mais qui auront de quoi se nourrir et s'abriter des terribles brouillards.

— La moindre fabrication sera dénoncée à la CANYST, vous le savez bien.

— Je sais... Il reste les montagnes, mais ce ne sera pas facile d'installer des stations d'accueil qui forcément resteront inoccupées, des années, peut-être des dizaines d'années ?

— Je vais tout de même faire des études... Lady Diana y avait déjà songé. On ne peut commencer à se préoccuper du Soleil sans aller jusqu'à ce genre de réflexion...

Plus tard, elle reçut Pilz, l'adjoint aux communications médiatiques. Depuis sa mystérieuse escapade, il la regardait avec embarras, soupçonnant une histoire sentimentale. Elle avait pu rejoindre son train présidentiel avant que les autorités australasiennes ne s'inquiètent trop. Personne n'avait tenté de profiter de sa disparition, et Maliox, le grand maître Aiguilleur chargé de sa sécurité, avait même été soulagé de la voir réapparaître.

— Voyageuse Yeuse, on signale de nouveau cette étrange locomotive pirate dans l'Australasienne, mais plus au nord.

— Elle a commis des exactions ?

— On ne signale ni attaques ni pillages. Juste des infractions au code ferroviaire : aiguillages neutralisés, priorités ignorées, voire modifiées.

— Modifiées ?

— L'équipement électronique de cette machine est exceptionnel. Elle peut obliger un convoi carte noire à stopper tandis qu'elle passera sous son nez... C'est assez agaçant et on essaye de l'intercepter.

Farnelle avait tenu parole. Yeuse avait cru qu'elle n'aurait jamais le courage de quitter Gravel Station pour se lancer à travers les réseaux à bord de la fameuse locomotive, et pourtant elle l'avait fait.

— Parfois elle disparaît tout aussi mystérieusement.

— Écoutez, du moment où elle ne hante pas nos réseaux...

Pilz lui annonça aussi que Floa Sadon, la P.-D.G. de la Transeuropéenne, avait décidé de rendre visite au président Kid.

— Elle visitera aussi l'Australasienne et l'Africana, au retour.

— C'est un long voyage, commenta Yeuse ; je ne la croyais pas aussi courageuse.

Ainsi Floa Sadon, aux abois, s'était décidée à entreprendre cette démarche auprès du Kid. Sa Concession manquait de nourriture et d'énergie. La situation, d'après les représentants panaméricains, devenait chaque jour plus préoccupante et l'on craignait des soulèvements d'une ampleur inégalée. Il y avait des années que la Compagnie souffrait de sévères restrictions.

— On dit que les actions de la Chemical Company Station seraient vendues... Trente pour cent auraient déjà changé de mains.

— Connaît-on le vendeur ? L'acheteur ?

— Non, voyageuse présidente... Mais la CANYST commence de s'y intéresser.

Jeb Interson préférait se débarrasser d'une Compagnie bien encombrante. Pourtant la Chemical rapportait gros mais elle vendait des produits interdits comme les fameuses hormones cryo et thermo. Le célèbre avocat préférait perdre de l'argent que d'être mis à l'index par la CANYST.

Une semaine plus tard, Reiner vint la voir. Il avait demandé audience depuis la veille, mais n'avait pu être reçu, Yeuse devant établir le budget de fonctionnement de la Compagnie avec des spécialistes aux comptes et la Commission de surveillance.

— Voyageuse présidente, j'ai trouvé le repaire de Lady Diana.

Elle en fut soudain très émue.

— C'est loin ?

— Non. À une demi-heure. Mais d'après les bandes magnétiques, on aurait pu croire que c'était à l'autre bout de la Concession.

— Je ne suis pas libre avant demain soir, dit-elle. Vous m'emmènerez là-bas...

— Bien, voyageuse présidente.

Dans la nuit elle rêva que Lady Diana habitait une station aérienne suspendue dans les airs comme un dirigeable, et qu'on y accédait par une très longue échelle de corde tissée en cheveux de femme.

Le samedi matin elle embarqua avec Reiner dans sa draisine personnelle. Elle avait demandé à ce qu'on ne se soucie pas d'elle, qu'elle serait de retour avant la fin de la journée. Elle avait imaginé beaucoup de choses, mais pas cette petite station ouvrière à proximité de New York Station où l'on fabriquait des tissus de laine de grande valeur. La laine provenait d'élevages en serres de montagnes.

Lady Diana accédait à la station par un sas particulier et discret dans la banlieue. Du réseau on passait directement sur une voie de garage privée. Ils descendirent de la draisine pour monter dans le train de deux wagons qui attendait à côté, et dès l'entrée Yeuse fut assaillie par des réminiscences de plus en plus précises. L'intérieur ne formait presque qu'une seule pièce, mais de conception étrange. Là-bas vers le fond elle se pinçait fortement et les deux cloisons se rejoignaient bizarrement. Tout était prévu pour la vie douillette dans un tel endroit.

Elle découvrit une cuisine, une sorte de salle d'eau, et puis un volet vertical qu'elle souleva.

— Un hublot ?

— Un hublot, dit Reiner. Mais camouflé habilement de l'extérieur.

— Où sommes-nous ?

Il ne disait toujours rien, se contentait de sourire et plus loin il souleva une trappe, descendit un escalier très raide en bois. Les contre-cloisons de cette longue pièce étaient également en bois verni, très chaleureux d'apparence.

— Un moteur ?

— Un moteur diesel. Ceci est l'arbre... Et il peut sortir vers

l'arrière. Il est doté d'une hélice.

— Un bateau ?

— Oui, un bateau. Un voilier. Le mât est en place, télescopique mais très solide.

— Elle s'était fait fabriquer un voilier ?... Mais pas un voilier des rails ?

— Non. Pour flotter.

— Comme celui de Mirasola sur son lagon artificiel... Mais celui-ci ne naviguait jamais.

— Il était prêt à naviguer. Tous les instruments sont à bord... Les réserves de vivres, d'eau, sont importantes...

— À la moindre alerte..., murmura Yeuse. Une demi-heure... Elle aurait su avant tout le monde ce qui menaçait ?

— Voilà... Quand elle venait ici elle ne sortait jamais. L'endroit est interdit, classé en zone dangereuse... On pense, dans la station, que c'est un dépôt de déchets nucléaires, et nul n'a envie de venir voir. Justement il y a un train centrale atomique non loin d'ici, qui effectue un circuit régulier sur une voie qui lui est réservée.

— Depuis combien de temps venait-elle ici ?

— Quatre, cinq ans.

— Donc depuis elle croyait fortement que le Soleil risquait de réapparaître...

— Le Soleil, et aussi elle craignait des manifestations subites d'activités volcaniques... Qui auraient réchauffé les banquises... Mais c'était surtout le Soleil...

— C'est étrange, dit Yeuse. Pendant ce temps elle faisait traquer les Rénovateurs, exigeait que la CANYST soit vigilante sur toutes les déviations suspectes...

— C'était une femme intelligente, dit Reiner en ouvrant un placard en acajou pour en sortir une bouteille d'alcool d'une grande marque. Intelligente et très bien renseignée... J'ai supposé, et je suppose encore, qu'elle avait de bonnes raisons de préparer sa survie... Mais je la voyais plutôt dans les Rocheuses, une sorte de bunker où elle aurait pu reprendre la direction des groupes de survivants... Tandis que dans ce bateau... ce voilier... rien n'est prévu pour que son autorité se poursuive.

— C'est la satisfaction d'un rêve ?

— Oui, peut-être, mais inspiré tout de même par une crainte qui

s'appuyait sur des certitudes... Je n'en démordrai pas.

— Et d'où venaient ces certitudes ?

— Voilà le mystère. Pour l'instant je n'ai rien découvert.

CHAPITRE IV

Encore heureux que pour les clones, les embryons puis la nursery, les régulateurs de température tiennent bon, car après huit jours de canicule c'était le froid brutal, et Gus avait dû se battre avec Lien Rag pour lui faire endosser une combinaison isotherme. Son cousin ne comprenait pas, et pourtant il était couvert d'engelures purulentes que le cul-de-jatte s'efforçait de guérir. Finalement il dut pratiquement l'assommer pour l'habiller chaudement.

— C'est surtout Yeuse qui m'a raconté comment on s'est connus dans mon élevage de rennes du côté du petit cercle polaire arctique... Tu ne t'en souviens pas plus que moi à ce que je vois... Mais moi je suis resté sain d'esprit pour le reste... Juste une partie de ma mémoire effacée, mais les réflexes acquis fonctionnent toujours... Pauvre vieux... Et Kurts ? Il est dans cet état ? Vivant ?

Lien Rag se réveillait et poussait des gémissements à se voir ainsi entravé dans une combinaison. Gus lui donna un peu d'eau sucrée avec de l'alcool. Ça le calmait. Il lui soutint la tête. Il avait dû le laver, le laissant mariner des heures dans la baignoire, lui couper les cheveux, la barbe, le raser pour finir. Il puait. Il avait les jambes recouvertes d'une croûte d'excréments. Et il devait le surveiller pour le conduire dans les sanitaires, l'y maintenir de force jusqu'à ce qu'il se soulage.

— Après quinze ans... Normal que tu sois complètement dingue... Personne n'aurait résisté... Déjà moi ça fait quelques semaines, et parfois...

Le froid devint tel qu'il dut fermer les cagoules et la communication devint difficile. Il devait aller chercher la panne dans le système de climatisation. Des éléments chauffants qui avaient dû claquer. Ça, il n'en manquait pas. Un plein container

plastique dans les réserves. Une fabrication inconnue, toujours avec le sigle du « Space Interventional Center Ophiuchus ».

— Tu vas rester ici... Et surtout ne déchire pas la combi, elles se font rares... Sinon je t'enferme dans un scaphandre spatial et ce sera autre chose.

Il n'était pas rassuré de devoir le laisser seul, mais il ne pouvait pas toujours le couvrir. Il partit en se dandinant sur ses mains protégées par plusieurs épaisseurs de gants spéciaux. Lui aussi commençait d'avoir des engelures, car il devait dénuder ses doigts pour le travail.

Maintenant il connaissait très bien la centrale de climatisation située deux étages en dessous, mais se méfiait des monstres des soutes. Certains s'étaient adaptés au froid après des siècles et ils pouvaient surgir à n'importe quel moment pour attaquer. Ils ne pensaient qu'à bouffer.

Dans la centrale, c'était l'été. À cause d'un début d'incendie mal éteint par le système de sécurité. En principe l'arrivée d'air aurait dû être stoppée, mais seule la fumée avait été évacuée et continuait de l'être. Inversion de l'appareillage. Un brasier couvait sous les bacs de refroidissement. Il devait soit les démonter, soit se glisser dessous avec un extincteur. Il déroula le tuyau de celui-ci, une sorte de céramique flexible jamais vue sur Terre. L'extinction totale lui demanda une bonne demi-heure, et puis il fallut vérifier tous les éléments. Quatre avaient sauté, mettant toute la batterie en panne.

Une journée de travail, avec la pensée que Lien Rag allait en faire de belles. Arracher sa combi avec ses ongles, ses dents, se soulager partout. Il enrageait tout seul en travaillant, se demandant si la solitude antérieure n'était pas préférable à ce rôle de nounou. Avec le boulot que donnait le S.A.S. qui n'en finissait pas de se dérégler.

— La vie serait monotone, sinon, ricanait-il en rampant sous les éléments de chauffage.

Et Kurts le pirate dont parlait Yeuse, le propriétaire de la locomotive, le copain de Lien Rag ? Ils avaient atteint ensemble Concrete Station, ensemble embarqué sur une navette. Et ils avaient échoué ? Peut-être que Kurts avait réussi à rejoindre la Terre ?

Le cul-de-jatte avait retrouvé leurs images dans la mémoire de l'ordinateur. Enfin quand ce dernier consentait à fonctionner de

façon chronologique. Sinon il jetait en vrac des documents de toutes les époques et Gus ne possédait pas assez de références pour trier.

Il les avait vus, encore présentables, soucieux de ne pas se laisser aller, puis un peu moins soignés... Et puis disparition totale des données. Il n'y avait aucune raison de penser que Kurts soit encore dans le coin. D'où la folie de Lien Rag se retrouvant seul... Mais l'autre, s'il avait rejoint la Terre, on en aurait entendu parler, non ? Ou alors il se terrait. Ou alors...

D'accord, les inscriptions sur les cloisons des cabines où ils vivaient. Surtout une : « Le seul retour c'est la roussitude ». Et une autre main avait répliqué : « Ou la garoutude ».

Tout pouvait être envisagé. Soit Kurts errait sur la banquise avec une fourrure fauve mais hébété, soit il croupissait avec les monstres du sous-sol. Lien Rag, lui, avait reculé au dernier moment à ce qu'il semblait. Pourtant...

Lorsqu'il retourna dans la cabine, il dormait et il n'y avait aucune odeur inquiétante. Le chauffage revenait et il lui ôta sa cagoule, ouvrit la combi avec précaution en retenant sa respiration, mais tout allait bien.

— Viens, on va pisser tous les deux.

Il l'installait sur la cuvette tant bien que mal, handicapé par son infirmité. Il utilisait une sorte d'escabeau escamotable.

— Un vrai bébé, dis donc... Faut aussi que je te torche... Non mais, tu y songes ? Et puis c'est la becquée et puis c'est le dodo... Tu sais où est Kurts ?

Lien Rag regardait droit devant lui, n'entendait presque jamais ce qu'on lui demandait, mais il devenait plus docile, et Gus avait la certitude qu'il s'attachait à lui. Ça l'attendrissait parfois, mais le plus souvent il vivait dans une irritation permanente d'avoir recueilli cette épave.

— Tu entends ? Kurts, le pirate, celui qui possède cette locomotive énorme...

Rien à faire. Il le ramena dans la cabine et lui donna à boire.

— On va essayer de bouffer. Des germes de soja et de la confiture. Pour la viande, un peu de patience... J'ai réservé un agneau mais je l'ai placé en cycle accéléré, hormone de croissance et tout le reste, bouffe à discrétion. Dans un mois on aura un mouton de trente kilos, j'espère... Donc, jusque-là, ceinture ! Pareil pour le

prochain chevreau ou un ovibos, bien qu'ils soient rares... Faut attendre les caprices du sélectionneur... Si au moins j'avais accès à son programme... Mais va te faire foutre ! Rien à y comprendre et pas de logiciel là-dessus. Juste sur le clonage, l'embryologie... J'en ai appris un rayon depuis que je suis dans le coin...

Il prépara la salade de germes de soja mais eut du mal à la lui faire avaler. Lien Rag montrait ses dents de carnassier.

— Pas de viande, merde... Le gigot de l'autre jour déjà bouffé.

Mais il se bourra de confiture et de pain que Gus fabriquait lui-même avec de la farine conservée sous vide. Il n'en restait que quelques sacs et il l'économisait.

Sans prévenir, ce fut le crépuscule, court, puis la nuit et l'éclairage secondaire cafouilla avant de devenir plus vif. Une cellule qui devait faiblir, mais comment la retrouver si le tableau lumineux des schémas électriques refusait de fonctionner ? Très fantaisiste, celui-là, avec juste quelques minutes de sérieux de temps à autre, mais Gus ne pouvait pas le surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— C'est pas possible. La nuit arrive avec deux heures d'avance, dit-il après avoir consulté une pendulette à mouvement autonome.

Une chance qu'il l'ait trouvée, car on ne pouvait se fier à aucune autre dans tout le S.A.S. Pourtant il y en avait de merveilleuses. Des horloges donnant le temps universel, et le temps de la Terre selon l'ancienne notion de fuseaux horaires.

— Viens, on va s'entraîner.

Il y avait une salle de musculation et Gus aimait bien y faire des séjours. Il pouvait soulever des haltères et utiliser la force de ses bras sur différents appareils. Il colla Lien Rag sur une machine à pédaler. Il aimait ça, le cousin : il aurait pédalé sans jamais s'arrêter.

— Vas-y, mon vieux !

Au bout d'une heure, Gus se déshabilla pour aller prendre une douche.

— Allez, Lien, toi aussi.

Il dut l'arracher à sa machine, lui ôter sa combinaison. Il y avait les traces de prélèvements de clones un peu partout, l'appareil opérant selon un programme déterminé.

— Moi aussi, tu sais, j'ai essayé, mais quand j'ai vu l'embryon que ça donnait... Mais il faudra bien recommencer. Vois-tu, moi ça

ne me ferait rien de devenir Roux pourvu qu'on me rende mes deux jambes... Bien sûr se balader sur la banquise avec un quotient intellectuel à la baisse c'est pas drôle, mais sait-on jamais ? Tu disais autrefois que les Ragus étaient prédestinés... Non, excuse-moi, conditionnés, programmés. Peut-être qu'on échapperait à la régression ?... Mais tant pis. Un primitif ça connaît aussi le bonheur... On chasse, on pêche, on baise et la vie est formidable. Sur deux bonnes jambes bien musclées, bien sûr. Si c'est pour me retrouver à moitié idiot et toujours cul-de-jatte avec plein de poils, pas la peine.

Il le douchait avec soin, le nettoyait comme si c'était lui-même.

— Mais Yeuse, voyons, tu ne te souviens pas de Yeuse ? C'est une belle femme... J'espère qu'elle s'en est sortie à Concrete Station.

Il tâtait toujours l'eau avec prudence avant d'ouvrir les vannes. Elle pouvait couler brûlante comme glacée. Cette fois la température fut correcte.

— Bien sûr, elle a eu peur... Elle m'a laissé embarquer seul dans la navette. Normal... Ce qui l'horrifiait c'étaient les Garous. À Gravel Station elle avait été servie. Tu sais pourquoi il y en avait autant dans cet endroit ? Non ? Enfin tu ne comprends rien, quoi.

Il le poussa devant la bouche d'air chaud, le faisant tourner assis sur le sol.

— On dirait un poulet à la broche... Ici pas de poulets... Ils auraient pu obtenir une race nouvelle, ceux qui ont fabriqué cet engin... Des poulets à fourrure...

Il riait et Lien Rag le regardait avec méfiance.

— T'inquiète pas.

Ils retournèrent dans la cabine. Gus guettait n'importe quel incident. Tout était prêt en cas de panne d'électricité, de chauffage, de chute de gravitation, les trois pannes les plus fréquentes. Venaient ensuite les tornades imprévisibles, qu'il expliquait difficilement. Soit les Garous des profondeurs ouvraient les cryo-magasins et alors le souffle glacé arrivait jusque-là, soit il y avait des trous dans le S.A.S. et l'air en s'échappant créait ces perturbations. Mais il comptait aussi avec les attaques des monstres, les pluies de glace quand les canalisations claquaient.

Ce soir-là il osa préparer des conserves qui ne lui inspiraient qu'une confiance limitée, mais il n'avait pas autre chose. Ça sentait

bon en cuisant mais ils n'en subiraient les effets que plus tard. Ils se remplirent l'estomac, puis Gus attacha Lien Rag pour la nuit, à cause des baisses de pesanteur qui projetaient les corps dans tous les sens. On pouvait se blesser fortement ou bien flotter agréablement dans certains cas, mais ce n'était pas toujours ainsi.

Gus lui-même s'attachait et il essayait de lire un manuel d'astronomie. Il lui avait fallu des jours et des jours pour admettre qu'il se trouvait dans l'espace, à bord d'un satellite ; c'était le nom que l'on donnait à ce genre d'endroit, et le manuel d'astronomie pourtant simplifié, encore un livre destiné à la catégorie F des travailleurs anciens du S.A.S., était difficile à déchiffrer. D'abord à cause de cette langue anglaise archaïque. Enfin pour lui. Les colons d'Ophiuchus avaient dû veiller à conserver à l'anglais toute sa pureté d'autrefois.

— Lien Rag, tu te souviens des *Mémoires d'une femme de langue française* ? Elle s'appelait Ragus et c'était notre ancêtre commune. Un sacré livre... Il hypnotisait, donnait le vertige et on avait l'impression, en le lisant, de pénétrer dans les mystères des choses et des gens.

Mais peine perdue, l'autre fixait le plafond, sa lampe, sans ciller.

— Bien ma veine, dit Gus en essayant de se concentrer sur sa lecture.

Dans la nuit il entendit des frôlements mais n'eut pas envie de quitter sa couchette. Des Garous, des mal foutus, des loupés, devaient se balader dans les coursives à la recherche d'un peu de nourriture. Pourvu qu'ils ne ravagent pas les germoirs et les hydroponiques... Surtout que dans ces derniers Gus expérimentait une nouvelle culture de soja, espérant avoir en quelques jours des haricots comestibles. Il utilisait des hormones, des bactéries, suivant un logiciel qu'il avait exhumé juste après avoir découvert Lien Rag.

Le lendemain matin il y pensa et ce fut la première des choses qu'il fit. Par chance les armoires vitrées étaient intactes. Le verre trop épais résistait aux griffes et aux coups de barre de fer que certains monstres savaient manier. Il suffisait d'ôter les poignées d'ouverture pour les désarçonner. Ils n'avaient aucune imagination.

Pour une inspection générale il habilla Lien Rag de sa

combinaison.

— On va un peu tout regarder... Faut pas se laisser aller sinon c'est la décrépitude, vieux... Je sais qu'après quinze ans tu as des excuses, mais tout de même...

Il visait, malgré le danger, les fameux cryo-magasins gorgés de réserves. Si seulement il pouvait empêcher les tornades de glace, des tourbillons épouvantables qui vous transformaient en un clin d'œil en grosse congère.

Mais lorsqu'il voulut prendre l'ascenseur avec Lien Rag, ce dernier se mit à gémir, se roula en boule sur le sol.

— Eh bien, tu as peur ? Ça marche... Tu as dû te faire coincer une fois et manquer de crever de faim, hein ?

Descendre l'immense échelle avec ce poids mort ? Il dut retourner jusqu'à la cabine, enferma Lien Rag avec de quoi manger, des sortes de bâtonnets sucrés et parfumés avec un produit inconnu. Il mâchouillait ça des heures. Ça ne nourrissait pas mais c'était agréable.

Les températures affichées à l'extérieur des cryo-magasins étaient effrayantes. Au-dessous de cent vingt degrés et impossible de faire fonctionner les sas qui empêcheraient les tornades. Il aurait fallu abaisser la température de la courserie de desserte assez bas pour interdire cet air violent.

Mais pour cela il devait vérifier l'étanchéité d'une douzaine de portes à vannes et craignait de se faire piéger par les monstres des soutes tout proches. Il croyait parfois les entendre derrière une cloison. Ils grattaient. Ils aiguisaient leurs griffes pour les rendre encore plus mortelles, ou leurs sabots. Ils aiguisaient aussi leurs dents sur les angles... Les angles des structures constitués de pilier en céramique dure comme du diamant mais légère. Les loups-garous, par exemple, avaient des dents impressionnantes, et les chèvres-pieds, mi-hommes mi-chèvres, avaient des sabots comme des faucilles.

Il commençait à prendre espoir car le système de climatisation accepta de s'arrêter et les portes fermaient sans problème. Il n'avait plus qu'à attendre que la température approche des moins cinquante, peut-être plus, pour oser ouvrir les silos. C'était un froid à ventilation continue pour empêcher tout réchauffement isolé. Les souffleries étaient inaccessibles et, là-haut, dans la salle des

contrôles, il n'avait pas trouvé de schémas correspondants. Même pas un voyant pour signaler leur existence.

Possible que le tableau les concernant fût ailleurs. Les cryomagasins devaient s'alimenter de façon autonome avec le froid sidéral, grâce à des radiateurs où circulait de l'azote ou de l'hélium, par exemple. Économie d'électricité : une simple pompe suffisait.

La température était en dessous du zéro mais il calcula qu'il faudrait des jours pour équilibrer. Et le problème se répercuterait alors dans les autres parties de la courative. Il devait échelonner les baisses.

Pendant toute la matinée il y travailla, et quand il réalisa qu'il mourait de faim il était déjà quatre heures de l'après-midi. En jurant il fila vers les ascenseurs, mais aucun ne fonctionnait. Il dut remonter par l'échelle vertigineuse, à la force des poignets, ne s'arrêtant que tous les trente échelons pour commencer, vingt ensuite.

Fatigué, il se traîna jusqu'à la cabine et trouva Lien Rag en train de se taper la tête contre un angle de la cloison, avec visiblement un désespoir profond. Il avait fait éclater son arcade sourcilière gauche ainsi que son nez, et le sang ruisselait.

— Arrête, je suis là.

Lien Rag tourna vers lui son visage effrayant, poussa un cri et se laissa glisser au sol.

— Tu pues la merde, dit tendrement Gus, ému par ce désespoir suicidaire.

Il y voyait un espoir. Lien s'attachait à lui et ne supportait plus de vivre seul... À moins qu'il n'ait pas toléré d'être enfermé.

— Tu as faim, hein ?

Mais Lien Rag refusa de manger, se laissa nettoyer en pleurnichant comme un enfant.

— Je ne t'abandonnerai plus aussi longtemps... Je ne me rendais pas compte que l'heure tournait.

CHAPITRE V

C'était Zabel qui pilotait. Elle tenait fermement la double roue du gouvernail mais veillait aussi sur les leviers des autres gouvernes, les filtres à hélium, les ballasts, les soupapes, et deux autres membres de l'équipage, deux garçons, l'aidaient. Liensun assistait le jeune commandant de bord Anduen, mais pour l'instant tout se passait bien.

Ils avaient décollé du plateau sur la falaise deux nuits auparavant, avaient rapidement quitté le ciel de la Compagnie pour prendre la direction de l'Est. Ils marchaient à vitesse moyenne pour économiser le carburant, une huile de phoque achetée très cher à China Voksal.

Liensun savait que Ann Suba l'avait surpris avec Zabel. Le lendemain elle lui avait fait une scène brève mais cinglante, lui reprochant d'avoir créé cette école de pilotage uniquement pour attirer des filles dévergondées. Elle affirmait qu'elles étaient deux, les seules filles de la promotion, dans sa couchette.

On avait baptisé le dirigeable un peu avant son départ et toute la colonie, à l'exception des services de sécurité, avait assisté à la cérémonie. Très ému, Charlster avait prononcé quelques mots sur la physicienne disparue. Un grand repas avait suivi, puis un bal dans la plus grande salle des Échafaudages. On continuait d'appeler ainsi la colonie, la Colonie des Échafaudages, mais ces derniers ne servaient plus que de moyens d'accès ostentatoires pour les Tibétains méfiants. Enfin un puits parcouru par des ascenseurs avait été creusé dans la falaise, et servait le plus souvent pour relier le terminus de la voie ferrée avec ses quais de manutention au reste de la communauté.

Liensun alla consulter ses cartes. Ils traverseraient le sud de la

Sibérienne dans sa partie asiatique, là où autrefois se trouvaient des pays comme la Chine. Liensun pensait rejoindre la banquise au plus vite pour se ravitailler en huile dans les stations perdues.

— Je suis curieuse de voir la banquise, dit Zabel. Je ne me souviens pas de Fraternité II. Ma mère avait une frayeur constante de me voir approcher des parois gélatineuses. Je ne voulais pas admettre qu'il s'agissait d'une bête capable de m'avaler... Un jour notre professeur nous a montré comment elle procédait. Il appelait ça une expérience. On avait capturé un jeune phoque et c'était destiné à nous avertir des dangers. Je n'oublierai jamais comment il fut aspiré jusqu'à ce qu'il ne reste que sa jolie fourrure blanche pleine d'ossements. Personne n'a voulu de cette fourrure.

Ils captaient des stations météo diverses, mais celle de China Voksal dans le sud était la plus puissante. Il la prenait régulièrement suivant l'évolution d'une dépression centrée sur l'équateur et qui envoyait des vents violents vers le nord.

Zabel le rejoignit à la petite cafétéria, avec son plateau.

— Qui était Murmose ? demanda-t-elle soudain entre deux bouchées.

Il ne s'étonna pas :

— C'est Ann Suba qui t'a mise en garde ?

Elle approuva de la tête. Il lui expliqua qui était cette fille, en lui cachant cependant ce qu'il avait obtenu qu'elle fasse pour séduire certaines personnes susceptibles de l'aider.

— Tu la reverras ?

— J'espère que non.

— Au retour, nous devons prendre du matériel du côté de China Voksal...

— Je sais. Des machines pour fabriquer des fibres de verre, mais c'est la libraire qui viendra au rendez-vous.

— Tu as couché avec elle aussi ?

— Non. Elle est déjà âgée et je n'en avais pas envie.

— Ann Suba aussi est âgée.

— Oui, mais elle reste désirable, non ?

— C'est toi qui le dis, fit Zabel en allant rapporter son plateau.

Elle se retira ensuite dans la cabine qu'elle partageait avec la seconde fille de l'équipage, Danica. Liensun ne pouvait la rejoindre que lorsque Danica était de quart, et il n'était guère facile

d'organiser l'emploi du temps.

— Nous atteindrons la banquise dans la nuit, annonça-t-il à Anduen.

— Et nous devons nous ravitailler avant peu car il y a une fuite dans le réservoir de bâbord. Il s'agit d'un joint qui a durci sous l'action du froid.

— Ne peut-on pas le changer ?

— Il est à l'extérieur. Il faudrait se suspendre depuis le sommet.

— Je vais y aller, dit Liensun.

Il s'équipa avec soin, puis grimpa au sommet de l'enveloppe avec deux autres garçons. Il avait fait ralentir la vitesse, mais malgré tout le vent restait très fort, et lorsqu'il commença à se balancer au bout de son filin, il crut qu'il n'arriverait jamais à proximité du tuyau d'alimentation. Il apercevait l'huile qui giclait, se figeait ensuite malgré sa fluidité. La tuyauterie était réchauffée mais le joint défectueux créait une zone de gel. Il attendit que l'on ferme les vannes pour commencer sa réparation, s'accrochant au filet extérieur malgré les ourlets de glace qui couturaient toute l'enveloppe. Il travailla pendant deux heures et déchira son gant de la main gauche. Le temps d'étendre dessus un gel qui durcissait au froid, il sentit une violente morsure. Mais il ne fut pas nécessaire de le remonter tout en haut, il fut attiré à l'intérieur du sas à l'aide d'une gaffe. Tout l'équipage de quart l'applaudit quand il sortit du sas après avoir rejeté sa cagoule. On soigna sa main, mais la brûlure du froid était profonde et il devrait la surveiller.

Avant son départ, Liensun avait relevé les emplacements de différentes stations phoquières ou de celles qui fabriquaient de l'huile de manchot. Ces gros palmipèdes remontaient de plus en plus de l'Antarctique vers le nord, chassant les pingouins plus petits. Parfois ils atteignaient des tailles phénoménales et on les appelait des « bonbonnes » ou des « outres à huile ».

Il porta son choix sur une rookerie au sud du Réseau des Disparus, sachant que les chasseurs installés dans cette région étaient de franches canailles. Pour la plupart ils venaient tous de la Bones Company et ne songeaient qu'à faire un rapide carnage de manchots pour gagner le plus possible d'argent qu'ils dépenseraient dans les tripots de la Compagnie ou de Tusk Station.

Au petit matin ils firent un point fixe à la verticale et

observèrent la colonie. De nombreux animaux s'y trouvaient réunis. Mais on n'apercevait aucune activité humaine dans les quelques wagons rassemblés sur l'éventail des voies du terminus.

— Pas de réaction à l'infrarouge, lui annonça-t-on.

— Pas de mouvements dans le radar. Juste du côté de l'eau.

Ils descendirent lentement, profitant du temps calme pour couper le moteur. Ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'ils eurent la certitude que la station était déserte, aucun véhicule de traction n'étant visible.

— Mais alors il n'y a pas d'huile dans le wagon-citerne ?

— On peut toujours aller voir.

Liensun prit pied sur la banquise avec un commando de six garçons qui encerclèrent les wagons d'habitations, tandis que depuis la passerelle on se tenait prêt à tirer au lance-missiles.

Il n'y avait plus un seul homme depuis longtemps. Les réserves d'eau avaient gelé, le réservoir s'était crevé, l'intérieur des wagons inondés n'était que glace et désolation. Le wagon-citerne ne contenait que de la boue solidifiée, tous les résidus de la fonte s'accumulant dans le fond.

— On va faire notre huile, décida Liensun. Vous savez à quoi je pense, mes amis ? Nous pourrions envoyer des colons ici pour faire fonctionner la station. En pêchant raisonnablement et en stockant l'huile, nous aurions une réserve pour les dirigeables en dehors de la Sun Company et sans devoir acheter notre huile.

— Il faudrait amener d'autres citernes.

— Et couper ensuite la voie, de crainte d'incursions inamicales.

On commença la chasse de façon systématique en n'abattant que les vieux mâles, énormes. Très vite les jeunes se mirent au travail avec enthousiasme. Liensun, qui avait commandé jusque-là des adultes râleurs, se retrouvait dans de meilleures dispositions. On abattit une cinquantaine de gros solitaires qui furent immédiatement dépecés à la scie. Les deux chaudières trouvées sur place fonctionnaient dans une atmosphère grasse.

Anduen, qui était resté dans le dirigeable, envoya un message. La dépression équatorienne se dirigeait vers le nord-est et il fallait se hâter. Les vents deviendraient dangereux dans le milieu de la nuit.

— Nous devons filtrer cette huile, dit Liensun. Et leurs filtres

sont vraiment en mauvais état. Nous risquons d'avoir des ennuis d'alimentation si nous pompons cette huile.

Il fallut trouver une solution en démontant un des filtres du moteur. Mais le pompage fut assez long et on continua de faire fondre le gras des animaux.

Ils réembarquèrent alors que les rafales de vent secouaient si fortement le *Ma Ker* que les câbles des ancres et des harpons sifflaient ou bien se tordaient et se détendaient avec un son de harpe.

Un des harpons refusa d'exploser si bien qu'il fallut cisailer le câble avec tous les risques que cela comportait. Liensun en avait vu qui déchiraient l'enveloppe ou même la nacelle, mais Anduen manœuvra très bien avec les ballasts pour éviter les retours cinglants du câble.

Le dirigeable s'enfonça dans l'Est pour fuir le vent qu'il ne pouvait affronter de face. Il se rabattit vers le sud le lendemain matin, mais roula encore sous les coups de boutoir d'une tempête qui bouleversait la banquise. On apercevait des rouleaux énormes de congères qui ravageaient tout sur leur passage, et même de petits icebergs qui fendaient la glace, laissant derrière eux des canaux aux berges escarpées, véritables canyons tranchés dans le vif. L'équipage était fasciné mais conservait son calme. Liensun se souvenait des hommes du précédent voyage qui n'arrêtaient pas de râler.

— Si nous continuons tout droit nous atteindrons Titanpolis, annonça-t-il.

— La fameuse ville aux nombreuses coupoles de cristal ? Proche du grand volcan ?

Ils découvrirent des stations isolées pour commencer, puis d'énormes installations de serres. Liensun leur parla de Hot Station, des serres arboricoles où il avait travaillé. Mais ils éviteraient cette cité. Il espérait, à la faveur de la nuit, se rapprocher de Kaménépolis et du Dépotoir pour essayer de rentrer en communication télépathique avec son demi-frère Jdrien, le messie des Roux. Ses jeunes compagnons, pas du tout blasés, lui demandaient des précisions sur ses origines et sur celles de Jdrien.

Zabel le rejoignit dans la nuit alors qu'il se reposait entre deux quarts. Ils firent l'amour avec passion.

— On verra ton frère ?

— Je ne sais pas. Nous ne pouvons quand même pas nous poser juste à côté de chez lui.

— Tu sais à quoi je pense ? Cette station déserte près de la colonie de manchots. Nous devrions nous y installer, tous ceux du dirigeable, recréer là une autre colonie... Là-bas, aux Échafaudages, ils ne nous accepteront pas facilement. Ann Suba ne pense qu'à installer des laboratoires, à faire de cet endroit une forteresse, mais la plupart des jeunes ne sont pas de cet avis.

— Tu n'aurais pas peur de la banquise ?

— Je ne sais pas. Nous pourrions, sans couper les liens avec nos parents et nos amis, reconstituer autre chose. Moi je crois qu'avec les dirigeables on peut démontrer que la liberté c'est aussi de se déplacer en dehors des trains, des rails, de vivre une vie plus saine.

— Il fait très froid sur la banquise. Il faudra beaucoup d'huile et nous risquons d'épuiser les réserves de manchots.

— Avec le dirigeable on a repéré des trous de phoques encore inexploités. On peut créer des tas de petites stations de chasse. Depuis que je vole, je suis devenue une autre, et pour rien au monde je ne retournerai m'enfermer aux Échafaudages. Tu n'as qu'à demander au reste de l'équipage : ils pensent exactement comme moi.

— Vous en avez parlé entre vous ?

— Avec Danica et trois ou quatre garçons...

— Mais le... Soleil ?

— Il nous ferait plutôt peur, avoua-t-elle.

CHAPITRE VI

S'accrochant à sa combinaison, Lien Rag essayait de marcher sur ses genoux pour rester à la hauteur de Gus, mais il était encore trop grand. Il ne voulait plus quitter son ami et criait dès que le cul-de-jatte s'éloignait sur ses mains.

— Lâche-moi, tu me paralyse, à la fin.

Devant le puits des ascenseurs il avait gémi, mais il avait accompagné son cousin dans la cage qui les emporta jusque dans les bas étages.

— Tu sais, on va passer une série de portes étanches et, je t'en prie, lâche-moi pour que je puisse manœuvrer les vannes de fermeture.

Déjà mal équilibré sur ses fesses, il avait le plus grand mal à tourner les roues de fermeture. Si Lien Rag s'accrochait à lui, ce serait épuisant. Mais son compagnon parut soudain comprendre une chose, qu'il pouvait aider Gus, et il tourna aussi la roue crantée.

— Très bien, ça va aller plus vite.

Curieusement son système avait marché s'il pouvait se fier aux chiffres affichés de la température. Il passa de quinze degrés à zéro pour le premier sas, puis à moins quinze.

Il vérifia la combinaison de Lien Rag, ses écouteurs et son transmetteur de sons, sinon il risquait de paniquer s'il n'entendait plus la voix de Gus. Ainsi il arriva aux cryo-magasins dans une température de moins cinquante, et c'était maintenant une réalité : il pouvait ouvrir les monumentales portes derrière lesquelles s'entassaient les réserves de toutes natures.

Ce fut encore violent. Pas un ouragan, mais tout de même un tourbillon qui entraîna Lien Rag dans une valse involontaire avant de le plaquer contre une cloison. Gus s'était couché sur le sol, et

lorsque le vent se calma, il approcha de Lien Rag, lui parla avec douceur. Mais Lien Rag regardait, terrorisé, l'intérieur des magasins et secouait la tête.

— Bon, attends-moi, alors. Je vais d'abord faire un tour rapide. Tu ne bouges pas.

Il fut un peu déçu au début, car le silo ne contenait que des médicaments, des produits spéciaux pour les nurseries, les embryogénitiaux qui se fournissaient directement là par un système de manutention automatique. Ce n'est que plus loin qu'il trouva les aliments sous emballages transparents. Tout cela fumait énormément et il devait gratter pour lire les indications. Il y avait de la viande, des sortes de légumes, des farines spécialement adaptées à la conservation par grand froid. Il allait et venait, entassait tout sous les yeux de son cousin. Il avait cru l'émerveiller, mais Lien Rag gardait le regard fixe, comme s'il craignait de voir apparaître quelque monstre de cet antre obscur. L'éclairage était spécial, incompréhensible pour Gus. Il venait de partout et de nulle part, de couleur plutôt violette qui devait lui donner une drôle d'apparence.

Quand il se rendit compte que son cousin grelottait à cause d'un défaut technique de sa combi, il referma la lourde porte et l'entraîna dans le sas voisin. Il revint avec un chariot empiler les provisions.

— Allez, on retourne chez nous, fit-il gaiement.

Mais quatre loupés attendaient à côté des ascenseurs. Les petits futés avaient compris qu'il ramenait de la nourriture et ils montraient les dents. Presque humains. Tout juste s'il apercevait un pied de chèvre et une tête d'ovibo, un cauchemar avec ce front poilu entêté qui tombait sur des yeux furieux.

Sans hésiter, il sortit son laser, visa l'ovibo dont le front poilu se fendit, laissant couler un mélange gris et rose.

Les trois autres reculèrent et celui à la patte de chèvre trébucha. Ça devait le gêner quand même. Gus prit deux paquets de nourriture au hasard et les lança dans deux directions différentes, le temps d'embarquer dans l'ascenseur qui démarra très bien pour finalement s'arrêter sec entre deux étages.

Lien Rag se mit à hurler et se précipita sur le grillage de protection.

— Calme-toi, cousin...

Le chariot chargé de nourriture fumait allégrement et cette

vapeur montait droit vers le haut du satellite, quelque soixante mètres au-dessus.

— On crèvera toujours pas de faim, mais faudra avoir la patience de laisser dégeler, et à cette température, ça risque de demander du temps.

Il tripotait les boutons sans trop d'espoir. Seul il se serait hissé au-dehors par le toit, aurait grimpé par les structures voisines, mais Lien Rag ne suivrait pas, craignait-il.

— On va attendre...

Il se pencha et vit qu'en bas le pied de chèvre s'activait auprès des boutons. Les deux autres, plus malins, avaient récupéré les deux paquets fumants mais lui rien du tout et, pour se venger, il bloquait la montée, ce qui dénotait une certaine intelligence.

Il le visa avec le laser mais ne put l'atteindre, l'appareil étant à bout d'énergie mais le rayon, qui fit grésiller quelque chose juste au-dessus du loupé, suffit à l'éloigner, et l'ascenseur repartit aussitôt.

Dans la cuisine prévue pour deux cents personnes il réussit à lire l'étiquette de la viande : « Cochmouth ».

— C'est quoi encore cette saloperie ? Et les autres c'est pareil ?

Rien que des noms curieux, sauf peut-être « petits pois mixtes », mais c'étaient des gros grains noirs, bizarres. Il fit réchauffer dans les fours spéciaux et flaira longuement avant d'oser y goûter. C'était bon. Le cochmouth était même délicieux. Ça devait venir de cette Ophiuchus IV, la fameuse planète où une colonie d'humains s'était installée entre l'an 2000 et 2050, d'après ce qu'il avait lu dans le manuel d'astronomie. Les pois mixtes aussi étaient bons, mais curieusement ils éclataient sous la dent et contenaient un corps croustillant au goût étonnant. L'enveloppe était plus farineuse. Il en disséqua un et découvrit une sorte de ver rouge enroulé sur lui-même. Un peu écoeuré, il cessa d'en avaler, regarda Lien Rag s'en empiffrer.

— Tu vois, ce sont les ancêtres qui nous ont nourris, ce soir ; ça date d'au moins trois siècles... Peut-être de vingt-six... Les Sibériens, tu te souviens des Sibériens, ils ont sorti un dogme comme quoi la glaciation date de vingt-six siècles et que la date qu'on utilise ne remonte pas à Jésus-Christ mais au début de la glaciation de la Grande Panique... Je sais pas ce que tu en penses... Ils ont voulu peut-être expliquer l'évolution des animaux et des Roux... Ça les

ennuie, les Roux, les baleines qui d'abord rampent sur la banquise, puis hop ! s'envolent... Et Jelly ? Yeuse m'a raconté. Ils ne croyaient pas en l'amibe géante dont le corps s'étend sur des milliers de kilomètres carrés. Ils disaient qu'il s'agissait de montagnes. Quand une partie de leur flotte ferroviaire y est passée, ils ont changé d'avis, mais ça les ennue qu'en trois siècles une amibe devienne monstrueuse, alors ils inventent le dogme... Vingt-six siècles, le tour est joué... Mais ça peut aussi cacher une vérité historique... Tu veux encore des pois mixtes d'Ophiuchus ?

Il le servit et Lien Rag les enfournait à pleines mains. Pour la fourchette et la cuillère, ça demanderait du temps. Déjà bien qu'il se nourrisse seul.

Désormais il était tranquille, pourrait puiser dans ces fantastiques réserves... Les pois mixtes, on verrait. Mais ça devait être plein de protéines et de lipides. Le ver rouge paraissait bien gras installé dans sa coquille de farine.

Cette nuit-là, gavé, Lien Rag ronfla et ce fut la première manifestation vraiment humaine qu'il donna à son cousin Lienty Ragus. Il se présentait toujours sous ce nom pour tenter d'éveiller l'esprit de l'autre, mais lui-même se nommait Gus.

— Manque du café... Je me demande s'il y en a en bas mais on se contentera de thé pour aujourd'hui. On ira visiter la nursery, le cycle accéléré. Mon agneau doit commencer à être beau... Il me faut aussi un chevreau...

Il dut changer son cousin qui, ayant trop mangé, s'était oublié dans la nuit. Les combinaisons souillées pendaient dans le sèche-linge comme de géantes couches de bébé et Gus ne pouvait s'empêcher de rire malgré la corvée que ça représentait.

— Dis donc, si moi aussi je deviens sénile, comment fera-t-on, je te le demande ? Ça sera joli, dans le coin... Mieux vaudrait pas recevoir trop de visites...

Il le lavait au jet et Lien Rag obéissait à toutes ses directives.

— Tu crois que les Ophiuchiens reviendront voir un jour ce que ça donne ici et sur la Terre ? Tu veux que je te dise une chose ? Ce sont des salauds... Ils ont envoyé une nouvelle race d'hommes, les Roux pouvant résister au froid, sans se préoccuper si quelques anciens humains n'avaient pas réchappé à la Grande Panique... Ça, tu vois, ça prouve qu'on a affaire à des scientifiques à idées fixes...

Les plus dangereux.

CHAPITRE VII

Risquant de se faire repérer par les radars et les infrarouges qui, depuis les premières incursions des dirigeables sur la banquise, restaient en fonctionnement permanent, le dirigeable passa à la verticale de Kaménépolis et l'équipage tout entier observa le spectacle de cette cité ruisselante de lumière sous ses dômes. C'était la deuxième ville de la banquise, la plus animée, la plus chaleureuse, avec des théâtres, des musées, des studios de cinéma et de télévision, des cafés littéraires. On venait assister du monde entier à des ballets, des représentations de pièces, des concerts de musique ancienne.

— C'est Yeuse qui a créé ça, expliquait Liensun. Je vous ai dit qui était Yeuse... Il y a aussi des endroits pour s'amuser, des fêtes populaires, des bordels... Mais ça vit, alors que là-bas, à côté de son Viaduc, Titanpolis fait un peu la mijaurée, pince les lèvres et les fesses, ne s'encanaille pas. Le Kid l'a voulu cristalline et sans tache, mais c'est ici, dans cette station, que les gens accourent... Il paraît que les traintels sont les plus fastueux du monde, avec des piscines, des saunas, des restaurants...

Pourquoi parlait-il ainsi ? se demandait-il lui-même. Pourquoi les faire baver d'envie alors qu'ils n'avaient connu qu'une vie austère, dangereuse, uniquement faite de privations, de sacrifices ?

— Où est le Dépotoir ? demanda Zabel.

— Nous allons remonter vers le nord... Je ne sais si les Roux récupèrent toujours les ossements de baleines pour les faire bouillir ; les gros animaux se trouvent désormais vers l'Est.

Et soudain, alors qu'ils voguaient vers le Dépotoir, Liensun entra en communication avec Jdrien. Ce dernier, allongé sous sa yourte, lisait avant de s'endormir.

Le premier, Jdrien manifesta sa joie :

« Je te dois la vie et tu ne m'as pas laissé le temps de te remercier... Je suis si heureux que tu reviennes. Vas-tu là-bas dans l'Est sur la branche latérale du Viaduc ? »

« Non, je veux te rencontrer. J'ai un message du Grand Lama pour toi. Il faut que je me rapproche de la banquise sans éveiller les soupçons. »

« Tu peux venir à la verticale de l'ancien train de la Guilde. Ils ont abandonné plusieurs rames avec des fonderies, des citernes. Elles forment une sorte de spirale très grande et tu peux certainement te poser au milieu. Je cours là-bas allumer quelques projecteurs qui sont toujours en place. Sais-tu ce que me veut le Grand Lama ? »

« Non. Il est mort dernièrement et a chargé Ann Suba de te faire parvenir ce message. »

Liensun lut dans l'esprit de son frère un chagrin inattendu. Lui qui avait détesté le Grand Lama qui l'avait condamné à l'exil, ne pouvait comprendre cette émotion. Il regrettait de s'être montré aussi brutal.

« S'il m'envoie un message c'est que les temps risquent de changer. »

« Que veux-tu dire, Jdrien ? »

« Nous en parlerons lorsque tu seras en bas... Tu verras le cercle des rames... »

Un quart d'heure plus tard une immense place ronde apparut en effet en dessous d'eux, légèrement sur la gauche, et par vent nul ils purent perdre de l'altitude avant de laisser glisser les ancres chauffantes.

Jdrien avait déjà assisté à ces manœuvres lorsqu'il partageait la vie des Rénovateurs. D'abord à Fraternité II dans le corps de Jelly, et ensuite là-bas, dans le Tibet. Souvent il était monté dans ces aérostats et avait aimé voyager ainsi dans les airs.

Sur l'enveloppe bombée apparurent les lettres peintes en noir du nom de *Ma Ker*, et c'est ainsi qu'il apprit qu'elle devait être morte car de son vivant elle aurait refusé que l'on donne son nom à ce dirigeable.

La grosse masse se rapprocha très près du sol, si bien que l'échelle de coupée fut réduite à trois mètres. Liensun le premier en

descendit et Jdrien sortit de l'ombre pour se porter à sa rencontre. Il l'étreignit avec tant de tendresse que Liensun en fut gêné. Il restait toujours aussi surpris de son geste qui l'avait poussé à sauver le Messie des Roux.

— Voici le message, dit-il.

— Tout à l'heure. Je suis désolé pour le Grand Lama mais si heureux de te voir... Et j'ai aussi une autre heureuse nouvelle à t'annoncer. Mais viens avec moi... Que va faire ton équipage ?

— Ne t'inquiète pas.

Dans le Dépotoir une poignée de vieillards Roux veillaient auprès d'une chaudière de fonte, mais Jdrien dit que c'était surtout symbolique.

— Où est le Mausolée ?

— Là, mais il est invisible dans la nuit.

Dans l'antichambre de la yourte, Vsin dormait avec la petite Vsiena, et Liensun fut troublé par ce spectacle de tranquille beauté.

Dans l'autre partie du palais en ossements de baleines et peaux de phoques brûlait un brasero dans une gigantesque cheminée d'os.

— Liensun... Notre père est revenu... À plusieurs reprises j'ai approché son esprit mais il ne s'en est pas rendu compte. Mais le plus étonnant est qu'il marche à travers la banquise comme un véritable Roux.

— Notre père ? Lien Rag ?

CHAPITRE VIII

Le président de la Commission de surveillance l'interpella dès le début de la séance hebdomadaire. Elle avait fait faire une enquête discrète sur ce personnage et il semblait entretenir avec Jeb Interson, l'avocat, des relations suivies. Jeb l'avait défendu dans un procès contre la CANYST qui lui reprochait l'immobilisme de ses serres d'élevage, et il avait fallu prouver que les cochons détestaient le mouvement.

— Vous faites quadrupler le Réseau des Rocheuses, notamment celui qui relie New York Station à Diego Station. Mais d'après les prévisions, ce travail de renforcement ne concernerait pas le versant ouest des montagnes. Pouvez-vous vous en expliquer ?

— Chaque chose en son temps, dit-elle. Je me suis rendu compte que les Rocheuses restaient inexploitées malgré leurs richesses et la solidité des assises pour les voies. Nous pouvons trouver là-bas du cuivre, du gaz naturel, du lignite... Et à une faible profondeur sous la glace. Il y a aussi des métaux précieux. De l'or.

Les membres de la commission s'agitèrent et Chobi comprit que la présidente allait le mettre en minorité avec cette histoire d'or.

— Vous savez bien que les travaux sont très difficiles dans la roche. Nous sommes surtout équipés pour affronter la glace... Mais le granit c'est autre chose.

— Je veux équilibrer la densité de population. Il y a trop de monde dans les environs de New York Station.

— Vous prévoyez, m'a-t-on dit, deux cents voies en direction de l'Ouest, n'est-ce pas exagéré ?

Cette fois le président obtint satisfaction. Le chiffre effara les vingt-quatre autres membres, y compris les huit que Yeuse avait légalement désignés elle-même.

— Deux cents voies ? Mais c'est de la folie, bougonna une femme teinte en blonde avec un nez de rapace. Deux cents voies ? Il n'y a jamais eu un tel réseau.

— En Transeuropéenne au moment de la guerre contre la Sibérienne, dit quelqu'un d'autre. Ils faisaient circuler des mastodontes incroyables, bardés de canons, de lance-missiles...

— Et combien ça va coûter ?

— Oui, avez-vous fait une estimation ?

Yeuse attendit que l'émotion se calme un peu pour répondre.

— Nous allons financer le réseau à construire à hauteur de cinquante pour cent sur les fonds de la Compagnie elle-même, et le reste sera couvert par un emprunt. Les bénéfices le rembourseront en payant des intérêts élevés.

— Vous ne pensez quand même pas faire circuler quatre fois plus de trains ? Qui embarquera ?

— Quand on saura qu'il y a de la houille, du lignite, du gaz naturel, du cuivre, des métaux précieux, des possibilités intéressantes d'élevage et de culture, je pense que les deux cents voies seront pourvues.

— Vous ne trouverez jamais assez de trains pour répondre à la demande, en admettant que ça marche.

— Je pense que si.

En fait l'arrière-pensée de Yeuse était de diriger un maximum de gens vers les Rocheuses. New York Station, en cas de retour du Soleil, serait certainement inondée. Reiner avait fait des calculs assez impressionnants : « Comprenez que toutes les glaces ne vont pas fondre en même temps, les zones nord et sud resteront encore des décennies à peu près intactes. Disons qu'entre le 45° Nord et le 45° Sud ce sera la débâcle généralisée avec toutes les conséquences qui s'ensuivront. L'eau de fonte bloquée par la formidable banquise, les glaciers de l'Arctique et de l'Antarctique, montera très vite et New York Station se retrouvera au fond de l'eau. Peut-être sous cinquante mètres, qui sait. Tout dépendra du recul des banquises et des glaciers, encore une fois. La glace occupe plus de place que l'eau, et par exemple sur l'Atlantique, la banquise est en quelque sorte en suspension, avec parfois dix, vingt mètres d'air comprimé. Vous avez entendu parler de ces explosions spectaculaires de la banquise ? L'air finit par pulvériser les couches minces et jaillit,

entraînant l'eau de mer en un geyser qui, heureusement, ne dure pas longtemps. Après quoi on retrouve des poissons morts tout autour, déjà congelés bien sûr, et même des baleineaux. Les pêcheurs connaissent ces points fragiles et savent que, régulièrement tous les dix mois, il y aura explosion et pêche miraculeuse. »

Voilà ce qu'elle ne pouvait dire pour justifier ses projets. D'abord on ne l'aurait pas crue et on l'aurait dénoncée comme hérétique à la CANYST. Et même, en admettant qu'ils acceptent le postulat d'un réchauffement, la panique serait telle qu'elle se transformerait en catastrophe bien avant que le Soleil ait entamé son processus de retour.

Yeuse avait également demandé à Reiner de prévoir des détecteurs de température en de nombreux endroits. On savait que l'atmosphère se réchauffait d'un degré tous les trois mois, environ, et toute anomalie devrait être perçue, analysée. Elle comptait également rencontrer le Kid pour le mettre en garde. Sa Compagnie se trouvait dans la zone la plus exposée et toutes ses installations s'engloutiraient dans l'océan. Au début, la banquise se fragmenterait en îles gigantesques qui partiraient à la dérive, mais le réchauffement devant suivre une progression géométrique avec une « raison » de 0,345 par jour au début et de 1,7 par la suite, au bout de deux mois. Entre les deux 45° nord et sud, la glace disparaîtrait en moins d'un an au milieu d'une vapeur suffocante et de touffeurs insupportables. Très vite le Soleil redeviendrait invisible, à quelques exceptions près dues aux vents violents qui souffleraient en désordre. Des typhons fantastiques harcèleraient les survivants sur leurs îles de glace.

Dans les Rocheuses, les risques seraient limités, et Yeuse prévoyait de faire creuser des galeries importantes sous prétexte de recherches minières. Les vallées seraient inondées mais finiraient par se vider si les blocs de glace ne formaient pas barrage. Elle songeait à stocker de puissants explosifs dans cette éventualité.

Aussi avait-elle prévu d'autres arguments pour expliquer sa décision :

— La Compagnie de la Banquise devient chaque jour plus puissante et le Kid terminera son Viaduc sans que nous puissions nous y opposer vraiment. Sa Concession approche notre inlandsis

en certains endroits, ne nous laissant que quatre cents kilomètres de banquise. Nous avons toujours dédaigné son exploitation.

— Si vous voulez la mettre en valeur, doublez au moins le réseau sur le versant ouest, cria Chobi.

Elle le regarda avec un sourire moqueur :

— Pour que la flotte du Président Kid accède plus facilement à notre Concession ?

Il en resta coi, regarda les autres membres avec gêne. Visiblement les questions de défense n'étaient pas son fort. Yeuse, en prévision de cette contestation, avait fait placer un tableau de plastique blanc sur une cloison du grand compartiment de réunion. À l'aide d'une craie verte, elle traça deux lignes pour délimiter les Rocheuses, puis grossièrement les contours de l'inlandsis californien, mexicain et de l'Amérique du Sud. Le Viaduc géant devait atteindre la façade de l'ancien Chili avec une branche très importante qui remonterait vers le nord.

— Je ne veux pas ouvrir le versant ouest à tout risque d'invasion.

En fait le versant ouest était beaucoup moins peuplé que celui de l'Est. Les vents furieux des deux pôles se rencontraient dans cette région et rendaient la vie très difficile. On avait souvent des convois renversés, des stations complètement décapitées par les ouragans.

— Les Rocheuses constituent une sorte de citadelle naturelle. On peut exploiter les richesses naturelles et les transformer en fortifications.

— Il suffira de faire exploser quelques viaducs pour isoler l'endroit, dit Chobi.

— L'avancée technique du Président Kid est très inquiétante.

— Il n'a aucune référence dans sa banquise sur les viaducs en fer, répondit Chobi qui reprenait du poil de la bête. Où sont ses montagnes ?

— Vous n'avez jamais visité la Concession et ça se voit.

— Je ne suis pas d'origine banquisienne, moi.

C'était le grand reproche qu'on lui faisait mais elle s'en moquait. Elle retourna au tableau et expliqua comment les réseaux ferroviaires du Kid fonctionnaient dans certains endroits, notamment autour des stations de chasse à la baleine.

— Ses ingénieurs savent construire des sortes de spirales en fer

et en matériaux nouveaux, mais ce n'est pas tout. Leur connaissance de la glace est spectaculaire. Je les ai vus combler une faille de la banquise, un véritable bras de mer, en quelques heures, grâce à leur matériel très performant. Tenez, si vous faites sauter un viaduc en fer, il fera tendre des filets, des écheveaux de capillaires réfrigérants et des lances spéciales enverront de l'eau qui gèlera au fur et à mesure... En une nuit il peut reconstruire un énorme viaduc... Mais évidemment nous ferons sauter les viaducs malgré tout, et j'ai besoin de votre accord pour entamer une fabrication importante d'explosifs puissants. Vous n'ignorez pas que cette industrie appartient à la présidence, mais qu'elle ne peut augmenter les quotas ou les diminuer sans votre consentement.

Cela flattait les membres de la commission et faisait l'affaire de Yeuse, qui pensait toujours aux bouchons de glace qui risquaient d'obstruer l'écoulement des eaux dans les vallées. Avec ces explosifs, elle ferait creuser des galeries importantes pour abriter un maximum de population.

— Les voyageurs du versant ouest vont se sentir sacrifiés, dit un homme âgé, visiblement originaire de là-bas.

— Non, dit Yeuse, car nous allons prévoir un plan d'évacuation.

— Mais enfin le Kid n'est pas à nos portes ! s'emporta Chobi. Vous faites comme si demain il allait envoyer sa flotte contre nous. On dit que son œuvre est paralysée...

— On dit beaucoup de choses fausses, déclara Yeuse.

Un silence profond attendit la suite. On l'avait traitée de Banquisienne et, d'un coup, on découvrait que si quelqu'un était bien informé sur cette Compagnie, c'était bien elle. Qu'elle donne donc des gages en révélant des informations inconnues.

— Les travaux se poursuivent sans relâche... Mais le Kid prend le temps de faire construire des branches latérales pour installer des colons. Il ne veut pas que son ouvrage soit simplement un support pour ses réseaux, il veut en faire une sorte de voie énorme où les gens s'installeront, pêcheront, chasseront, créeront des industries, exploiteront les richesses de l'océan. Déjà il y en a qui récoltent les algues pour en obtenir différents produits, y compris de la nourriture, d'autres qui distillent l'eau de mer pour en retirer des métaux précieux, de l'or mais aussi du fer, du cuivre... On peut également retrouver les épaves des grands bateaux de jadis, et ce

n'est pas à négliger car certains sont bourrés de matières énergétiques.

— Mais quand pourrait-il devenir dangereux ? Dans trente ans ?

— Cinq ans, sept au maximum.

Ce fut la consternation générale, puis des soubresauts d'indignation :

— Comment a-t-on pu le laisser faire ? Nous devons envoyer la flotte contre lui !

— Et recommencer le désastre de Kaménépolis ?

Très au nord de cette station les Banquisiens avaient fait fondre la banquise sous les bâtiments de la grande flotte de Lady Diana qui avait coulé dans le Pacifique. Les Panaméricains en restaient encore traumatisés.

— Mais il ne faut pas qu'il approche de notre inlandsis.

— Cela serait trop compliqué. Je préfère des lignes de défense naturelles. Dans toutes les Rocheuses, puis dans la cordillère des Andes.

Les huit membres désignés par elle paraissaient favorables, et au bout d'une heure elle comprit qu'elle aurait une majorité de quinze voix environ. Elle inscrivit sur le tableau ce qu'elle soumettait à leur application.

La fabrication d'explosifs puissants fut doublée à l'unanimité, mais il fallut trouver un compromis pour les voies nouvelles du grand réseau.

— Il faudra reconstruire des stations d'embarquement, se lamentait Chobi. Des dépenses extraordinaires... Deux cents voies...

— Quel prestige, lui répliquait un partisan de Yeuse.

— Au moins quatre stations d'embarquement...

— Nous voulons un emprunt qui rapporte au moins du douze pour cent, sinon nous ne souscrirons pas, lançait un gros homme qui n'arrêtait pas de mastiquer depuis le début de la séance.

On finit par se mettre d'accord sur dix pour cent et Yeuse reçut une autorisation de construction de cinquante voies nouvelles et d'une station d'embarquement.

— C'est un doublement, dit Chobi. Ce n'est déjà pas si mal.

Yeuse feignit de s'en contenter. Ça ne faisait que doubler le réseau existant mais elle obtenait l'unanimité. Dans quelques mois elle serait débarrassée de la Commission de surveillance, n'aurait de

comptes à rendre qu'au Conseil restreint, et dès lors pourrait lancer d'autres tranches de construction.

Ce qui l'inquiétait le plus c'était d'avoir trouvé, dans le voilier de Lady Diana, camouflé sous l'apparence d'une rame de wagons, de nombreuses cartes anciennes sur les États-Unis d'Amérique. N'était-ce pas la preuve que l'ancienne présidente envisageait un réchauffement prochain ? Les principales courbes de niveau étaient relevées, encerclées de rouge. Et elle avait, dans sa bibliothèque, des manuels anciens de navigation à la voile. Jamais elle n'aurait fait construire ce voilier, rassemblé autant de documents si elle n'avait pas été convaincue.

CHAPITRE IX

Dans la nuit, la petite Vsiena gémit un peu et Jdrien se précipita hors de la pièce pour aller voir ce qu'elle avait. Il la ramena dans ses bras. Liensun, qui se tenait près du brasero alimenté par de l'huile de baleine, regarda l'enfant avec un air songeur.

— C'est ta nièce, dit Jdrien.

— Je sais... Elle est belle.

La petite métisse de Rousse le fixait de son regard sombre. Son père la dévêtit entièrement. Elle portait une jolie fourrure qui recouvrait son tronc et ses jambes.

— Elle ne supporte pas bien le chaud... Pas si bien que moi... Elle est plus Rousse que fille du Chaud... Je pensais qu'elle serait le contraire, mais c'est sans importance.

— Comment envisages-tu l'avenir ? demanda Liensun. Si jamais un réchauffement survenait ? Déjà on dit qu'un degré par trimestre nous mènerait au zéro vers 2380 environ.

— Je préfère ne pas y penser...

— Tu es sûr, pour notre père ?

— Oui. Il rôde sur la banquise... J'ai parfois l'impression qu'il se trouve avec une tribu, parfois qu'il est seul...

— Comment est-ce possible ?

— Peut-être s'est-il fait implanter une pompe à hormone... C'est réalisable dans la Mikado... La mère de la petite voudrait que je l'y autorise, mais c'est dangereux... Les cas de mortalité sont nombreux, et au bout de quelques mois l'organisme est complètement délabré.

— D'où viendrait-il ?

— Je l'ignore. Son esprit est différent. Il songe à manger le plus souvent, rêve de poisson ou de jeune phoque... Je n'ai jamais pu

atteindre ses souvenirs.

— Comment se fait-il que moi je n'aie jamais frôlé son esprit ?

— Tu ne l'as jamais vu, tu ne sais pas comment il est dans l'intérieur de lui-même.

Liensun hocha la tête, désigna le parchemin roulé du Grand Lama :

— Tu ne lis pas ?

— Je sais qu'il m'annonce sa mort et aussi d'autres événements déplaisants.

— Vraiment déplaisants ? Pour les Rénovateurs ?

— Non, pour le reste de l'humanité. Il dit que le Démon du Feu, c'est ainsi que les Tibétains appellent le Soleil, va revenir, et que la Terre sera noyée sous l'eau. Il me conseille de revenir vers les plateaux du Tibet pour me sauver avec les miens. C'est ce qu'il m'avait déjà dit quand je l'ai rencontré. Je suis très triste de sa mort.

— Pas moi ; il me haïssait.

— Non, il te tenait en suspicion à cause de ta qualité de Rénovateur. Il pensait que le mal pourrait venir de toi, c'est-à-dire le retour du Soleil.

— Y crois-tu ?

— Je ne sais pas, dit Jdrien lentement. Je me pose la question toutes les nuits quand Vsin et Vsiena dorment paisiblement. Peut-être qu'il restera assez de froid dans le sud pour que nous puissions survivre. Les glaces se retireront avec plus de lenteur qu'elles n'ont mis à s'étendre... La Terre a basculé sur son axe et le sud serait encore recouvert durant des siècles...

— Justement, si le nord s'allège, que se passera-t-il ? La Terre retrouverait son inclinaison primitive. Le sud perdrait alors sa banquise très vite.

Jdrien dut s'éloigner du foyer car la petite haletait. Il lui donna à boire du jus d'orange naturel venant des serres arboricoles de Hot Station. Liensun en avait déjà bu deux grands verres. Il restait près de l'étrange cheminée fabriquée en ossements de baleines dans laquelle brûlait un brasero d'huile du même animal. Des peaux tendues protégeaient du froid. Surtout des peaux de phoques, mais au sol on trouvait des peaux d'ours, de loups d'une très grande valeur.

— Es-tu vraiment heureux ici ? demanda-t-il.

Jdrien ne répondit pas tout de suite. Il regarda le visage de la petite fille qui s'endormait. Elle avait une grosse fourrure en guise de cheveux, qui encadrait ses joues assez bas. Très vite on voyait que c'était une métisse, mais elle était très jolie.

— Je suis heureux avec elle et sa mère, mais il m'arrive de regretter d'être une moitié de Roux, une moitié d'Homme du Chaud... J'aimerais pouvoir marcher des jours sur la banquise sans jamais m'arrêter, comme les tribus, dormir dans un alvéole de glace, chasser et manger la chair crue, et j'aimerais aussi vivre dans un compartiment pullman qui sentirait bon le cuir délicatement travaillé, en lisant des bons livres, en regardant la télévision, en dégustant du bon café ou un plat mijoté. C'est très difficile d'assumer mon état.

— Et l'histoire du Messie ?

— Je n'y crois pas... Peut-être s'agit-il d'une erreur... Bien sûr j'ai des dons spéciaux, mais toi aussi. Ils nous viennent de Lien Rag. Lui n'a pas ces pouvoirs extra-sensoriels, mais nous savons qu'ils proviennent d'une aïeule Ragus qui devait les posséder... La rencontre de notre père et de ma mère devait être fortuite.

— Ma mère est morte quand j'étais tout petit et c'est ma sœur Jael qui m'a sauvé la vie. Elle a suivi des chasseurs de phoques qui abusaient d'elle, leur servant aussi de domestique. Un jour Ma Ker, Julius et les autres m'ont recueilli, et voilà... Ma mère était une sorte de mère obsédée qui se faisait faire un enfant par an par des hommes qu'elle estimait prestigieux. Lien Rag était de ceux-là. Elle a dû accoucher vingt et quelques fois... J'ignore ce que sont devenus les autres. Jael, mais tu t'en souviens, vivait à Hot Station la dernière fois que je l'ai vue.

Ils se sourirent. C'était dans cette cité qu'ils s'étaient affrontés. Liensun essayait de fomenter une rébellion chez les Rénovateurs du Soleil de l'endroit, et Jdrien était venu le combattre.

— Peut-être s'y trouve-t-elle encore ? dit Jdrien. Tu devrais lui rendre visite... Le dirigeable est bien caché dans les anciennes fonderies de la Guilde. Personne ne vient plus désormais dans le coin. Tu peux te permettre de prendre quelques jours pour te rendre là-bas.

— Je n'en éprouve pas l'envie, et de plus je suis toujours recherché par la police du Kid. N'oublie pas que j'ai commis

quelques crimes pour parvenir à mon but... J'étais très passionné, à l'époque, très obsédé par l'idée de montrer que malgré mon jeune âge je pouvais accomplir des actes incroyables... On me prenait pour un enfant alors que je me sentais adulte. Je n'avais vécu qu'avec des adultes... C'est toujours un problème d'ailleurs, sauf avec les jeunes de mon équipage. J'ai à peu près le même âge qu'eux mais ils me considèrent comme un vieux...

— Tu vas retourner là-bas, aux Échafaudages ?

— Nous devons faire escale du côté de China Voksal pour embarquer des machines...

— Charlster est parmi vous ?

— Tu sais cela ?

— Dans cette Compagnie l'information circule librement. Nous savons qui est Charlster et ce qu'est un astrophysicien, personne ne t'arrête si tu parles de Soleil. Les gens qui vivent sur la banquise sont perpétuellement inquiets... Chaque nuit la plupart rêvent que celle-ci se partage, se crevasse... On se bourre de tranquillisants... Le Kid estime qu'il faut que les gens parlent librement... Le secret sur les temps anciens serait stupide... Ils exagéreraient le danger... Ce Charlster est-il vraiment aussi savant qu'on le dit ?

— C'est la question que je me pose... Parfois je le prends pour un charlatan... À d'autres moments, au contraire, je le redoute, car il semble déterminé à aller jusqu'au bout avec sa théorie du nœud spatial.

Il en résuma les grandes lignes à Jdrien.

— Je me demande si sa science ne vient pas d'informations auxquelles il aurait eu accès. Il dit avoir connu Ma Ker, Julius, mais ils ne sont plus là pour le contredire...

— Il jouerait un double jeu ?

— Non... Mais peut-être était-il dans certains secrets et qu'il a voulu en tirer profit, d'où cette condamnation...

— Tu ne peux fouiller en lui ? Ce serait tout à fait légitime si tu appréhendes ses projets.

— Il se méfie. Il a joué le fou et sait commander à son cerveau où tu ne trouverais que des images incohérentes... Un curieux bonhomme... Mais là-bas, aux Échafaudages, on le considère comme un très grand personnage.

Jdrien alla déposer l'enfant auprès de sa mère et revint aussitôt.

— Nous allons boire un peu de vodka fabriquée dans le coin.
Elle est excellente avec le jus d'orange.

— Que décidons-nous au sujet du père ? Sais-tu que j'aimerais le rencontrer ?

CHAPITRE X

Pris d'un soupçon et se retournant, Gus vit que Lien Rag marchait sur ses mains avec une grande maladresse, empêtré dans ses longues jambes. C'était touchant, irritant. Son cousin essayait de l'imiter dans tous ses gestes, de s'identifier à lui, mais amenait souvent des catastrophes.

— Non, lève-toi. On ne peut marcher ainsi que si on est privé de jambes... Ça ce sont les jambes et moi je n'en ai plus... Tu comprends, dis ? Non, tu ne comprends pas, tu ne comprends jamais. Tu n'as qu'une peur : que je m'en aille, c'est tout ; le reste, tu t'en fous... Viens... On va essayer de voir la Terre... Tu sais, la Terre ?

Le télescope électronique était difficile à régler et tout ça pour apercevoir une boule noirâtre. Il installa Lien Rag devant les images qui défilaient sur l'écran.

— C'est de là que tu es venu... Comme moi, comme Kurts... Lui il a peut-être réussi à y retourner, hein ? Sous forme de Roux ou bien il est passé à travers ? Et toi, je me demande... On t'a prélevé des tas de cellules... Possible qu'une d'elles ait réussi à devenir un embryon, à se développer rapidement... Tout est possible, mais la belle affaire, si je reste ici, conscient... Toi tu as peut-être résolu le problème ? Ton clone se balade en bas sur la banquise, bouffe du phoque cru tandis que toi tu es aussi vif qu'une plante...

Il agrandissait les images et on pouvait distinguer des nuances correspondant peut-être, il n'en était absolument pas certain, aux différentes banquises.

— Ça c'est peut-être l'Australasienne, et là, la Dépression Indienne... Ça ne te dit rien ? Évidemment... Je me demande pourquoi je t'emmène ici.

Pendant un quart d'heure il attendit un miracle de l'écran, une image plus claire, plus détaillée, mais elles se ressemblaient toutes. Alors il commençait d'imaginer, désignait des endroits en les nommant, sachant bien qu'en fait il n'avait aucune certitude.

— Ça c'est la Compagnie de la Banquise, et ici Titanpolis... Jamais vu mais paraît que les vingt-cinq coupoles sont cristallines. Et ce trait, hein ? Le Viaduc géant du petit père Kid... Ça tu l'as vu, tu y as même travaillé... Souviens-toi, c'est Yeuse qui me l'a raconté, même que tu as inventé des tas de systèmes pour élever les grandes arches... Le plus grand ouvrage dans le monde... Je suis sûr que c'est ce trait-là...

Il secouait l'épaule de Lien Rag qui émettait une sorte de râle continu.

— Yeuse m'a dit que le Soleil t'avait même surpris sur le Viaduc, t'avait rendu aveugle un certain temps... Ces fous de Rénovateurs qui avaient pratiqué une ouverture dans le ciel... Jamais compris comment, mais toi tu pouvais expliquer ces choses, dans le temps... Merde ! tu pouvais, dis ! Pourquoi tu n'as plus rien dans le crâne ? Plus rien ! Où c'est passé, tout ça ?

Furieux, il le poussa jusqu'à ce que l'autre tombe du siège et se retrouve à quatre pattes. Il s'approcha de lui pour lui caresser la tête :

— Excuse-moi... Viens, on va aller voir pousser l'agneau dans l'accélérateur de croissance... Tu verras comment on le débitera... Des gigots énormes... Leur cochmouth, j'en ai un peu assez... Tu as vu les images de l'animal ? Un énorme porc avec une trompe et des poils... Se sont pas creusés, tiens, pour le baptiser !

Ils repartaient. Lien Rag se cassait en deux pour que leurs têtes restent à la même hauteur. Parfois il marchait à quatre pattes mais s'emmêlait les membres.

Dans la nursery géante il collait son nez aux couveuses et bavait surtout devant les petits hybrides. Gus détestait et devait revenir le chercher pour lui montrer les bébés Roux, mais il voulait toujours retourner voir les Garous. Gus avait parfois envie de casser les couveuses, mais leur verre était d'une solidité fantastique. Des tunnels immenses où les différents stades se retrouvaient.

— Viens voir l'agneau... Il devient mouton... Tu vois, on distingue les cornes... Faudrait peut-être le châtrer avant qu'il ne

devienne béliet, hein ? Mais on verra...

Des heures à se traîner jusqu'au bout de la chaîne, jusqu'au mystère des embarquements pour la Terre. Les enfants d'un an, qu'ils soient Roux, Garous ou animaux, les reconnaissaient et les regardaient avec curiosité. Mais les voyaient-ils ? Gus se demandait si ce verre n'était pas opaque de l'autre côté.

— Tu as vu la jolie petite fille ?...

Il se souvint d'un graffiti qui montrait une fillette, et en dessous une main différente avait même écrit « pédophilie ».

— Comment ont-ils fait ? Nous les plus grands on les voit pas... Sauf dans l'accélérateur, mais c'est plutôt rare... Tu vois, on se fabrique une jolie fille, et si on a la patience d'attendre...

Il comptait avec application :

— Deux ans ? Trois ? On a une jeune fille de dix-huit ans environ. Oui, mais une Rousse, qui devra vivre dans les soutes avec les tordus...

Et puis d'un coup il prenait le cafard et faisait volteface :

— Allez, rentrons chez nous, maintenant.

Ils retournaient vers la cabine, les immenses cuisines, avec une halte dans la salle des contrôles. Gus se hissait sur le fauteuil électrique qui pouvait grâce à son rail parcourir en quelques secondes tous les pupitres. Chaque fois il espérait l'impossible, un signal bizarre, une voix qui sortirait d'un haut-parleur... Une image sur un écran, mais la plupart des caméras étaient mortes, certainement endommagées par les crevés d'en bas. De drôles de caméras faites d'une matière un peu molle qui devait plaire à ces affamés. Ils les bouffaient. Peut-être que l'une d'elles enverrait des images de l'estomac d'un Garou ?

— Tiens, regarde.

Des images rapprochées de l'extérieur, les corps qui flottaient, les fœtus, bien sûr, mais aussi des animaux, des adultes. Certains s'éloignaient semblait-il. Cette femme aux cheveux d'un blanc si cru qu'ils en étaient phosphorescents, elle était plus proche, l'autre fois.

— Est-ce que Kurts est dans le tas ?

Lien Rag regardait ses mains :

— Tu entends ce que je dis ? hurla Gus. Ton copain, où il est ? Dans ce cimetière, dans les soutes, sur Terre ? C'est toi qui as dû le balancer dehors et c'est pourquoi t'es devenu dingue ? Tu peux pas

me répondre une fois, ne serait-ce qu'une fois ?... Oh ! qu'est-ce que je fous avec un pareil imbécile ?

Il se lançait alors à toute vitesse tout autour des pupitres, cramponné au fauteuil sur rail et Lien Rag se terrait au milieu, cachait son visage dans ses genoux.

— Faudra que je te rase demain matin... Tu ressembles à un Roux, avec ta barbe...

Il descendit de son fauteuil et Lien Rag suivit, penché en avant, les deux bras ballants, reniflant constamment. D'un coup dans la coursière ce fut le froid intense et Gus repartit dans la salle de contrôle, vit tout de suite le clignotant rouge. Il se hissa sur le pupitre, enfonça la touche correspondante et, miracle, pour une fois ça fonctionna, c'est-à-dire que le disjoncteur ne sauta pas.

— Encore un coup, cria-t-il à Lien Rag qui, inquiet, trottinait vers lui.

Et puis soudain un écran s'éclaira et l'ancien glaciologue tomba en arrêt et s'agenouilla. Il se prosterna même. Gus dut s'éloigner pour regarder l'image qui provoquait un tel choc et sentit ses cheveux se dresser sur sa tête :

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

C'était énorme, une véritable pieuvre. Gus avait vu pêcher des pieuvres de grand fond, de forte taille, mais ça c'était autre chose. Et on apercevait un Garou à côté, comme pour donner l'échelle de la monstruosité.

— Un dieu ?

Cinq ou six mètres de haut, mais le plus terrifiant, ces bouches qui s'ouvraient toutes en même temps, pleines de dents aiguës, au bout de cous démesurés.

— Un amalgame d'une douzaine d'hybrides, hein, Lien Rag ?

Mais l'autre n'osait pas se redresser.

— Tu connais ? Je suis sûr que tu l'as déjà vu ! Comment une telle horreur ne s'est-elle pas retrouvée dans le sas d'expulsion vers le vide spatial ?

Il dut pousser Lien Rag tant bien que mal pour le faire sortir de la salle, et quand il referma celle-ci, il vit un bras humain dans l'une des gueules, sur l'écran.

CHAPITRE XI

C'était une petite tribu qui vivait de la chasse aux morses, en fait des éléphants de mer assez impressionnants lorsqu'ils se hissaient sur la glace. Lien Rag participait avec une sauvagerie joyeuse à l'attaque et à la mise à mort de ces mastodontes de muscles et de graisse. Il fallait choisir les isolés, les exclus du clan, pour éviter que les autres ne viennent à la rescousse.

Il fallait soit leur crever les yeux, soit essayer de les étouffer avec leur propre sang en tailladant le mufle, ce qui n'était pas facile. Inutile de chercher à les égorger, la peau épaisse du cou aux plis profonds interdisait cette tentative. Il aurait fallu un couteau deux fois plus long.

Lien Rag vivait là depuis deux semaines après avoir quitté l'autre tribu qui, elle, ne faisait que pêcher du poisson. Il se sentait bien et les femmes étaient jolies. Il songeait à son fils Jdrien, mais avait tout son temps, désormais.

Depuis qu'il avait quitté Kurts et ses préoccupations passionnelles, il se sentait de plus en plus libre, de plus en plus attiré par cette vie primitive. Il sentait qu'il s'éloignait chaque jour de l'Homme du Chaud qu'il avait été jadis. Il n'aurait jamais cru s'intégrer ainsi à son nouvel état, à cette organisation sociale différente. Il avait pleuré quand il s'était retrouvé en Roux, et surtout après avoir quitté le S.A.S., pour retourner sur Terre.

La tribu des Vson s'était rendue à plusieurs reprises au Dépotoir et avait vu Jdrien, ainsi que le Mausolée de Jdrou, et ils ne se doutaient pas qu'il était le père du premier et avait été l'amant de l'autre.

Ils s'abritaient dans des igloos quand le vent soufflait trop fort en écrétant les congères, mais dès que la nuit redevenait calme, ils

les abandonnaient et alors ils racontaient des histoires, dans la nuit silencieuse. Ils racontaient que la tribu des Vson était née d'un homme et d'une femme tombés de là-haut. Le ciel s'était ouvert et ils étaient tombés sans se faire du mal.

— Il y a dix générations.

Ils ne disaient pas exactement ainsi, mais c'était un calcul très compliqué qui commençait par : « Nous sommes les enfants des enfants des enfants... » Jusqu'à ce que le chiffre dix soit atteint.

Lien Rag souriait dans le noir se souvenant des clones, des embryons, des bébés Roux qui, ensuite, devenaient des petits garçons et des petites filles qu'une navette conduisait sur Terre, dans l'autre nursery de Concrete Station. Un beau jour, ils étaient tranquillement expulsés dehors.

— Ils ne savaient même pas ce qu'était un phoque, riait le plus vieux de la tribu. Ils ont dû tout apprendre... Et ils ont failli mourir de faim.

Ceux qui avaient imaginé le S.A.S. n'avaient pas prévu un apprentissage de la chasse ou de la pêche. Ils avaient élaboré un projet pour repeupler la Terre qu'ils supposaient déserte, tous les humains d'autrefois ayant péri congelés, et c'était tout. Ils s'étaient pour ainsi dire débarrassés de leur dette envers la planète mère, avec la mauvaise foi d'un débiteur peu enclin à la gratitude.

Vson et Vsona avaient accompli des prodiges, à écouter leurs descendants, mais la réalité était bien différente. Ils avaient dû arriver une bonne douzaine et seuls les plus costauds avaient survécu, bien entendu. Mais c'était quand même bon d'écouter ces récits qui berçaient l'endormissement.

Le lendemain on tua un jeune animal et tout le monde put boire de son sang à satiété. Lien Rag éprouvait chaque fois la même impression qu'avec l'alcool. La tête lui tournait un peu et il devenait très euphorique.

Les nouvelles du Peuple du Chaud n'intéressaient presque jamais les Roux de la tribu. Ils avaient vu de loin un réseau et des trains mais ne comprenaient pas qu'on puisse vivre tout le temps à l'intérieur de ces sortes d'animaux énormes. La machine les remplissait d'un certain respect. Elle soufflait de la vapeur comme une baleine et faisait beaucoup de bruit dans le silence de la banquise, mais à part ça ils ne savaient rien de l'organisation de

l'autre race humaine.

Que des Roux travaillent sur les verrières des stations pour les dégivrer les faisait rire aux larmes. C'était beaucoup de fatigue pour une nourriture immangeable. Un jour l'un d'eux avait ramassé des ordures sur un réseau et avait trouvé ça infect. Eux ils tuaient un éléphant de mer et mangeaient ensuite une semaine à s'en faire craquer l'estomac. Ils pouvaient se baigner avec les animaux, descendre sous l'eau pour aller regarder sous la banquise. Les plus jeunes allaient de poche d'air en poche d'air, et l'un d'eux, juste avant l'arrivée de Lien Rag, n'était jamais revenu.

Ce qui les ennuyait le plus c'était le manque de sel. Ils en recueillaient bien un peu sur le bord du trou à phoques quand la chaleur des animaux faisait évaporer l'eau, mais ils rêvaient d'un gros tas pour se rouler et pour s'en gaver. Ils parlaient d'un morceau de foie recouvert de sel avec une grande gourmandise. C'était arrivé à l'un d'eux qui en avait un jour découvert un petit sac tombé d'un train. Lien Rag leur avait expliqué que les Roux qui travaillaient sur les verrières en recevaient parfois de petites barres, mais ça ne les tentait pas.

Les femmes étaient toutes enceintes de cinq mois et le glaciologue en était très satisfait car il refusait d'être père une troisième fois. Chaque nuit une nouvelle femme venait voir si les autres ne lui avaient pas menti. Il gardait encore un comportement d'Homme du Chaud dans sa façon d'aimer, et cela commençait à faire parler. Les hommes paraissaient perplexes, mais continuaient comme par le passé, sans trop se poser de questions.

Pendant trois jours ils durent s'enfermer dans les igloos à cause d'un ouragan fantastique, et même obturer le tunnel de sortie car les phoques cherchaient à se mettre à l'abri, plusieurs ayant été entraînés très loin de l'eau. Ils avaient beau peser des tonnes et planter leurs griffes dans la glace, ils se retrouvaient à des kilomètres, et plusieurs n'eurent jamais la force de revenir auprès de leurs compagnons.

Trois jours dans le noir le plus absolu à essayer de consolider l'igloo. Il fallait creuser dans la banquise pour remonter une muraille avant que la première ne soit complètement détruite. On frémissait en même temps que la banquise à cause d'énormes congères en mouvement, parfois même des icebergs qui labouraient

tout. Certains laissaient un chenal derrière eux qui mettait plusieurs jours à cicatriser.

Trois jours dans le confort des fourrures, l'odeur âcre du suint protecteur, avec souvent une main indiscreète qui venait s'assurer que le nouveau venu répondait encore à la demande.

Les Roux grognaient d'impatience et de faim, mais Lien Rag n'avait jamais connu pareil bonheur, sauf peut-être avant sa naissance.

CHAPITRE XII

À cause de la même tempête qui ravagea la Compagnie de la Banquise, le *Ma Ker* ne put décoller avant trois jours et Liensun dut faire quitter l'appareil à l'équipage pour l'installer, avec l'aide de Jdrien, dans les anciennes rames de la Guilde des Harponneurs. Les vieux Roux du Dépotoir apportèrent des blocs d'huile pour le chauffage dans les vieux poêles abandonnés sur place, et aussi de la nourriture comme de la moelle d'os de baleine et des déchets. Les jeunes gens grimacèrent un peu mais acceptèrent de bonne humeur la situation. On avait littéralement ligoté le dirigeable au sol en le dégonflant énormément.

— Je crains surtout qu'un de ces vieux wagons ne soit emporté et qu'il aille s'écraser là-bas contre l'enveloppe.

Pour sortir il fallait emprunter de vieux passages creusés dans la banquise, ceux-là mêmes qui servaient à l'écoulement des eaux usées, par les Harponneurs quand ils tuaient des milliers de baleines par an. D'ailleurs des déchets de toute nature tapissaient encore les parois.

Liensun avait refusé l'hospitalité de son frère pour rester avec ses amis, et surtout Zabel. Jdrien les rejoignait souvent. Il affirmait que l'ouragan allait bientôt décroître et qu'ils pourraient reprendre l'air.

C'était décidé, les deux frères avaient prévu de partir à la recherche du père, d'élucider ce mystère qui le situait en pleine banquise loin des trains et des réseaux.

Zabel alla un soir voir la petite fille de Jdrien et la prit dans ses bras avec respect. Curieusement, Liensun fut agacé par ce spectacle, d'autant plus que son demi-frère le guettait sournoisement.

— Il y a de gros dégâts à Kaménépolis et à Hot Station. Dans

cette dernière, des kilomètres de serres ont été laminées par une armée de congères voyageuses, et il y aurait quelques morts ; on ne connaît pas le chiffre. Le Président Kid a décidé de se rendre dès que possible sur les lieux. Tous les convois sont interdits sur tous les réseaux de l'hémisphère Sud, depuis la Dépression Indienne. On n'a jamais rien vu de comparable.

— Que font les Roux dans ces cas-là, je parle des nomades ?

Jdrien parla des igloos. Mais il dit que parfois ils mouraient de faim quand ça durait trop longtemps. Ils dépensaient beaucoup de calories et devaient s'alimenter régulièrement.

Le quatrième jour, Liensun et l'équipage purent approcher du dirigeable et constatèrent quelques déchirures minimes de l'enveloppe. On pourrait la réparer dans la journée, mais l'important restait les caténaires intérieurs qu'il avait fallu maintenir en place.

Dès que les filtres à hélium fonctionnèrent et que les ballonnets se gonflèrent, ils purent pénétrer dans la coque, et Jdrien les accompagna. Dehors le reste de l'équipage défaisait les liens pour que l'appareil puisse se déployer librement. Bientôt il flotterait à quelques mètres du sol et risquait d'être visible des réseaux les plus proches.

Des caténaires avaient cédé et il fallait les remplacer, surtout ceux de l'étrave avant qui donnaient à l'enveloppe le profilé aérodynamique indispensable pour pénétrer dans l'air.

— Nous avons deux jours de travail, dit Liensun. Est-ce dangereux ?

— Il y aura forcément un observateur. Il y en a toujours qui rôdent sur la voie secondaire qui nous dessert. Je vais aller mettre l'aiguillage hors d'usage, mais le dispatching sera alerté. Je peux le neutraliser un moment mais pas indéfiniment.

Alors ils travaillèrent deux nuits consécutives, mais ce fut épuisant car il fallait ensuite dégonfler à nouveau les ballonnets pour dissimuler le dirigeable derrière les installations de la Guilde. Par chance il ne vint aucun curieux, car la voie secondaire était recouverte d'une épaisse couche de congères qui avaient éclaté sur deux kilomètres contre le ballast.

Il y avait une centaine de morts dans toute la Concession de la Compagnie de la Banquise, et on n'en finissait pas de comptabiliser

les dégâts. À Hot Station des milliers d'orangers avaient péri, et on disait même qu'une arche du grand Viaduc s'était effondrée, un iceberg, flottant celui-là, ayant fait écrouler une des piles. Mais comme la région du Viaduc était considérée comme stratégique, il n'y eut aucune information officielle.

Le Kid appela Jdrien par radio pour savoir si tout allait bien.

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes tous en excellente santé.

— Je vais me rendre à Hot Station et je m'arrêterai au retour au Dépotoir.

— Il est possible que je m'absente quelque temps.

Mais il ne précisa pas qu'il allait s'envoler à bord du dirigeable.

— Vsin et la petite fille seront là ?

— Elles ne peuvent m'accompagner, dit Jdrien.

Durant tout l'ouragan il n'avait pu entrer en communication avec son père. D'ailleurs ce n'était pas exactement un dialogue car Lien Rag ne paraissait pas se rendre compte que son fils lui volait de temps en temps une pensée.

— C'est étrange, mais il m'a paru très heureux la dernière fois, précisa Jdrien en conversation avec son frère.

CHAPITRE XIII

Les débris de la vieille combinaison isotherme empestaient dans la cabine, et Gus n'avait pu les arracher à Lien Rag qui devenait enragé dès qu'il essayait, montrait les dents.

— Il faudrait quand même les laver, râlait le cul-de-jatte. Juste les laver aux ultrasons... C'est leur puanteur qui te plaît ? Ça te rappelle la bauge d'en bas, hein ?

Il venait de le raser, de le nettoyer à fond. Il avait, à force de patience, réussi à l'empêcher de se soulager n'importe où. Docile, le gâteux acceptait désormais de se rendre aux sanitaires pourvu que Gus l'accompagne. C'était un progrès énorme et de plus il avait quelques réactions positives mais lentes. Il savait dire « oui » ou « non » d'un signe de tête, montrer qu'il avait soif, faim, besoin d'aller aux toilettes. Gus se passionnait pour ce rôle d'éducateur, ne désespérait pas d'aller encore plus loin. Parfois il se laissait aller à des colères rageuses, secouait le débile avec frénésie. Surtout quand Lien marchait en pliant les genoux pour rester à sa hauteur.

Ce matin-là il prit une de ses combis – il y en avait de toutes neuves dans les stocks –, la plaça dans la machine à ultrasons et la retira propre. Bavant un peu, c'était plus visible que lorsque la salive se perdait dans la barbe, Lien Rag suivait l'opération avec inquiétude.

— Tu vois ? C'est propre. Maintenant on va en faire autant avec tes loques. Viens, on va les chercher.

Lien Rag se mit à galoper devant lui à quatre pattes, sauta sur sa couchette et serra les lambeaux de combi contre sa poitrine.

Gus tendit la main une fois assis en face :

— Allez donne-les-moi. Nous irons les laver ensemble.

Lien Rag secouait la tête. Gus respira à fond, sentant la colère le

gagner. Ces guenilles sentaient trop mauvais, la nuit leur odeur de crasse, d'urine le réveillait. Ou alors interpénétrait ses rêves, les transformait en cauchemars.

— Écoute, si tu refuses, moi je te laisse seul. Je t'enferme et je ne reviens pas.

Comprenait-il seulement ? Gus se dressa sur ses bras et commença de pivoter pour se diriger vers la porte.

Lien Rag grogna, le dépassa à toute vitesse, à quatre pattes, et s'arrêta à la porte. Il tenait les restes de la combi dans ses mains.

— Très bien. Tu vas les mettre toi-même dans la machine.

Lien Rag fit « oui » et fila devant lui. Gus avait même du mal à le suivre.

— Attends... Il faut regarder s'il n'y a rien dans les chiffons... Ça peut détraquer la machine.

Sans lâcher prise Lien Rag le laissa fouiller et il sentit un objet dur. Placé dans la doublure de la combi. On avait recollé maladroitement celle-ci ensuite.

— Hein ? Tu ne veux pas que j'enlève ça ? Pourquoi ?

Il y avait une encolleuse pour les tissus synthétiques dans la même pièce et elle pouvait aussi décoller. Il dut presque se battre avec Lien pour l'utiliser et une plaquette rouge de huit centimètres sur deux, épaisse de deux millimètres apparut.

— Un enregistrement ?

C'était le support utilisé dans le S.A.S. Un matériau inconnu, certainement importé d'Ophiuchus IV. D'une capacité énorme et utilisable par tous les ordinateurs.

— Je ne vais pas le détruire, voyons... D'abord on va laver tes haillons et puis on tâchera de savoir ce qu'il y a là-dedans.

Lien Rag se mit à trépigner mais Gus ne céda pas. Il récupéra des haillons dont on ne pouvait rien tirer, les tendit à son compagnon qui secoua la tête.

— Ils ne t'intéressent plus, hein ?

Il lui montra la plaquette et Lien Rag gémit.

— D'accord elle est à toi, mais je te la rendrai quand on l'aura écoutée ensemble, peut-être visualisée. Qui sait ? Maintenant viens avec moi.

Ils abandonnèrent la vieille combi pour se rendre dans la salle de contrôle. Lien Rag gémissait, allait et venait, se tapait la tête

contre les cloisons, et ces bruits mats inquiétaient Gus. D'autant plus que l'ancien glaciologue avait tenté de se suicider de cette façon. Il essayait de le calmer avec des paroles apaisantes mais rien n'y faisait.

— Tu ne veux pas qu'on passe la cassette ?

Lien Rag ne comprenait pas. Ce qui lui manquait c'était la présence de l'objet qu'il devait serrer entre ses doigts la nuit. Comme un fétiche, un gri-gri, un objet culte. Gus hésita une fois dans la grande salle bourdonnante de signaux sans signification. Un inconnu aurait pu s'affoler, croire que le satellite tout entier allait sauter dans la minute suivante. D'ici quelques instants tout s'apaiserait.

Lien Rag restait tout près de la porte, pleurnichant comme un animal et Gus le prit en pitié. Et soudain il pensa à un palliatif, prit une plaquette identique vierge et dissimulant l'autre la présenta à Lien Rag.

— Tiens, la voilà, mon vieux... Tu vois que je ne voulais pas te la prendre.

Tantôt à quatre pattes, tantôt courbé seulement en deux, Lien Rag accourut et la saisit avec ravissement, l'enferma dans ses doigts. Gus hésita puis décida d'écouter le début de l'enregistrement. Il le mit en place, appuya sur une touche. Une lumière verte s'alluma mais l'écran concerné resta vide.

Je me nomme Lien Rag et je deviens fous. Il y aura au moins quatorze ans que je suis dans cet enfer. Peut-être plus, peut-être moins, car depuis longtemps je perds le compte. J'ai essayé de me souvenir des dates exactes, mais c'est impossible. Si seulement la succession artificielle des jours et des nuits s'effectuait normalement, mais déjà lors de notre arrivée c'était ainsi. Le système devrait donner douze heures de forte intensité lumineuse et douze heures de semi-clarté, avec automatiquement allumage de l'éclairage de secours, mais tout est détraqué, pourri, comme mon esprit. J'ai parfois l'impression que mon cerveau s'échappe par lambeaux et quand je me mouche c'est toujours avec appréhension. Je sais que cela peut paraître stupide, mais voilà où j'en suis.

Nous n'aurions jamais dû embarquer dans cette navette depuis Concrete Station. Quand je dis nous c'est Kurts et moi. Kurts est mon ami depuis longtemps. Sur Terre on l'appelle Kurts le pirate,

mais je ne vais pas tout expliquer sur lui et sur moi-même, l'essentiel se trouvant dans la situation qui nous concerne. Et surtout ma situation, car mon ami a disparu depuis pas mal de temps. Presque le lendemain où nos doubles ont quitté S.A.S. pour la Terre. Nous avons pu suivre toute l'opération grâce à la caméra synchro LK code 3471 qui permet d'avoir des images de l'étape finale du processus. Cette caméra ne devait pas être accessible aux anciens techniciens du satellite, au temps où ils vivaient encore. Nous avons supposé qu'elle ne pouvait être disponible que pour le chef de cette équipe. Ce que l'on peut voir dans la phase finale est pour la plupart du temps terrifiant. C'est alors que s'opère la dernière sélection et toute une équipe ne peut être sollicitée pour cet ignoble travail. Jusqu'au bout nous avons tremblé et c'est encore faible pour exprimer la terreur de cette épreuve finale.

Je sens mon esprit qui vacille. De grands vertiges m'envahissent et je voudrais retrouver Kurts, enfin l'original de Kurts. Je pense qu'il est descendu dans les soutes, qu'il a préféré tout de suite l'enfer. Nous avons présumé de notre résistance morale. Pendant ces nombreuses années nous avons dû, avec quelle lenteur justifiée, nous faire à cette idée que la seule solution c'était d'utiliser le processus unique qui, à partir d'un clone, produisait un enfant Roux, ou un hybride. Il n'y a pas d'autre solution et mieux vaut ne pas rêver. Tout ce que nous pouvions espérer c'était de conserver une partie de notre personnalité et nous avons dû faire plusieurs essais pour nous en convaincre. C'est-à-dire que nous avons obtenu plusieurs doubles, quatre pour chacun, et qu'à différents stades nous avons analysé leurs capacités intellectuelles, établi leur quotient intellectuel.

Tant que nous n'avons pas découvert notre code génétique, nous avons dû commettre des éliminations déchirantes. Je me souviens de la dernière, d'un beau bébé Roux de deux ans qui semblait donner tous les signes de santé mentale, et puis l'anomalie a commencé à poindre. D'abord imperceptible, elle a fini par devenir assez nette pour que j'aie la tâche d'y remédier. Le gosse régressait à toute vitesse. Et tout le système ne peut rien à cela. On trouve des Roux intelligents et des abrutis. Nous voulions bien retourner sur Terre avec l'apparence d'un Roux, mais intacts. Mais chacun de nous restait libre de sa décision.

Par chance, nous avons pu établir notre code génétique avec une grande précision, tout est prévu dans cet enfer pour ce faire, à condition de se méfier du comportement déréglé de l'ensemble des appareils. Et même nous avons retrouvé dans la mémoire centrale un fac-similé de ce code. Je veux dire qu'il existait quelques similitudes entre Kurts, moi et le code en mémoire, et nous avons estimé que ce sentiment d'avoir été programmé depuis longtemps que j'avais, ainsi que Kurts, était justifié. Kurts et moi aurions la même origine, et son nom actuel ne serait qu'un surnom ou une altération. Mais je n'ai pas le temps de m'étendre sur l'historique de notre famille commune.

Pendant plusieurs jours j'ai vécu dans une sorte de délire qui ressemblait à une crise éthylique. D'abord la pesanteur a disparu brutalement, et je me suis retrouvé en train de nager dans les airs, saignant de la tête. Cela a duré deux jours pendant lesquels j'ai eu le plus grand mal à me nourrir et surtout à boire. Depuis si longtemps nous avions tout prévu pour ce genre d'accident mais je ne me souvenais plus de ce qu'il fallait faire.

Tout aussi brutalement, alors que je dormais plaqué au plafond, je me suis retrouvé brutalement sur le sol. Après m'être ressaisi, je me suis enfui. J'ai essayé de retrouver Kurts dans les soutes, mais la pesanteur était telle que je n'arrivais pas à emprunter les échelles. Petit à petit tout est redevenu normal et je suis allé boire et manger à en crever.

Ensuite je ne sais pas ce que j'ai fait, mais il s'est bien écoulé deux ou trois jours durant lesquels mon cerveau n'a rien enregistré, ce qui me fait craindre le pire.

Là-dessus j'ai surpris une bande de Garous du côté des germoirs, toute une bande d'hybrides dotés d'un estomac de ruminant, donc végétariens. Je me demande comment ils font dans les soutes pour survivre. J'en ai tué deux avec mon laser et j'ai dû ensuite les traîner jusqu'au sas d'expulsion. Ils flottent à proximité, complètement déchiquetés.

La découverte du code nous a fait espérer que nous pourrions revenir sur Terre intacts, mais il faudra accepter la morphologie d'un Homme du Froid.

À cette époque nous continuions d'espérer vaguement que nous pourrions garder notre intellect et notre physique. Nous pensions

que nos ancêtres y étaient parvenus. L'hypothèse la plus crédible est qu'un technicien et une technicienne du satellite ont décidé, pour une raison inconnue, de se rendre sur Terre. Peut-être en mission commandée, peut-être de façon clandestine. Ou alors ils ont envoyé leurs doubles. Les Ophiuchusiens se posaient peut-être des questions sur la survie des anciens humains ? Avec leurs appareils, qui sont aujourd'hui hors d'usage, peut-être ont-ils détecté des sources de chaleur qui ne pouvaient venir des tribus de Roux qui commençaient de proliférer sur les glaces. Les stations ferroviaires naissantes dégageaient des infrarouges en assez grande quantité pour provoquer leur curiosité.

Mais depuis, je pense que les occupants du satellite se fichaient pas mal des survivants. On leur avait donné une tâche à accomplir et ils se limitaient à cette seule occupation, attendant une relève qui n'est jamais venue. Dehors, on retrouve leurs cadavres et leurs combinaisons d'uniforme. Ils ont dû mourir peu à peu et pendant quelque temps les survivants ont procédé à une expulsion dans le vide spatial, en rendant les honneurs ou quelque chose dans ce goût-là.

Nous avons essayé d'arracher ses secrets à la mémoire centrale, mais peine perdue. Tous ces courts-circuits, toutes ces pannes ont détraqué le fonctionnement. Je ne pense pas que les données soient effacées, mais comment faire pour les appeler ? J'ai autre chose à faire.

J'essaye aussi de ranimer ces foutues caméras organiques que les Garous s'amuse à dévorer. J'espère toujours reconnaître Kurts parmi eux. J'ai aussi envie d'enfiler un scaphandre pour aller inspecter le cimetière extérieur, dans le cas où il s'y trouverait. Mais je sais que je n'en aurai jamais le courage. J'ai peur d'avoir une crise à l'extérieur et ne plus trouver le sas de rentrée. Le scaphandre reste relié au satellite pour l'approvisionnement en air respirable et en pressurisation, avec une autonomie de deux heures maximum.

Je suis attiré par les soutes. Kurts a répondu à l'appel bien avant moi. Je sais qu'en bas c'est une jungle fétide, répugnante, mais c'est quand même la vie, même si elle est peuplée de monstres et de dangers. Ici c'est la solitude la plus totale, et je ne comprends rien aux films que l'on peut regarder sur l'écran de ma cabine. Ces

images d'une autre planète, ces animaux, ces personnages bizarrement vêtus ne m'intéressent pas. Ces colons terriens me paraissent d'une prétention ridicule et l'anglais qu'ils parlent est trop archaïque et sophistiqué. J'ai l'impression qu'ils ont recréé là-bas une société aberrante basée sur une sorte de protocole artificiel. Les histoires en images ou de leurs livres le prouvent. Plus je regarde ces choses, et plus l'idée qu'ils n'ont jamais souhaité que la Terre redevienne une planète solaire m'obsède. Et je me demande si les clones qui sont en réserve n'ont pas été prélevés sur les moins nantis de leur société. Défavorisés au point de vue mental, bien entendu. Peut-être avaient-ils un vaste projet pour un avenir très lointain, mais j'ignore lequel. Je m'étais imaginé que les gens d'Ophiuchus avaient atteint un grand niveau de sagesse, mais je me suis amèrement trompé.

Un jour, donc, nous avons abouti à la même conclusion, Kurts et moi. Si nous voulions quitter le S.A.S., il fallait se soumettre au processus. Nous avons dû y songer toute une année avant d'oser en parler, mais à partir de là tout est allé très vite et nous avons accepté de nous laisser cloner par l'appareil. Nous avons opté pour l'accélération de la chaîne et pour l'expérimentation pure. Bien sûr, la première fois nous étions impatients et nous veillions nuit et jour pour suivre l'évolution de notre clone une fois dans l'embryogénital. Nous avons marqué nos clones avec un micro-isotope. C'était sans danger et constamment utilisé par les généticiens ophiuchusiens d'autrefois.

Très vite nous avons vu que les deux embryons ne répondaient pas à nos espoirs. Il se passait quelque chose au niveau de l'embryogénital, mais nous n'avons jamais pu comprendre quoi. Nos embryons étaient devenus des Garous, il fallait bien l'admettre. Nous n'avons qu'une chance sur deux de les voir se développer normalement, puisque le producteur de clones lui-même avait ses défaillances et obéissait à une logique bizarre.

Cet ensemble devait lui-même être expérimental. Les constructeurs avaient dû miser sur les résultats pour modifier leurs travaux, mais existait-il une liaison entre le satellite et la planète lointaine des colons humains ? Je ne le crois pas, ou alors ces gens-là avaient fait des progrès énormes dans les domaines scientifiques. Les rails lumineux de la Voie Oblique auraient quand

même dû nous en avertir.

Gus interrompit soudain la diffusion de la plaquette et regarda Lien Rag. Ce dernier n'avait même pas fait attention à sa propre voix. Il était assis contre un pupitre et regardait, fasciné, la plaquette vierge.

Le cul-de-jatte retira celle qui l'intéressait, l'enferma dans sa combinaison. Il devait conduire Lien Rag aux toilettes, le faire manger.

— Tu viens ?

L'autre poussa un cri et fonça à quatre pattes dans la courative.

CHAPITRE XIV

Dans les jours qui suivirent, Lady Yeuse dut encore combattre pour imposer son projet et lancer l'emprunt malgré les mises en garde de l'adjoint aux finances, Esteraza. Encore un fils d'actionnaire aisé mais qui possédait une sorte de génie comptable. Il pensait que l'emprunt allait détourner l'argent qui aurait dû aller dans des entreprises fabriquant le nécessaire.

— Il faudrait produire plus de nourriture et surtout boucher les tunnels au plus vite. La construction de ces nouveaux réseaux ne pourrait-elle pas attendre ?

— L'avenir est dans les Rocheuses, disait chaque fois Yeuse qui par ailleurs estimait qu'il avait raison.

Les voyageurs de la Compagnie, une majorité de pauvres, attendaient plus de calories et quelques degrés supplémentaires. On soignait de plus en plus de gens dans les trains-hôpitaux et les deux causes principales de maladies étaient la malnutrition et les brûlures occasionnées par le froid. La gangrène était une maladie qui faisait des milliers de victimes chaque année. Les trains-hôpitaux étaient réservés à ceux qui pouvaient payer. Les autres mouraient dans leurs compartiments mal chauffés. Il existait quelques organisations charitables, mais du temps de Lady Diana elles étaient mal tolérées. Comme celles dirigées par les Néo-Catholiques. L'archevêque de New York Station attendait depuis des mois d'être reçu par Yeuse pour lui parler de ses propres trains hospitaliers. Mais sachant qu'il avait été envoyé par le nouveau pape Pie XIII, qu'elle avait connu sous le nom de frère Pierre, elle se méfiait du personnage.

Dès qu'elle le pouvait, elle se réfugiait dans le bateau de Lady Diana et faisait chaque fois des découvertes. La vieille présidente

avait fait placer dans la glace des réservoirs d'huile pouvant flotter en cas de fonte. Ils étaient ancrés dans le fond terrestre et leur emplacement était signalé sur une ancienne carte géographique des États-Unis.

Mais Lady Diana ne pensait pas qu'à sa seule survie. Le doublement des réseaux conduisant vers les Rocheuses avait été conçu par elle, et Yeuse n'avait eu qu'à le moderniser. Vers la fin de sa vie, la possibilité d'une remontée des températures devait l'obséder car Yeuse retrouva aussi des vêtements légers, copiés dans des catalogues d'autrefois.

Elle riait toute seule en les déployant sur sa couchette et en imaginant Lady Diana ainsi vêtue. Il y avait des culottes courtes, des maillots de bain, jusqu'à une ombrelle en dentelle et des lunettes aux verres noirs.

Reiner travaillait dur sur les prévisions à court terme et à longue échéance. Les chiffres des remontées paraissaient se stabiliser en certains endroits et au contraire bondir dans d'autres.

— Nous avons de bonnes raisons de penser que Charlster avait vu juste, disait-il à Lady Yeuse, mais il a dû jouer le fou durant des années pour éviter d'être tué par les Aiguilleurs. Nous avons désormais tout à redouter des Rénovateurs de la Sun Company. Peut-être devriez-vous insister auprès des dirigeants pour qu'on les surveille de près.

Mais depuis que Lien Rag errait sur la banquise dans la peau d'un Homme du Froid, le comportement de Yeuse changeait. Elle savait que le retour à la vie solaire se produirait tôt ou tard mais ne souhaitait pas tellement qu'il s'opère de son vivant, à cause de Lien Rag, de Jdrien et de tous les Roux qui se trouveraient sacrifiés même s'ils parvenaient à survivre dans les régions polaires.

Elle se sentait partagée entre deux idéaux mais n'en continuait pas moins à préparer l'avenir des Panaméricains. Elle se faisait des ennemis et Jeb Interson manœuvrait dans l'ombre, surtout depuis qu'il s'était débarrassé de la Chemical Company qui aurait pu le compromettre. Par contre à la CANYST on lui trouvait toutes les qualités. Les nouveaux réseaux prévus enchantaient les délégués qui prônaient sans arrêt le renouvellement des vieux rails, mal adaptés selon eux aux convois récents.

De temps en temps, Pilz lui parlait de la machine pirate qui

apparaissait dans le nord de l'Australasienne mais ne commettait plus de ravages. On l'adorait de plus en plus et l'on vendait des images la représentant ainsi que de petites statuettes. Un culte était rendu dans plusieurs endroits, mais c'était surtout dans la Dépression Indienne qu'on comptait le plus de fidèles. Dans Mozambic Station on avait même construit une réplique de la locomotive avec une vieille machine, et les fidèles de plus en plus nombreux venaient assister aux offices. Des pèlerins, disait-on, commençaient d'affluer.

— C'est une arnaque financière, disait Pilz, et il faudrait empêcher qu'elle arrive chez nous.

— Mais quel est l'idéal de cette religion ?

Pilz haussait les épaules :

— Elle attire surtout les traîne-wagons et les démunis, les alcooliques et les paresseux... On leur promet que la locomotive balayera les injustices et punira ceux qui les maltraitent... En fait ils emploient le mot d'exploiteurs pour désigner les ennemis de la machine, et je trouve que c'est une idéologie dangereuse...

— Vous craignez que nos pauvres ne s'en emparent ?

— On m'a signalé quelques cas très isolés... Des images de cette locomotive vendues clandestinement... Des images ridicules... Une machine qui ressemble à une tête de mort, vous imaginez un peu ?

— Oui, dit Yeuse songeuse, j'imagine très bien.

Farnelle était-elle au courant de cette nouvelle religion qui s'organisait, de cette idéologie qui se greffait habilement sur la superstition ? Où se trouvait-elle désormais ? Possédait-elle enfin un asile caché pour elle et son fils ? Yeuse le souhaitait. La pauvre femme avait perdu un enfant et ses deux amis Roux, Kurts et Lien Rag. Désemparée, avait-elle repris le dessus grâce à sa vitalité et sa gouaille ?

La nuit, Yeuse rêvait souvent de Lien Rag qui marchait sur la banquise, découvrait la vie d'un Homme du Froid. Elle était certaine qu'après une terrible période d'adaptation il devait être heureux. C'était une prémonition simplement, mais elle savait qu'elle ne se trompait pas. Kurts et lui avaient connu dans le S.A.S. des épreuves terribles et il devait oublier. Jalouse, elle l'imaginait avec les jolies femelles Rousses, de très jeunes filles qui devaient lui donner beaucoup de plaisir.

Dans la journée elle n'avait pas le temps de penser à elle, de se lamenter sur sa vie de femme seule. Les hommes qu'elle rencontrait n'avaient jamais le profil d'un partenaire sexuel éventuel pour elle, mais celui d'un collaborateur ou d'un adversaire. Elle travaillait jusqu'à quinze heures par jour, mangeait sans même faire attention au repas qu'on lui servait.

On disait d'elle qu'elle menait une vie de femme frigide et personne n'essayait de l'inviter pour se détendre. Mirasola avait renoncé à la voir débarquer chez elle, et les hommes de son entourage ne la considéraient plus comme une compagne de lit possible. Lady Diana avait connu la même situation mais y remédiait en payant ses amants ou ses amantes.

CHAPITRE XV

Au petit jour, vers neuf heures, ils survolaient la Mikado Company à une grande hauteur. Mais ils découvraient sur l'écran de la caméra à grande distance les dégâts importants subis par les stations, les réseaux, les cultures et les élevages sous serres.

Les différentes météo captées annonçaient un temps calme pour au minimum trois jours. Jdrien retrouvait avec plaisir les joies de la navigation aérienne, aimait grimper dans les superstructures, courir sur les fragiles passerelles de liaison. Il avait pu fournir à son frère une huile de qualité pour le moteur, une huile de phoque très raffinée.

L'équipage le regardait avec sympathie et il se sentait à l'aise avec ces jeunes. D'habitude les gens plus âgés se méfiaient d'un métis de Roux, mais chez les Rénovateurs il avait sa légende et on lui parlait souvent de sa traversée du protoplasma de Jelly, l'amibe géante.

— J'étais vraiment petite, disait Zabel, mais c'est gravé dans mon souvenir. Tu étais l'homme qui avait marché dans l'amibe... Moi on m'interdisait d'approcher des parois gélatineuses, et toi tu avais voyagé là-dedans durant des jours. Nos parents n'en revenaient pas.

— C'est vrai que tu guéris les douleurs ?

— Pas mieux que mon frère. Liensun et moi avons certains dons.

Souvent les deux frères s'isolaient pour essayer de retrouver d'où venaient les émissions des ondes mentales de leur père. Ils naviguaient approximativement à l'Ouest, mais depuis leur départ aucun des deux n'avait pu approcher Lien Rag par la pensée. C'était une épreuve épuisante de frôler ainsi des milliers de pensées pour

approcher d'une seule. Liensun renonçait vite car il ne connaissait pas son père. Jdrien avait essayé de lui expliquer comment Lien Rag pouvait être retrouvé mais, comme par pudeur, Liensun disait qu'il ne croyait pas y parvenir.

Le soir du départ, Jdrien sonda les pensées d'une tribu se préparant au sommeil. Sans difficulté il put faire l'inventaire de leurs souvenirs les plus récents mais aucun ne se rapportait à Lien Rag.

Le lendemain ils osèrent perdre de l'altitude car ils se trouvaient au-delà de l'inlandsis australien, dans le début de la Dépression Indienne. Ils aperçurent plusieurs tribus en route vers l'Est mais ne furent pas détectés.

— Je crois qu'il ne faut pas aller si loin, dit Jdrien, mais remonter vers le nord.

Zabel qui tenait la barre regarda le commandant de bord Anduen qui approuva :

— Le vent est portant et nous économiserons de l'huile.

Ils aperçurent une énorme meute de loups qui attaquaient une colonie de grands phoques, certainement des éléphants de mer. Les fauves énormes se grisaient de sang. Jdrien n'avait jamais vu autant de loups dans une seule troupe. Pourquoi se rassemblaient-ils en si grand nombre alors que les meutes ne dépassaient jamais une quinzaine d'individus ?

Plus tard ils captèrent une émission de musique classique en provenance de Kaménépolis qui s'était équipé d'un très puissant émetteur.

— D'après la carte, nous approchons de la Compagnie de la Sainte-Croix des Néo-Catholiques, dit Liensun. Ne penses-tu pas que notre père aurait pu s'y rendre ? D'après ce que je sais c'est en voulant délivrer un ami à lui qu'il a été capturé ?

— En fait il a réussi à délivrer le professeur, mais en fuyant ils ont été piégés par les Tarphys qui les ont remis aux Éboueurs de la Vie éternelle. Ceux-ci étaient considérés comme des liquidateurs discrets. Mais en fait ils avaient changé de philosophie à l'époque et s'efforçaient de sauver les gens utiles à l'humanité selon des critères de choix assez curieux. Ils ont épargné notre père mais exécuté le professeur et la fille Rousse qui accompagnait Lien Rag. Le corps de notre père a été remis à Kurts. Il devait être en état de catalepsie.

Kurts l'a ramené à la vie.

— Comment sais-tu cela ?

— Oh, j'ai fouillé de nombreux cerveaux, y compris celui du Kid qui grâce à ses agents connaît bien des secrets de cette région. Plus tard il y a eu Yeuse. Nous sommes retournés ensemble, dix ans après la mort supposée de Lien Rag, jusqu'aux anciens wagons cimetières des Éboueurs, et nous n'avons retrouvé que les corps de cette fille et du professeur. Par la suite, Yeuse n'a jamais cessé de rechercher des indices... On a essayé de la duper, on lui a même remis une ampoule de verre contenant les cendres de son ami, mais c'étaient celles d'un inconnu. Même Lady Diana n'était pas très au courant. Elle a fait voler ces cendres pour les faire analyser, à l'époque. Un journaliste, Zelay, avait décidé d'écrire la vie de notre père et il était allé assez loin... Jusque dans ce fameux gouffre aux Garous de la région Nord. Il en était sorti irradié et on l'a assassiné plus tard pour l'empêcher de trouver d'autres détails.

De loin, l'immense croix du train cathédrale de Notre-Seigneur-Jésus-Christ Station leur apparut flamboyant sur fond de ciel blême. La station capitale des Néo-Catholiques était complètement assiégée par des congères énormes qui recouvraient en partie son dôme. Le réseau y conduisant disparaissait lui aussi à perte de vue sous les glaces et il faudrait des semaines pour le dégager. Partout c'était le même spectacle.

— À croire que toutes les glaces du Sud sont venues jusqu'ici pour tout effacer du travail de l'homme, disait Liensun effaré.

Un train-fraiseur s'attaquait, à hauteur du 15^e parallèle, à des montagnes. Un énorme brise-glace, qui fonçait sur les amas, les fractionnait avec ses grosses fraises, rejetait ensuite de la poudre de glace sur les bas-côtés. Il travaillait dans un nuage d'une épaisseur telle qu'il était entièrement blanc.

— À raison de deux kilomètres à l'heure, il en a pour des mois.

— Toute circulation étant suspendue, ils vont envoyer des courants puissants dans les contre-rails porteurs d'énergie. Une fois au rouge, la fonte sera plus rapide.

La météo restait toujours optimiste et Liensun déclara qu'on allait s'ancrer pour la nuit, ce qui reposerait l'équipage.

— Un quart réduit suffira. Mais veillez sur l'anémomètre et sur l'écoute radio.

Quatre ancres furent descendues. Jdrien aimait les voir s'enfoncer dans la banquise avec facilité. Elles recevaient, elles aussi, un courant qui les chauffait fortement, et parfois elles s'enfonçaient à plusieurs mètres. On recommençait la même opération pour les libérer.

— Parfois ça coince à cause d'une épave. Il y a même des trains engloutis sous la glace. On les a abandonnés. Cette fois nous avons prévu des zones de rupture pour les câbles. Pour se libérer plus vite. Ça fonctionne avec un explosif, tout simplement.

L'équipage était heureux de cette sorte de relâche et dans les cabines on faisait un peu la fête. Personne ne regrettait les Échafaudages. On savait qu'il faudrait y revenir, mais les jeunes parlaient de plus en plus de cette station abandonnée au sud du Réseau des Disparus où les manchots abondaient.

— Nous nous installerons là-bas, dit Liensun, car la cohabitation avec les gens des Échafaudages deviendra de plus en plus difficile. Ce sont des sédentaires, alors que nous aspirons à bouger. Ils ne songent qu'à leur expérience pour essayer de ranimer le Soleil. Je ne crois pas que mes amis soient particulièrement impliqués là-dedans. Ils savent trop les dangers qui apparaîtront alors. La vie redeviendra hasardeuse, pour toute une génération, peut-être deux. Les inondations, le brouillard, puis la décrue avec le brouillard, et la boue. Des millions de gens noyés, très certainement. Depuis que Charlster est là-bas, c'est à nouveau l'intolérance.

— Pourquoi être allé le chercher dans son baignoire ? demanda Jdrien.

— Pour la gloire, par défi, répondit son frère, parce que ceux des Échafaudages m'avaient pour ainsi dire chassé... Je me sentais isolé, je devenais un paria et j'ai voulu leur prouver que je pouvais accomplir de grandes choses.

— Ils sont en sécurité sur leur perchoir, dit Zabel, et si l'eau remplace la glace, ils s'en moquent bien. Je ne pouvais plus supporter leur certitude, leur prétention scientifique. Jamais ils ne doutent, jamais ils ne se posent de questions, et la dernière apparition catastrophique du Soleil n'a laissé aucune trace en eux. Aucune prudence. Ils s'en sortiront toujours et je pense qu'ils espèrent profiter de la situation pour imposer leur volonté et leur conception de la société au monde entier.

Dans la nuit Jdrien se réveilla. Et soudain il sut qu'il avait retrouvé son père au sein d'une tribu au nord-est.

CHAPITRE XVI

Depuis la frontière de la Compagnie de la Banquise, Floa Sadon dévorait des yeux le paysage industriel qui s'offrait à elle. De grands trains-usines circulaient sur des réseaux énormes, des aciéries flamboyaient et des fabriques de silico-cars roulaient parfois de conserve avec son train présidentiel. Mais ensuite ce furent les immenses serres d'élevage, de culture, d'arboriculture de chaque côté de la grande vallée de rails conduisant à Titanpolis. Le waterduc calorifugé, qui amenait à des milliers de kilomètres l'eau bouillante captée à proximité du volcan, avait été quadruplé, et des pompes à chaleur remontaient régulièrement la température. L'eau chaude servait au chauffage des villes, aux centrales électriques et aux serres.

Puis ce fut le début du Viaduc, avec comme prochaine étape la capitale de la Compagnie. Le Président Kid avait voulu que le principal réseau soit mis à l'abri des mouvements de la banquise, et la jeune femme éprouva une certaine émotion à rouler ainsi à plus de cinquante mètres au-dessus du niveau des glaces.

Elle repéra les colonies installées sur les branches latérales, les aiguillages, les sauts-de-mouton, constata que l'entretien de ces voies était strict, contrairement à ce qui se passait en Transeuropéenne. Les économies forcées, la rapacité des gros actionnaires l'avaient contrainte à diminuer les effectifs de la traction, de l'entretien et les administratifs, si bien que tout partait un peu en pagaille dans sa Concession.

Le Président Kid représentait une des dernières chances, et c'était sur les conseils de Yeuse qu'elle avait effectué ce long, ce très long voyage à travers ces immensités.

Elle avait craint d'être vite épuisée mais, au contraire, une

vitalité nouvelle l'envahissait à la vue des richesses de cette Compagnie. Qui aurait pensé, voici vingt ans, que l'on pouvait transformer la banquise, et quelle banquise, en petit paradis. Jamais personne n'avait tenté l'expérience, et les autres banquises restaient pratiquement désertes. Celle de l'Atlantique servait pour l'entraînement d'une flotte panaméricaine et de lieu de pêche et de chasse, mais à un échelon modeste. La banquise de l'océan Indien, la Dépression du même nom étaient le domaine des petites Compagnies douteuses et des aventuriers de tout poil. Tandis qu'ici c'était la réussite la plus éclatante, la plus triomphaliste aussi. Mais le Kid n'avait-il pas raison d'être fier de son œuvre ?

Et puis Titanpolis apparut, avec ses vingt-cinq coupoles cristallines. C'était le soir, presque la nuit, et avec un sourire d'indulgence elle comprenait mieux pourquoi son train avait été quelque peu ralenti depuis quelques heures. C'était pour que les projecteurs illuminent les coupoles qui étincelaient dans le crépuscule court.

Il lui était impossible de cacher son admiration, sa stupeur, son dépit. Elle avait vu des photographies du Kid et c'était un gnome aux jambes atrophiées, si bien que les Roux le surnommaient « l'homme aux jambes de bébé ». Et pourtant quel génie, quel enragé, pour avoir obtenu ces miracles.

Le train pénétra dans une vaste écluse ultra-moderne, fut dispatché vers le quai d'honneur où elle était attendue par des milliers de fleurs – on avait dévalisé les serres jusqu'à deux mille kilomètres –, et par un orchestre symphonique qui jouait un vieil air d'autrefois, à la fois gai et tendre.

Le Kid attendait en combinaison blanche barrée de deux griffes dorées. Depuis plus de vingt ans il affirmait ainsi que sa Compagnie était aussi celle des Roux et que la tolérance était sa première devise.

Elle avait revêtu une robe légère. Il lui aurait paru inconvenant d'apparaître en combinaison isotherme alors qu'il faisait plus de vingt degrés à l'extérieur.

Sur le quai monumental attendaient des invités, plusieurs dizaines, et parmi eux des femmes très élégantes. Mais elle ne craignait pas la concurrence malgré les kilos supplémentaires.

Le Kid s'inclina et vint au-devant d'elle, la main tendue :

— Bienvenue dans notre station du bout du monde... Votre voyage a été bien long et nous sommes tous honorés par votre visite.

Une silico-limousine découverte, garnie de fourrures rares, de la loutre, attendait, et il l'aida à monter, s'assit en face d'elle. Le véhicule sortit des quais d'honneur sous les ovations, et tout au long du parcours la foule ne cessa de les acclamer. Du haut des wagons à étages on laissait pleuvoir des confettis, si bien que l'on aurait pu croire qu'il s'agissait d'une pluie de glace.

— Vraiment, voyageur président, quel accueil ! Vous me gâtez... Je n'ai jamais rien vu de tel.

— Nous sommes une banquise gaie et enthousiaste, et parmi ces gens qui vous applaudissent il y a bon nombre de Transeuropéens d'origine. Vous savez, les indigènes sont plutôt rares, ajouta-t-il avec humour. Quand je suis venu ici pour la première fois, il n'y avait personne. Je veux dire auprès du volcan. Juste la Guilde des Harponneurs vers Kaménépolis.

— J'ai lu des récits de cette épopée. Vous avez cru que le volcan était un animal fabuleux, vraiment ?

— Durant mon voyage je n'ai vu que des animaux fantastiques. Le vieux réseau abandonné depuis si longtemps était envahi par des léopards des mers, des rorquals... La glace fondait et mon vieux remorqueur s'enfonçait dans l'eau. J'étais terrifié.

Il avait fait rajouter au train présidentiel toute une rame qui était réservée à son invitée.

— Vous allez prendre votre temps, et si vous le voulez, ce soir il n'y aura qu'un petit dîner de quelques personnes. Nous remettrons à demain les mondanités. Vous devez être très lasse.

— Croyez-vous que je sois une mauviète ?

Il regarda avec sérieux les belles épaules grasses, le buste encore arrogant, les hanches pleines et sourit :

— Pas du tout.

Floa Sadon rit aussi :

— J'aime la franchise. J'ai quelques kilos de trop mais ça me permet d'affronter les ennuis, et vous savez comme moi qu'ils sont nombreux quand on occupe ce poste. Encore que vous paraissiez à la tête d'une Compagnie florissante, alors que la Transeuropéenne connaît une mauvaise passe.

— Nous avons aussi connu la nôtre, fit-il prudent.

— Vous savez que j'ai rencontré la présidente Yeuse au milieu de la banquise atlantique... Si je vous disais combien j'ai été surprise que Lady Diana fasse d'elle son héritière.

Le Kid hocha la tête, toujours sur la réserve. Lui aussi avait été étonné, voire dépité, mais il n'en laisserait rien paraître devant cette inconnue qui venait en quémandeuse, il le savait fort bien.

— J'ai pensé que demain nous pourrions avoir une rencontre formelle avec nos experts, proposa-t-il. Demain matin, avec un déjeuner rapide pour continuer l'après-midi.

— Ça me convient tout à fait, dit-elle.

Dans sa rame composée de trois wagons, elle découvrit des compartiments merveilleusement agencés et toute une gamme des produits de la Compagnie, dont les fameuses oranges.

CHAPITRE XVII

— Une colonie d'éléphants de mer, dit Jdrien qui utilisait une longue-vue. Il habite avec une tribu de Roux. J'espère qu'il ne s'est pas fait greffer des implants.

— En serait-il capable ? demanda Liensun d'une voix émue.

— Pour réussir une mission, je crois.

Liensun était bouleversé et son frère percevait son angoisse qui sortait de lui en ondes tourmentées. Parfois il souhaitait partir, ne pas voir l'homme qui lui avait donné la vie, et ensuite il mourait d'impatience.

— Voilà la tribu. Ils sont en train de dépecer un animal. Ils sont couverts de sang.

— On ne voit aucun Homme du Chaud parmi eux. Il serait en combinaison, non, même avec des implants d'hormones ?

— Ils viennent de boire le sang tout chaud. Ils récupèrent le cœur et le foie dont chacun aura un morceau, même les bébés encore au sein des mères... Mais ici il n'y a aucun bébé au sein, par contre les femmes sont toutes enceintes. C'est habituel chez les tribus nomades. La fécondation a lieu selon des dates précises.

— Que faisons-nous ? murmura Liensun sur des charbons ardents.

— Nous ne devons pas les effrayer. Le dirigeable doit rester un instant immobile et puis nous descendrons les ancres.

On les aperçut et les Roux parurent refluer vers leurs igloos, mais l'un d'eux les arrêta.

— Regardez, il porte une carabine, celui-là.

— Mais il nous menace, cria Zabel.

Jdrien n'eut aucune peine à rentrer en communication avec ce Roux et reçut le plus grand choc de sa vie.

Il dut paraître bizarre à Liensun qui lui demanda ce qui se passait.

— Rien. Nous devons prouver que nous sommes pacifiques.

Il se dirigea vers le sas, aborda la passerelle extérieure et y resta en agitant le bras, tandis que le dirigeable perdait de l'altitude sans toutefois mettre à l'ancre.

Ce Roux avec la carabine c'était leur père et Jdrien ne comprenait plus. Il avait cru qu'il s'agissait d'une fourrure particulière, d'un déguisement, mais non, Lien Rag était réellement devenu un Roux. Il était d'ailleurs couvert du sang de l'animal tué, en avait bu et achevait de mastiquer sa part de cœur. Il tenait dans l'autre main un morceau de foie déjà gelé.

Jdrien réussit à attirer l'attention de Lien Rag. Parfois les gens ne se doutaient pas qu'il fouillait dans leur cerveau, mais lorsqu'il essayait de dialoguer par télépathie ils s'affolaient ou se fermaient à toute tentative avec terreur. Lien Rag, d'abord saisi, réagit avec émotion :

« C'est toi, Jdrien ? »

« C'est moi, père. Je suis avec des Rénovateurs. De jeunes Rénovateurs commandés par Liensun. Tu connais Liensun ? »

« Mon second fils ? »

« Oui. Il est très inquiet, il ne t'a jamais rencontré. Ce sont des Rénovateurs qui l'ont élevé. Je suis sûr qu'en ce moment il saisit notre échange. »

« Salut, Liensun. »

Il y eut un silence très éprouvant pour les deux hommes. Puis Liensun réagit :

« Salut. Je ne comprends pas. Que vous arrive-t-il ? »

« Tu peux me dire tu... J'arrive de l'au-delà... Je veux dire que ma curiosité m'a poussé jusqu'au terminus de la Voie Oblique et que, pour m'en évader, j'ai dû accepter de revivre sous cette apparence. Mais c'est plus qu'une apparence. Désormais je suis un Roux mais avec toute ma mémoire d'Homme du Chaud. Vous allez vous poser ? »

« Nous ne voulons pas effrayer la tribu, pensa Liensun. Nous allons nous rapprocher de la banquise mais un peu plus loin. »

« Faites aussi attention aux phoques à trompe. C'est notre seule ressource, ici. »

Le dirigeable s'éloigna vers l'Est et continua de descendre jusqu'à ce qu'on puisse utiliser les ancres. Le vent n'était pas nul et même soufflait plus fort au sol qu'en hauteur. Liensun pensait qu'il fallait six ancres.

La manœuvre des ballasts commença et lentement l'énorme masse d'hélium se rapprocha du sol glacé. Les Roux étaient restés près du trou aux phoques et seul Lien Rag marchait vers eux, la carabine en travers des épaules.

— C'est extraordinaire, chuchota Liensun à l'adresse de son frère. Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé.

— Depuis plus de vingt ans il cherchait la Voie Oblique. Une vieille légende qui court le monde.

— Il l'aurait trouvée ? fit Liensun incrédule. Les légendes ne sont pas faites pour être vérifiées.

— Tu l'as « entendu » comme moi ?

— Il a parlé de l'au-delà... Cela désigne la mort, non ?

— Je crois que c'était une métaphore... Je suppose qu'il a vécu de sales années... Tu crois qu'on peut descendre l'échelle ?

— Oui. Nous sommes assez bas.

Lien Rag s'était immobilisé, les bras croisés. Il aurait voulu rester aussi serein que ces dernières semaines mais n'y parvenait pas. Il aurait voulu être un Homme du Chaud pour pouvoir pleurer.

CHAPITRE XVIII

La synchro LK 3471 ne fonctionnait plus. Gus essaya pourtant le code utilisé par Lien Rag sur la plaquette enregistrée, mais en vain. Possible que les hybrides l'aient dévorée où qu'elle soit tombée en panne. De toute façon tout tombait en panne dans ce monde clos en folie.

Le matin au réveil il n'y avait plus d'eau, ni chaude ni froide. Le circuit de régénération était détraqué, et pour le réparer il avait dû parcourir les coursives avec Lien Rag qui galopait derrière lui en se plaignant. Rien sur les tableaux indicateurs, rien en apparence du côté des épurateurs. Les hygrocapturs ronronnaient et les digesteurs de matières organiques paraissaient corrects. Quand ils s'engorgeaient ça puait dans tout l'étage. Et même ailleurs.

— Ça doit être dans les étages inférieurs, râla-t-il.

Parfois les monstres d'en bas manquaient d'eau et s'attaquaient aux conduites apparentes. À coups de dents ils finissaient par en avoir raison.

Les hygrocapturs l'alertèrent. Ils fonctionnaient trop bien et c'était révélateur d'une atmosphère saturée d'humidité quelque part dans le satellite.

— Écoute, Lien, il faut que je cavale seul... Tu me retardes. C'est certainement dans Salt que le circuit est sectionné.

Rien à faire, Lien Rag l'accompagnait tantôt à quatre pattes, tantôt pliant les genoux pour rester à sa hauteur. Lorsqu'il déployait sa taille, il paniquait ; il admirait Gus au point de vouloir atteindre un mimétisme total.

Il dut le prendre avec lui et découvrit l'inondation où barbotaient une douzaine d'affreux dans le quatrième étage de Salt. Une pièce étanche avec un mètre cinquante d'eau, par chance munie

d'un hublot d'observation. Il pouvait voir le tuyau qui giclait en hauteur. À cette allure, en moins d'une demi-journée tout serait inutilisable et les hygrocapteurs de l'air à bout de souffle.

Il lui fallut couper les vannes, isoler la fameuse pièce pour voir l'eau s'évacuer lentement. Les hybrides ne se rendirent compte de rien sur le moment. Jusqu'à ce que l'un trouve le sol sous ses pattes de mouflon.

Ils hurlèrent, découvrirent que la conduite n'apportait plus d'eau. Les capteurs faisaient leur boulot et Lien Rag précéda Gus sur le chemin du retour. Il réparerait plus tard quand il y penserait. C'était toujours la même chose, une routine qui l'aurait fait hurler.

Et maintenant cette caméra synchro qui ne voulait pas enregistrer les images de la phase finale avant la sélection. Gus estimait qu'il y avait trois stades dans cette sélection. L'élimination pure et simple avec rejet dans le vide, même pour des sujets parfaitement constitués, puisque les tests étaient faussés. Une deuxième sélection envoyait des individus, souvent hybrides, vers les soutes, les bas-fonds du satellite. C'était une désignation arbitraire, S.A.S. n'ayant ni haut ni bas, mais quand la gravité fonctionnait, c'était bien en bas que se trouvaient les déchets. Enfin dernière chance, l'embarquement dans une navette pour la Terre. Il semblait que les hybrides ne soient pas mélangés aux Roux. Pour ces sujets-là, comment se faisait-il que de tout jeunes individus aillent terminer leur croissance dans Concrete Station et que d'autres la poursuivent dans S.A.S. ? Au cours des générations d'Ophiuchusiens scientifiques qui s'étaient succédé, des modifications de la chaîne de production avaient pu être apportées, soit pour améliorer les performances, soit pour toute autre raison.

— Ils ont dû utiliser des hybrides pour des travaux simples... Peut-être des Roux pour les cryo-magasins... Mais par la suite ils ont dû disparaître, dévorés par les Garous carnivores...

Il regardait Lien Rag avec accablement :

— Toi tu dois savoir. Peut-être que c'est dans ton enregistrement, mais ça me fait un drôle d'effet d'entendre ta voix d'homme encore sain d'esprit et de te voir en même temps complètement débile en face de moi. C'est insupportable.

Mais comme Lien Rag ne le lâchait pas de la journée, il était bien obligé de vivre avec son parasite. Il lui parlait constamment,

espérant vaguement que la musique des mots réveillerait un jour quelque chose en lui, mais c'était peine perdue semblait-il.

Bientôt il devrait retourner dans les cryo-magasins pour se ravitailler. Surtout en viande de cochmouth. Il ne renouvellerait pas son expérience avec les petits pois mais il y avait d'autres aliments à choisir. L'autre fois il avait fait trop vite et il espérait prendre son temps cette fois-ci. L'ennui c'était Lien Rag, bien sûr, mais c'était toujours l'ennui quoi qu'il fasse. Il en était arrivé à faire sa toilette de très bonne heure avant de le réveiller. Il lui faisait prendre des somnifères. Sinon dans la nuit, le glaciologue se réveillait et se mettait à sa recherche, sautant sur lui avec des sanglots quand il finissait par le trouver dans sa couchette.

Un matin il trouva une partie des germoirs saccagés. Il ne parvenait pas à verrouiller les immenses salles de cultures. Juste celles où il poussait jusqu'au bout du cycle le blé, le soja et quelques autres plantes.

Lien Rag finit par l'aider à remettre les bacs en état mais c'était pour se gaver de graines à s'en étouffer.

— Arrête, disait Gus, ce sont des semences sélectionnées.

Dans ces cas-là il avait envie de tuer tous les loupés, mais régulièrement d'autres surgissaient des nurseries et la population resterait stable. Il aurait fallu arrêter tout le processus depuis la fabrication des clones jusqu'à la fin. Dangereux. Les machines étaient déjà si capricieuses.

Les tâches quotidiennes, multiples, dévoraient le temps, l'énergie, le courage, et le soir artificiel arrivait avec la nostalgie d'une journée perdue, d'une fatigue accrue. Comment se consacrer entièrement à la recherche des moyens d'évasion ? Et puis ce Lien Rag débile accroché à lui comme un kyste, aurait-il la froideur nécessaire pour l'abandonner, pour s'abandonner lui-même lorsqu'un de ses clones parviendrait à l'âge du retour à la Terre ?

— Saloperies de Garous, disait-il, et Lien Rag paraissait approuver.

Ils reconstituaient les germoirs dans l'atmosphère visqueuse du tunnel aux cultures. Ça puait souvent la pourriture. Les racines baignant dans les solutions nourricières prenaient de drôles de couleurs et cette végétation, malgré le vert somptueux des germes trop rapides, avait quelque chose de malsain. Peut-être parce qu'elle

attirait les Garous ruminants.

— Allez, viens dans les cryos... On ramènera du cochmouth... Et d'autres nourritures.

Dans le fond il n'arrêtait jamais depuis que Lien Rag partageait son exil. Toujours en train de réparer, de bricoler, de courir après la nourriture, de se méfier, de prévoir, d'attendre, oui, d'attendre des miracles d'une quincaillerie époustouflante qui ne songeait qu'à se détraquer.

Les ouragans des bas-fonds le surprirent. Il suffisait d'une température un peu trop élevée, pourtant il y avait moins trente dans le dernier sas, et l'aspiration se transformait en maelströms d'air glacé. Lien Rag faillit s'envoler car, évidemment au même moment, la pesanteur artificielle eut des ratés. Ils flottaient dans les airs, malmenés comme des goélands dans les tempêtes d'Antarctique.

Gus hurlait qu'il en avait marre, qu'il abandonnait, que c'était au-dessus de ses forces, et puis l'ouragan le premier s'atténua, l'équilibre thermique s'étant créé, mais la pesanteur gardait des à-coups. Ils redescendaient, remontaient comme des ludions.

— Bouge pas, hurlait Gus, sinon on n'y arrivera jamais !

Puis tout s'arrangea et ils pénétrèrent dans les magasins, sortes de basiliques pour culte du surgelé alimentaire. Lien Rag regardait, hébété, les rayons empilés, les énormes quartiers de viande dont un seul aurait nourri une tribu de Roux pendant une semaine, les liquides inconnus. Gus entassait tout sur le chariot, sans trop s'attarder, les combis ne pouvaient résister à ces basses températures très longtemps et le pire c'étaient les engelures. Lien en gardait encore des traces sous forme d'escarres difficiles à guérir.

Ils s'enfonçaient dans les vapeurs lourdes que provoquaient les arrivées d'un air relativement plus chaud. Un véritable sauna en apparence, sauf qu'on dépassait les moins cent. On devait même frôler les moins cent cinquante, et les ventilateurs aspirant le froid sidéral accentuaient encore cette impression.

Et puis soudain Gus aperçut les quartiers d'animaux fantastiques pendus par centaines sur des rangées si profondes qu'il en avait le vertige. Pas des cochmouths mais autre chose. Des grosses saucisses à pattes ouvertes en deux. Au moins dix à vingt tonnes chacune et il y en avait des milliers. Tout un troupeau de

mastodontes bien gras sacrifiés pour les estomacs de plusieurs générations d'Ophiuchusiens.

Lien Rag essayait de le freiner, mais fasciné, Gus passait en revue « la barbaque » d'un autre monde, comme il l'appelait dans sa tête. Et ce qui l'arrêta, le figea, le fit rapidement fuir, ce fut la vue d'une de ces carcasses sérieusement entamée par de solides mâchoires. Quelque chose avait la dent assez dure pour mordre dans du roc, c'était bien du roc cette bidoche, et emporter le morceau sans y laisser une canine, et quelle canine.

Terrorisé, il filait, et Lien Rag pleurait de ne pouvoir aller aussi vite, dérapant sur le verglas du sol, tombant sur ses genoux, se relevant en gémissant dans son micro, mais l'air glacé escamotait ses cris dans des sortes d'écharpes de vapeur qui se solidifiaient comme ça entre deux montants d'étagères.

Gus sautait d'impatience sur ses mains, attendant que Lien Rag le rejoigne enfin dans la cursive. Il se cramponna ensuite à la lourde porte, grimpa sur la vanne pour la tourner à sa façon.

— Si seulement tu avais l'idée de m'aider.

Il vérifia dix fois la fermeture. Ces énormes traces de morsures dans des quartiers de viande pratiquement inattaquables le laissaient gluant d'une transpiration qui se glaçait sur sa peau. Il claquait des dents, appréhendant que le possesseur des formidables mâchoires ne grignote la porte et ne les rejoigne.

Ils poussèrent le chariot ensemble. Gus escomptait une bonne semaine, peut-être deux de sursis, avant de retourner dans les basiliques à viande. Quelle aberration y avait trouvé refuge ? Quelque chose comme l'hybride à douze têtes aperçu furtivement sur un écran, le tout fabriqué par tout un ensemble d'appareils sadiques ?

Maintenant il était sûr que les derniers Ophiuchusiens survivants avaient, avant de mourir, créé volontairement un monde de folie. Après eux, avaient-ils dû se dire, le délire absolu. Libre cours à l'imagination.

Ils durent prendre un bain chaud pour se réchauffer. Gus pour oublier, surtout. Tout était agréablement familial autour d'eux et il souriait à Lien Rag, enfoui jusqu'à la bouche dans l'eau de l'autre baignoire.

— Ne bois pas tout, cria-t-il, c'est pas du thé au lait.

CHAPITRE XIX

La tribu ayant reconnu Jdrien alla tuer un jeune animal et le cœur et le foie lui furent apportés. Il en préleva un morceau de chaque, dut les casser car ils avaient rapidement gelé. Il en tendit à Liensun qui fit un effort pour les mastiquer.

— Comment savent-ils que c'est toi ?

— Je ne leur ai rien dit, affirma leur père.

Ils mangeaient dans le soir qui arrivait, et là-bas, depuis la nacelle de navigation du dirigeable, tout l'équipage devait les regarder.

— Cette notion de satellite, disait Liensun à son père, j'ai eu beaucoup de mal à l'assimiler quand Ma Ker et Julius tentaient de me l'expliquer. Ils soutenaient qu'il y en avait des milliers dans le ciel, que certains continuaient de tourner autour de la Terre, que d'autres retombaient.

— C'est la vérité, dit Lien Rag. À bord de S.A.S. il y avait souvent des alertes. Des météorites, certes, mais aussi des fragments de satellites anciens... Avant la Grande Panique, l'homme a envoyé dans le ciel une foule d'objets, a construit d'immenses stations spatiales qu'on doit pouvoir utiliser encore.

— S.A.S. était bien d'origine inconnue ?

— Oui, totalement. Les matériaux n'avaient rien de ce qu'on fabriquait sur Terre avant 2050. Par exemple l'utilisation d'une matière organique pour pas mal d'instruments. Des instruments qui n'avaient plus rien d'objets, tout en n'étant pas tout à fait de la matière vivante.

— Mais le processus ne pouvait pas être altéré... Fallait-il vraiment que vous reveniez sous forme de Roux ?

— Nous avons cherché dix années, Kurts et moi... Enfin pas

nous... Notre original...

Jdrien frissonna. L'original, comme disait le double de son père, était, sous la forme d'un Homme du Chaud, à jamais prisonnier du satellite.

— Vous n'avez jamais revu votre double ?

Liensun n'osait dire « tu » à son père et Lien Rag ne faisait rien pour l'y encourager. Il était chaleureux, disponible, mais c'était vraiment un autre humain, incontournable. Jdrien n'aurait su dire ce qui lui manquait exactement pour rejoindre dans son souvenir le Lien Rag d'autrefois. Liensun, lui, ne pouvait se rendre compte puisqu'il ne l'avait jamais connu.

— Non, jamais... Une fois dans les tunnels du processus on ne voit rien, mais de l'extérieur on peut voir ce qui se passe à l'intérieur jusqu'au stade final.

— Le stade final ?

— L'ultime sélection... Une effroyable guerre entre les derniers sélectionnés. On sait qu'il y aura ceux que l'appareil rejette dans le vide sidéral où ils implosent. L'air, les liquides internes veulent s'échapper et le corps devient comme une monstrueuse plante qui s'effiloche sur des kilomètres, ou qui bourgeonne en amas répugnants selon les cas. Ensuite il y a le pourcentage de ceux qui seront mis en réserve mais qui finissent dans les bas-fonds du satellite... Ils rejoignent une boue immonde faite de corps en décomposition, de Garous, d'excréments... C'est plus que l'enfer, c'est l'intolérable. Et enfin ceux qui seront admis à rejoindre la Terre et dont la plupart crèvent en route.

— Tu étais avec Kurts ?

— Nous avons été créés ensemble, à partir de deux clones, et les sentiments qui nous liaient adultes se retrouvaient en nous dès le plus jeune âge. Nous avons féroceement combattu pour nous préserver, sans la moindre pitié, pour aller jusqu'au bout, jusqu'à la navette, la seule issue acceptable.

— Et vous saviez que vos doubles vous surveillaient, suivaient votre croissance ? Ce devait être rassurant et effrayant à la fois ?

Lien Rag se pencha pour prendre une lanière de viande congelée que les Roux venaient de découper tout au long de l'échine du jeune éléphant de mer. Il saisit aussi une boule de graisse, mordit dedans à belles dents ainsi que dans la lanière. Jdrien, qui avait l'habitude

de ces repas, en fit autant, mais Liensun s'abstint.

— C'est effarant, murmura-t-il. Vous avez un enfant métis de Roux et pour finir vous le rejoignez, le devancez en réapparaissant dans l'anatomie de l'autre race. Votre psychisme doit en souffrir ?

— Tant que je suis resté avec Kurts là-bas, dans Gravel Station, avec cette Femme du Chaud, c'était intolérable et je hurlais en silence contre cette malédiction d'être un Roux. Et puis je n'ai pu accepter de rester ainsi dans l'habitat de l'Homme du Chaud, et dès que j'ai commencé à courir sur la banquise, au bout de quelques jours je me suis senti mieux. J'avais dans l'esprit de suivre un itinéraire d'initiation, c'est pourquoi j'ai rejoint des tribus qui grattaient le givre sur les verrières et d'autres qui nomadisaient. Parmi celles-ci les pêcheurs de poissons et les chasseurs de phoques. J'ai moi-même tué des animaux et même un ours blanc gigantesque, avec mon couteau.

— Tu as une carabine.

— Je n'ai pas pu m'en séparer encore mais, un jour, je sais que je l'abandonnerai totalement.

— Yeuse ?

Lien Rag secoua la tête :

— Elle ne comprendrait pas... Je suis heureux ainsi... J'irai aussi loin que possible... Ici c'est encore trop civilisé par ceux du Chaud mais vers l'Est, dans les profondeurs de la banquise du Pacifique, je trouverai ceux que je cherche. Les véritables Roux primitifs et c'est avec eux que je vivrai.

— Tu ne reverras pas Yeuse ?

— En a-t-elle envie elle-même ?

— Mais cet homme qui vous ressemble et qui reste prisonnier de ce satellite jusqu'à sa mort... Vous devez souvent penser à lui ?

Lien Rag donnait surtout l'impression d'apprécier la nourriture de cet instant, alors que la nuit venait. Il mordait régulièrement dans la graisse, dans la viande, et mastiquait avec un plaisir évident. Sous les poils fauves, Jdrien avait vainement essayé de voir le visage de son père, et sans ses possibilités télépathiques il ne l'aurait pas reconnu.

— De moins en moins... C'était un choix. Il est resté, je suis ici.

— Mais vous n'êtes pas tout à fait lui.

— C'est exact. J'ai une fourrure, une résistance de Roux au froid,

des dents extraordinaires, je peux marcher une nuit entière sans éprouver le besoin de me reposer. J'ai essayé et on peut parcourir près de deux cents kilomètres en vingt-quatre heures. C'est fabuleux. À cette pensée je ne regrette rien.

— Kurts était-il aussi satisfait ? demanda Jdrien.

— Non. Il n'avait qu'une obsession : sa locomotive géante. Elle faisait trop partie de lui-même. Il l'a créée comme un enfant, l'a modelée comme une maîtresse. Elle était lui, il était elle, et même dans la nursery des bébés il bredouillait déjà ce mot. Je ne pense pas qu'il accepte longtemps sa roussitude.

— Et si l'homme du S.A.S. qui est encore vous revenait sur Terre ?

— C'est impossible. Le processus ne peut se modifier, ou alors il faudrait accéder aux fonds secrets de l'ordinateur géant et inclure d'autres données. Lien Rag n'y parviendra pas.

— Mais Lien Rag c'est toi, protesta Jdrien.

— L'ordinateur m'a donné le nom de Jdriele et je préfère m'appeler ainsi... Tant que je ne suis pas totalement intégré j'accepte celui de Lien Rag. Quand je jetterai ma carabine, Lien Rag n'existera plus.

— Vous n'avez pas envie d'aller en Zone Occidentale chez les Roux évolués ?

— Oh non, jamais... Ils n'ont plus rien à voir avec les tribus primitives. Moi je veux disparaître dans l'anonymat des Roux... Je ne reviendrai plus jamais.

— Vous aviez été programmé... Vous l'avez dit.

— C'est exact, mais ça n'a servi à rien. J'ai trouvé la Voie Oblique parce que j'étais une aberration.

— Kurts aussi ?

— Beaucoup moins. Kurts avait du sang roux dans les veines, ne l'oublie pas, Jdrien.

— Quelle aberration ?

— Eh bien un ou une Ragus a pu quitter le S.A.S. sous la forme d'un Homme ou d'une Femme du Chaud. C'était l'aberration et l'ordinateur du satellite ne l'a pas oublié. Il a revu les données et verrouillé tout ce qui pouvait permettre cette erreur génétique. Désormais elle ne se renouvellera pas.

— Tu as l'air heureux de l'affirmer, lui reprocha Jdrien.

— Et toi pourquoi insistes-tu autant sur ce sujet ? On dirait que tu regrettes ton métissage, rétorqua son père.

— Le plus souvent c'est exact. J'étais fait pour vivre comme un Homme du Chaud. Je ne suis pas à l'aise dans le froid, ni à la chasse, ni à la pêche. J'ai besoin de lectures, d'arts, de musique... De nourriture différente.

— Tu es le Messie. Tu ne peux échapper à cette destinée même si ce n'est qu'une légende. Même les tribus les plus lointaines savent que tu existes. Ne l'oublie jamais.

Liensun, oppressé, se leva :

— Nous devons rejoindre le dirigeable. Regardez, ils viennent d'allumer un projecteur pour nous guider.

CHAPITRE XX

Le troisième jour, Ann Suba décida de télégraphier au poste frontière pour avoir des nouvelles de ses trois wagons de marchandises qui avaient un retard considérable.

La réponse lui parvint en soirée : *Wagons retournés à l'expéditeur sur ordre des autorités. Le chef de Station.*

— Je le pressentais, dit-elle à la réunion du collectif. Depuis quelque temps les Tibétains nous cherchent des ennuis. Les trois wagons ne contenaient aucune matière interdite ni inquiétante. Seulement du matériel de bureau, des vêtements et des conserves. Le paiement étant effectué dans la Compagnie, il n'y avait aucune sortie de devises.

— Depuis que Charlster est ici, dit un des membres, ils s'inquiètent. Ils savent que nous avons recueilli l'astrophysicien. Les nouvelles vont vite dans les vallées et les hauts plateaux. Ces gens-là sont même un peu sorciers.

— Il y a aussi Liensun, dit un autre. Les lamas vous ont tendu un piège en apportant ce message du Grand Lama qui venait de décéder. Vous auriez dû dire que vous n'aviez aucune possibilité de faire parvenir ce document à son destinataire.

— Ils savent que nous voyageons plus qu'eux, que nous avons des correspondants dans toutes les Compagnies d'Australasie... Rien ne laisse entendre qu'ils savaient pour Liensun.

— Nous attendons d'autres wagons de marchandises beaucoup plus importants.

— Il faudrait aussi que le dirigeable revienne avec les machines qui attendent à China Voksal.

— Une terrible tempête a secoué le sud-est de l'Australasienne et de la Banquise. Soit ils se sont enfuis, soit ils se terrent au sol avec

tous les dangers que cela représente.

Mais deux jours plus tard un certain Egier qui s'occupait de l'entretien de la voie privée ainsi que de la traction avec la draisine-remorqueur téléphona :

— Les Tibétains sont en train de paralyser nos aiguillages d'accès. Aucun convoi ne pourra plus accéder aux Échafaudages.

— Leur avez-vous demandé la raison de ce travail ?

— Ils ont des ordres. Que dois-je faire ? Intervenir par la force ? Ils ne sont que quatre.

— Surtout pas. Ne bougez pas.

C'était le début d'une offensive sournoise qui allait prendre peu à peu de l'ampleur. Ann Suba attendait deux wagons de poussière de charbon qui ne venaient pas. Elle téléphona à la mine productrice. Les wagons étaient partis depuis une semaine et auraient dû atteindre la vallée des Échafaudages depuis longtemps.

La poussière de charbon se vendait mal et la moindre commande était vite honorée. Les Rénovateurs la pulvérisaient encore plus et l'utilisaient dans des injecteurs spéciaux pour produire de la chaleur. Ça fonctionnait très bien.

— Nous devons uniquement compter sur le réacteur nucléaire, mais à pleine puissance il a besoin de plus de refroidissement. La tour d'évaporation n'est pas terminée.

Il s'agissait d'une cheminée, en fait, et les premières restrictions sur le chauffage et la lumière durent être annoncées à la colonie. On avait des réserves, mais mieux valait prévoir. Le réacteur pouvait tomber en panne si on lui demandait trop.

— Notre seule chance c'est le dirigeable, disait-on. Il nous ravitaillera au nez et à la barbe des Tibétains.

Mais lors d'une patrouille sur le plateau en haut de la falaise on découvrit que les Tibétains construisaient des échafaudages sur la façade sud à dix kilomètres de là.

Le chef de patrouille se présenta le soir même devant le collectif. Depuis sa prise de pouvoir, Ann Suba avait créé un système de surveillance, véritable milice recrutée parmi les hommes et les femmes de quinze à cinquante ans. Parmi eux, ceux de vingt à trente subissaient un entraînement spécial très intensif.

— Il n'y a presque pas de lichens à cueillir sur la façade sud. C'est une falaise assez lisse où la glace n'accroche pas. Pas plus qu'il

ne reste assez de terre pour les lichens.

— Les Tibétains ne fabriquent plus d'échafaudages à lichens depuis que leurs usines à herbes donnent à plein.

— Ils construisent deux étages par jour. Il leur en faudra une cinquantaine pour accéder au plateau. Soit environ un mois avant qu'ils n'atteignent le sommet. Nous pensons qu'ils veulent inspecter le plateau. Ils découvriront le dôme de l'observatoire et le futur hangar à dirigeable. Il y a aussi le grand mur de protection pour le *Ma Ker* quand il s'amarrera au sol.

— Un mois, dit Ann Suba. Il va falloir trouver vite la riposte.

— Le plateau ne nous appartient donc pas ?

La dirigeante du collectif alla chercher les documents de location rédigés sur des parchemins en peau de jeune yak très fine.

— Nous n'avons droit qu'à la falaise, à condition de payer notre tribut en lichen ou en sa valeur. Nous n'avons jamais eu un seul jour de retard. Depuis quelques mois nous payons en devises étrangères, dollars ou calories banquisiennes qui sont fortement appréciées par les banques de cette région.

— Donc ils peuvent débarquer sur la falaise ?

— Oui. Ils nous bloquent la voie ferrée et nous envahissent au sud. Ils se doutent que nous utilisons un dirigeable. Je ne vous cache pas que la situation va vraiment se compliquer.

— Si nous proposons une augmentation de location pour la falaise ? proposa quelqu'un.

— C'est à étudier... Mais le problème est ailleurs. Le testament du Grand Lama doit nous désigner comme des gens capables de réveiller le Démon du Feu, autrement dit le Soleil, et les Tibétains ont vraiment peur du retour à une situation normale. Je pense qu'à la suite de la Grande Panique la religion antérieure a subi de grandes modifications, et les prêtres ne veulent pas prendre le risque d'être démentis si la chaleur et la lumière revenaient. Dans ces vallées il y aura des inondations, mais la plupart des gens pourront se réfugier dans les hauteurs. Les accidents seront limités et, très vite, ils pourront apprécier les bienfaits d'une vie nouvelle. Les lamas n'y tiennent pas.

— Quel est le plan de bataille ?

— Je vous en prie, pas de mots pareils ici. Nous devons rester calmes et ne pas faire de surenchère. Notre entraînement nous

permettra de résister assez longtemps à condition que deux ou trois dirigeables soient disponibles. Si les Tibétains envahissent le plateau ce sera exclu.

— Il faut saboter les échafaudages en construction, dit le chef de patrouille. Des rochers peuvent se détacher du haut. Justement il y a une sorte de corniche fragile. Sans nous découvrir, nous pouvons pousser les rochers dans le vide.

— Je ne veux pas de sang versé. Et puis comment expliquer que des rochers en place depuis des milliers d'années puissent soudain dégringoler ?

— Ils penseront que la falaise est sacrée.

Ann Suba le regarda, comme frappée par cette réflexion.

— Voilà quelque chose de positif, dit-elle.

CHAPITRE XXI

Désormais, lorsque Lien Rag, assommé par les somnifères, dormait profondément, Gus s'en allait jusqu'à la salle de contrôle et l'écoutait parler, tel qu'il était avant de sombrer peu à peu dans la démence. La sénilité, plus exactement.

Ce qui nous a vraiment incités à courir le risque d'être à jamais des Roux fut la découverte fortuite de Kurts. Mon ami passait des heures dans la salle de contrôle à enrager avec l'ordinateur central. Il estimait que notre destin dépendait de cette fantastique mémoire. Déjà nous avions découvert que nous figurions dans ses données sous forme de code génétique. Nous avons essayé d'avoir plus de précisions sur l'origine de nos ancêtres, mais l'ordinateur paraissait vouloir occulter ce passé. L'ordinateur, ou alors un technicien, avait autrefois jugé inutile et dangereux pour l'avenir de laisser à la disposition de tout un chacun la preuve que l'on pouvait s'échapper du satellite sous une apparence normale, celle que nous appelons apparence d'Homme du Chaud et qui, pour les Ophiuchusiens, restait la normalité ; les Roux ne pouvant être que des sous-hommes ou des animaux supérieurs dotés d'une certaine intelligence. Ces gens-là ne s'embarrassaient pas de sentiments humanitaires et vivaient un racisme quotidien.

Donc Kurts s'acharnait sur l'ordinateur, essayant de lui arracher tous ses secrets, affirmant qu'il disposait d'une mémoire apparente, d'un subconscient et d'un inconscient, et que c'était dans ces deux derniers « étages » de sa structure électronique qu'il voulait puiser. Il devait d'ailleurs en devenir complètement obsédé et, par la suite, il pensa que la vérité se cachait dans les bas-fonds même de S.A.S., et il confondit recherche formelle et expédition avec engagement physique dans les immondes recoins du satellite.

Je reprends mon explication. Nous avons accepté de revenir sur Terre transformés en Roux à cause du Postulat.

Le Postulat a fini par nous apparaître après avoir longuement étudié le comportement des anciens habitants de S.A.S. Durant ces longues années nous avons eu le temps de nous faire une idée de leur psychologie. Leur comportement nous apparut grâce aux images que nous avons pu projeter de leur apparence physique et de leur façon d'agir. Toutes les réactions objectivement observables ont été notées, introduites ensuite dans l'ordinateur par Kurts. Ce fut un assez long travail car il ne fallait rien laisser échapper.

La grande chance, si l'on peut dire, de nos recherches, fut que dans l'ordinateur nos observations rejoignirent tout un ensemble de prescriptions, de lois, d'endoctrinements, de leitmotifs que nous n'avions jamais soupçonnés, et un beau jour tout fut vomi par l'appareil en un flot d'images et en accordéons d'imprimantes. C'est ainsi que l'ordinateur lui-même parut se justifier avec des milliers d'arguments qui pouvaient se résumer en un seul mot : le « Postulat ».

Et ce Postulat était lui-même d'une simplicité abominable. Sur ordre express des dirigeants de la colonie humaine d'Ophiuchus IV, le Space Interventional Center décrétait que la Terre était à jamais condamnée à l'ère glaciaire et que l'objet de la mission de S.A.S., qui devait s'étendre sur plusieurs générations, serait dépendant de ce décret. Tout le travail serait conditionné par cette certitude, et chaque membre de l'expédition devait s'en imprégner au point d'oublier qu'il s'agissait d'une décision humaine et s'interdisait à jamais de se poser la moindre question sur ce décret qui devenait vérité scientifique.

Le Space Interventional Center, autrement dit le S.I.C., avait engagé dans cette mission d'énormes dépenses. Le recrutement des volontaires avait demandé des années et leur formation avait également duré des années, si bien qu'en débarquant dans S.A.S. ils avaient oublié le décret, le remplaçant par le mot « Postulat ».

Mais pour des raisons inconnues, peut-être une ultime précaution, peut-être un sabotage dû à un scientifique horrifié par cette contre-vérité, on pouvait se procurer, grâce à l'ordinateur, l'origine de ce Postulat, c'est-à-dire le fameux décret politique.

Ce jour-là nous fûmes à la fois consternés et pleins d'espoir.

Consternés d'apprendre que jamais la Terre ne pourrait retrouver le Soleil, la chaleur, la lumière, et enthousiasmés par la certitude qu'en retournant sur la planète sous forme de Roux nous serions en quelque sorte son avenir. Que les Hommes du Chaud se trouvaient à plus ou moins longue échéance condamnés à disparaître et que le Peuple du Froid resterait la seule race dominante.

Cet enthousiasme dura dès lors assez longtemps pour que nous acceptions de nous laisser cloner et que ces clones se transforment en embryons, puis en bébés, et cela jusqu'à une certaine maturité grâce à l'accélérateur de croissance.

Seulement Kurts ne se contentait pas du Postulat et je finis par comprendre un jour qu'il poursuivait des recherches axées dans cette seule direction.

— Comprends-moi, me dit-il. Il ne s'agit pas d'un Postulat né d'une observation scientifique, d'expérimentations longues et sophistiquées. Les astrophysiciens, avant de prononcer ce qui ressemble à une sentence, auraient demandé qu'on leur accorde des années, voire des décennies. Que s'est-il passé, au contraire ? Le fameux décret politique a été pris très rapidement pour permettre la construction du satellite et la formation de ses habitants. Les colons d'Ophiuchus ne voulaient pas s'engager sans avoir la certitude que le climat ne varierait pas en cours d'opérations. Autrement dit, ils voulaient bien repeupler la Terre avec des humains capables de résister à de grands froids, à condition qu'elle reste éternellement dans l'ère glaciaire.

— Mais, ai-je répondu, c'est bien joli de faire un décret, cependant les lois universelles scientifiques se moquent bien d'un décret politique, même si on le baptise « Postulat ». Si le réchauffement de la Terre restait une possibilité, c'est-à-dire que les poussières lunaires finissent par se disperser, je ne vois pas comment les Ophiuchiens empêcheraient une évolution irrésistible.

— Justement le décret a été pris en connaissance des choses. Tout a été prévu pour que la Terre reste soumise à un climat de glaciation.

— Voyons, Kurts... Comment ces gens-là pouvaient-ils influencer le climat ?

— Il n'y aurait pas de Postulat s'ils n'y étaient pas parvenus. Il

n'y aurait pas de S.A.S., il n'y aurait pas de Roux.

Ça, c'était désormais son idée fixe et je ne parvenais pas à la partager. Dans le fond, le Postulat me convenait. Il m'aiderait à me glisser dans la peau d'un Roux. Puisque c'était le prix à payer pour retourner sur Terre, autant le faire avec la certitude qu'il n'y avait pas d'autres possibilités.

C'est ainsi que j'en vins à me poser des questions sur toutes ces valeurs auxquelles j'étais attaché. Pourquoi retourner en bas si je les rejetais désormais, ces valeurs ? L'amour, par exemple, le désir constant de retrouver Yeuse, mais aussi les gens que j'aimais. Et il y avait certains plaisirs plus frivoles, comme celui de manger les mets que j'avais appréciés autrefois. Je pensais aussi à tout ce que j'avais fait dans ma spécialité de glaciologue. Il me fallait oublier tout cela et enfin je me rendis compte que mon antiracisme n'avait pas été aussi viscéral que je le croyais. Sans le Postulat je n'aurais pas accepté de devenir un de ces Roux parce que, dans le fond de moi-même, ce fond hideux qui se révélait, je ne les avais jamais admis. Le Postulat ne me laissant pas d'alternative : je me soumettais. Mais si Kurts avait alors découvert que le Postulat pouvait être oublié, détruit, que la Terre gardait toutes ses chances, qu'aurais-je fait sinon sauté de joie et continué de rechercher le moyen de rester un homme, tout simplement un homme, et non un animal supérieur ? Oui, voilà ce que j'ai pensé alors avec honte et ce que je pense encore aujourd'hui.

Parce que Kurts a fini par trouver que le Postulat ne reposait sur aucune certitude scientifique. Qu'au contraire il était entretenu par une haute technicité. En quelques mots, les Ophiuchusiens ne s'étaient pas contentés de décréter que la Terre resterait une planète glacée, ils avaient déjà les moyens de la maintenir dans cet état.

Je ne sais qui écouterait ce message. Je suis parfois au désespoir à la pensée qu'il ne sera jamais retrouvé. Je mourrai et mon corps sera certainement dévoré par les Garous carnivores des soutes, les quelques restes, mes guenilles de combinaison, iront pourrir dans le fumier des bauges d'en bas ou bien seront aspirés par les nettoyeurs, rejetés dans le vide qui nous entoure et flotteront dans l'espace. Cette plaquette ne sera qu'un détritrus parmi d'autres et qui y prêtera un jour attention ? À supposer que les hommes

deviennent assez évolués pour accéder au satellite. Ou que les Ophiuchusiens connaissent une révolution dans les mœurs et que certains s'indignent du Postulat et essayent d'atteindre le S.A.S. pour y remédier.

Kurts estime que le S.A.S. dispose d'une machinerie qui empêche les poussières lunaires de se disperser. Il est même sûr que toute la Lune ne s'est pas dispersée autour de la Terre, même si elle a été détruite par une catastrophe nucléaire. Il pense, mais ce n'est qu'une hypothèse, qu'il reste encore une énorme masse de poussières concentrées quelque part dans l'espace, et que chaque fois qu'une trouée apparaît dans la couche uniforme du ciel, dans ces strates dont parlaient les Rénovateurs, S.A.S. peut intervenir directement en utilisant cette masse concentrée comme un réservoir inépuisable et colmater les brèches.

Je ne voulais pas le croire car j'avais peur qu'il n'ait raison. Nos embryons s'étaient bien développés et ils étaient parfaitement sains. Ils allaient sortir de l'utérus artificiel pour passer en couveuses, suivre le processus de l'évolution rapide. D'ici deux ans, peut-être moins, nous aurions, enfin nos doubles auraient atteint un âge adulte pour un Roux, c'est-à-dire une quinzaine d'années. Je suis ravi de penser que je vais à nouveau être jeune, plein de forces et surtout de possibilités sexuelles. Je pense de plus en plus aux jolies femelles Rousses qui ne connaissent aucun frein à leur sexualité. Désormais je me suis complètement identifié à mon jumeau qui va prendre ma place. Je sais que je vivrai par personne interposée mais je me crois capable de l'assumer.

Comme je me trompais. Maintenant que je suis seul dans cet enfer, je rumine ces souvenirs avec une délectation morbide. J'ai des crises de plus en plus fréquentes de folie. Enfin pas tout à fait. J'essaye d'annihiler les souvenirs, de vider ma mémoire. Parfois j'y parviens et je ne suis qu'une apparence d'homme qui va, qui vient, qui mange, qui boit, qui se bat contre les Garous. Mais très vite la conscience me reprend et je hurle de solitude et de terreur.

Kurts n'aurait jamais dû essayer de prouver que son hypothèse était exacte. Je pense que j'aurais mieux supporté de rester ici dans ce maudit satellite. Mais depuis que je sais qu'il avait raison, que je suis devenu un Roux pour rien, j'ai envie de tout faire sauter. Il n'a pas fait que prouver le machiavélisme des Ophiuchusiens, il a

pressenti que nous avions quelques chances de trouver le moyen d'emprunter la Voie Oblique dans l'autre sens. Et ça je ne pouvais pas l'accepter.

CHAPITRE XXII

Lorsque Gus s'attardait devant l'énorme pupitre de l'ordinateur central, Lien Rag se roulait en boule au milieu de la salle et paraissait dormir. Gus se souvenait que dans le nord Arctique il avait vu des chiens de traîneaux ainsi couchés, attendant le bon vouloir de leurs maîtres. Certaines tribus de Roux utilisaient ces moyens de transports ainsi que des Yakoutes qui avaient survécu à la Grande Panique grâce à leur grande accoutumance au froid. Les colons d'Ophiuchus IV n'avaient donc jamais entendu parler de ces peuplades comme les Lapons, les Esquimaux qui avaient pu survivre après l'explosion lunaire. Ils n'avaient eu aucun égard pour la Terre. C'était à se demander s'ils ne l'avaient pas eux-mêmes condamnée, s'ils n'étaient pas à l'origine de la catastrophe.

Mais il avait beau faire, il ne retrouvait aucune trace du fameux Postulat. Lien Rag, du temps de sa lucidité, ne fournissait aucun renseignement là-dessus. Toutefois il était loin d'avoir écouté toute la plaquette enregistrée.

Il descendit de son fauteuil roulant et Lien Rag dressa la tête.

— Oui, nous allons déjeuner... Tu as toujours faim, toi... Tu ne te doutes pas du trouble que tu as glissé en moi avec cette plaquette que tu dissimulais dans tes haillons.

Lien Rag se mit à le suivre en pliant les genoux, comme un esclave qui redouterait de paraître plus grand, plus agile que son maître. Mais dans la cuisine il se déplaça et commença de renifler les odeurs.

— Je n'avais pas besoin de cette révélation... Kurts devait devenir fou lui aussi pour prétendre qu'on pouvait reprendre la Voie Oblique sans subir la transformation... Où a-t-il vu ça ?

Il scia un énorme morceau de viande inconnue. Une viande

rouge assez délicate dont Lien Rag raffolait. Il s'en gavait et à plusieurs reprises il avait vomi.

— Tu feras attention. Tu manges trop... Si je ne t'arrêtais pas, tu avalerais des kilos de nourriture.

Il plaça la viande dans le four à micro-ondes, un four gigantesque pour collectivité. Combien étaient-ils autrefois qui travaillaient à bord du satellite ? Comment les générations avaient-elles pu se succéder ? Les enfants de scientifiques ne faisaient pas forcément de bons scientifiques, alors que devenaient-ils ?

— Ils devaient tester leur Q.I. bien avant la naissance, comme pour les embryons de Roux... Et hop ! à la poubelle de l'espace si le Q.I. ne dépassait pas un certain chiffre minimum...

Soudain l'idée s'imposa avec une telle précision qu'il fut surpris de n'y avoir pas songé avant :

— Mais leurs gosses naissaient normalement. La mère les portait neuf mois, les nourrissait... Mais où ? Dans quelle partie du S.A.S. ? Certainement pas dans les nurseries fonctionnelles...

Voilà une chose à rechercher. Certainement dans la partie « Salt » du satellite. Il connaissait à peu près le « Sugar » et n'avait jamais rien vu qui ressemblât à une maternité ou à une véritable nursery. Même dans la partie hospitalière.

— Et comment le S.A.S. peut-il puiser dans les réserves de poussières pour colmater les trous ? Car ça fonctionne. Indubitablement ça fonctionne. Toutes les tentatives des Rénos ont paraît-il échoué car les strates revenaient. De même lorsqu'on apercevait un endroit du ciel un peu plus blanc, un peu plus lumineux, ça ne durait pas bien longtemps. Ça c'est quand même bizarre, pas vrai, Lien ?

Lien fit « oui » à tout hasard pour lui plaire.

— Tout se détraque dans ce bordel, même la fabrique de clones, et aussi, bien que plus rarement, l'embryogénital... Et cette machinerie, comme disait Kurts, ne serait donc jamais tombée en panne ? Voilà qui me paraît curieux.

La viande cuisait avec une bonne odeur et Lien Rag en bavait d'impatience. Il dut lui attacher un linge autour du cou pour qu'il ne tache pas sa nouvelle combinaison.

— Et comment sait-elle, la machinerie, qu'il y a un trou dans le ciel, je te le demande ? Imagine que nous soyons ici...

Il prenait un petit récipient, le plaçait sur le plan de travail.

— Ça, c'est le S.A.S.

Il ajoutait un gros fait-tout.

— Ça, c'est la Terre. Et si le trou est juste de l'autre côté, comment la machinerie peut le savoir ?

Il avait étudié les cartes du ciel, les manuels d'astronomie que l'on trouvait à bord en grand nombre. Des manuels qui montraient des images d'autrefois avec la Lune intacte, la Terre, le Soleil. Et puis d'autres plus récentes.

— Il leur faut un espion. C'est-à-dire une sorte de satellite qui n'arrête pas de faire le tour des poussières et envoie des instructions à la fameuse machinerie.

Il sortit la viande du four, prépara une salade avec des germes de soja. Les bacs fonctionnaient de nouveau malgré les razzias des Garous ruminants.

— Installe-toi comme il faut. Et n'avale pas plusieurs morceaux à la fois, que je ne sois pas obligé d'enfoncer ma main dans ta bouche pour aller les chercher.

Il n'avait pas tellement faim, ne prenait que de la salade, tandis que Lien Rag dévorait.

— Chaque fois qu'un corps étranger menace le satellite, il y a une sonnerie d'alarme qui fonctionne. Si le petit satellite espion se rapprochait... Non, c'est pas ça. Il envoie des messages radio mais ils ne sont jamais enregistrés nulle part ? Bien sûr je ne connais pas tous les appareils. Certains ont l'air de fonctionner, dont je ne connais pas l'usage, mais je n'ose y toucher de peur de flanquer la pagaille. Déjà qu'elle est gigantesque et qu'à tout moment tout peut s'arrêter. Pourtant...

Il devrait attendre la nuit suivante pour écouter la suite du récit de Lien Rag, sinon ce dernier s'impatientait quand on restait trop longtemps dans la salle de contrôle. C'était plus de l'impatience, une sorte de terreur. Il regardait l'ordinateur avec méfiance, comme si l'appareil lui avait dans le passé fait du mal.

— C'est quelque chose dans ce goût-là. Tu as appris que le Postulat pouvait être aboli et qu'on pouvait aussi retourner sur Terre... Comme nos ancêtres ont dû le faire, mon vieux... Des dissidents, j'en suis sûr. C'est dans notre nature, dans nos gènes de nous révolter contre l'ordre établi quand nous avons conscience que

la société commet des crimes. Un jour nos ancêtres ont dû comprendre que les Ophiuchusiens avaient arbitrairement condamné la Terre à la vie glaciaire et ont décidé de descendre en bas, annoncer aux gens qu'il y avait complot, qu'on pouvait essayer de lutter contre. Bien sûr on ne les a pas écoutés, bien au contraire. On les a tués... Ragus, notre aïeule qui habitait dans ces montagnes... les Alpes... Et qui parlait une drôle de langue, on l'a persécutée... Comme toi, pauvre Lien Rag ; comme moi...

Lien Rag approuvait sans perdre une bouchée, comme s'il comprenait ce que lui disait son cousin.

— Tu sais, moi aussi je me demande si je ne suis pas aussi raciste que tu le disais dans ton message... Je me pose des questions. Est-ce que je préfère retourner sur Terre avec mes jambes, mais sous la fourrure d'un Roux ? Ou toujours cul-de-jatte mais tel que je suis aujourd'hui ?

CHAPITRE XXIII

Ce n'était pas pour des discussions futiles que Reiner, l'adjoint aux synthèses scientifiques, demandait audience, et Yeuse le recevait toujours avec un grand plaisir.

— J'ai consacré beaucoup de temps, dit-il d'emblée, à ces recherches généalogiques sur la famille de Lady Diana. C'est très compliqué avec cette possibilité de changer de nom qui est offerte aux voyageurs de cette Compagnie.

— À condition de pouvoir payer, fit Lady Yeuse. C'est hors de prix pour les plus nombreux.

— C'est exact... Lady Diana est la fille d'un certain Ceruski. Un fabricant de matériel ferroviaire, principalement de wagons d'habitation en séries, qui s'est rapidement enrichi et a pu racheter d'innombrables actions. À sa mort, Lady Diana a hérité de la plus grosse quantité d'actions circulant dans la Compagnie... Sa mère s'appelait Amiala et semble avoir mené une vie assez effacée.

— Bon, elle avait un frère qui est toujours en vie, Palaga.

— Oui, le mystérieux Maître Suprême des Aiguilleurs...

— Depuis mon élection il a totalement disparu. Sa fonction officielle était de diriger les Aiguilleurs de Patagonie et d'Antarctique, mais depuis que je suis présidente, le poste est vacant. J'ignore ce qu'il est devenu.

— J'ai retrouvé l'acte de naissance de cette Amiala... Dans une petite station de la Province Baie d'Hudson. On trouve là-bas une petite banquise avec comme station principale Port Harri Station, à peine deux mille habitants. Une famille d'Aiguilleurs, mais de dernière catégorie. Cette voyageuse aurait bien cent ans aujourd'hui. Elle n'avait pas de frère.

— Voyons, c'est impossible. Lady Diana dans les quelques jours

qui ont précédé sa mort m'a parlé de son oncle Palaga, le frère de sa mère. Il l'a même élevée. Il l'a arrachée à sa famille pour lui donner une éducation stricte...

— Les registres de la petite station m'ont paru authentiques.

— Palaga a pu naître ailleurs ?

— Amiala est née là-bas d'une famille installée dans la station depuis trois générations. Ses parents sont morts là-bas. Il n'y a pas d'autres enfants.

— C'est étrange, non ?

— Surtout qu'on retrouve le nom de Palaga dans ces registres.

Un grand-oncle de cette Amiala qui serait né en 2209.

Yeuse examina le document que lui tendait Reiner, une photocopie de l'acte de naissance d'un certain Christoon Palaga, né le 17 mars 2209 d'un Palaga Jouan et d'une certaine Cadolia.

— Cent cinquante-six ans... Voyons, c'est impossible. Déjà il me paraissait incroyable que Palaga ait eu l'âge légal pour élever Lady Diana. Il y a quelque chose de troublant là-dedans. Un secret incompréhensible... Pour le moment... L'âge moyen de vie est de combien, actuellement ?

— Disons cinquante ans... En Panaméricaine. Il semble être plus élevé dans la Banquise, dans certaines Provinces africaniennes et sibériennes. Des cas particuliers aussi en Transeuropéenne... Chez nous il semble que dans les Andes on rencontrerait des vieillards de soixante-dix ans.

— L'âge de Lady Diana, à sa mort ?

— Soixante-dix-neuf ans.

— C'est déjà exceptionnel.

— Elle s'était fait injecter régulièrement des hormones. Palaga aurait donc cent ans.

— Admettons que ce soit possible... Il ne serait quand même pas en activité... Lady Diana a toujours affirmé que c'était son oncle. Comment, elle qui disposait d'un si grand pouvoir, aurait-elle pu ignorer que sa mère était fille unique ?

— Christoon Palaga... Voilà un curieux nom... Christoon un prénom. C'était encore bien l'usage voici cent cinquante ans, je suppose. Mais pourquoi Christoon ?

— Il ne m'a pas été possible de le découvrir. La Baie d'Hudson est une Province très particulière. Habitée par des chrétiens

dissidents. D'ailleurs voici cent cinquante ans les Néo-Catholiques n'étaient pas tolérés encore dans la Panaméricaine. On les traquait, on les condamnait sévèrement.

— Ces Palaga étaient dévots ?

— Comment le savoir ?

— Ce Christoon a dû avoir un fils qui serait l'actuel Palaga ?

Non, car il aurait entre cent vingt et cent trente ans, ce qui est encore difficile à admettre.

— Un petit-fils ?

— Et encore... Une branche latérale qui s'est développée ?...

— Le degré de parenté s'est vite éloigné, dans ce cas.

— Lady Diana a pu inventer cette parenté avec sa mère...

— Vous avez fait rechercher Palaga ?

Elle soupira. Depuis son accession à la présidence, elle recevait des rapports qui ne la satisfaisaient pas. Pourtant elle utilisait des services indépendants des Aiguilleurs, mais ils ne trouvaient rien.

— Palaga était excessivement protégé par les siens. Lady Diana m'a affirmé qu'il menait une vie ascétique mais sa sécurité devait être impitoyable... J'aurais dû me rendre compte qu'il y avait quelque chose de changé quand les Aiguilleurs, lors de ma visite en Antarctique, puis en Australasienne, ont carrément changé d'attitude à mon égard. Ils sont devenus plus diplomates et ont veillé sur moi avec efficacité.

— Voulez-vous que je me charge aussi de cette mission ?

Elle le regarda avec un air soucieux :

— C'est dangereux. Excessivement dangereux. Et je tiens trop à vous pour vous sacrifier.

— Je n'interviendrais pas directement. Je suis très bien connu dans les milieux scientifiques... Mes confrères n'aiment pas particulièrement les Aiguilleurs.

— Pourtant les laboratoires, toutes les industries chimiques, les installations de haut niveau technique sont noyautés par les Aiguilleurs.

— Justement. Ils sont vite repérés... Vous savez, la caste a un défaut. Elle est très fière d'elle-même, de ses privilèges, de son côté société secrète redoutable et redoutée, de ses uniformes, de sa puissance sur tous les réseaux du monde... Et ses agents finissent par se trahir si on met en doute les compétences de la caste, par

exemple... Je peux contacter mes amis de Patagonie.

— De Magellan Station, principalement... Croyez-vous que cet homme soit le même que celui qui est né en 2209 ?

— Est-il seulement né en 2209 ?

— Je vous en prie, murmura Yeuse, ne me laissez pas devant un abîme de perplexité... La survie n'est pas possible jusqu'à un âge aussi avancé...

— Les Aiguilleurs disposent de grands secrets... Lady Diana ne pensait-elle pas qu'ils étaient les maîtres des Glaces ? Qu'ils maintenaient la Terre dans cet état de froid polaire uniquement pour conserver leur pouvoir sur les Compagnies ?

— Elle le disait mais n'a jamais pu le prouver... Vers la fin elle se rapprochait plus des Rénovateurs mystiques que des scientifiques...

— C'est quand même une bonne chose... Les gens intelligents se lassent vite des grimoires qui ne sont en fait que de vieux livres d'astronomie, des incantations et autres messes noires. C'est alors qu'ils essayent d'avoir une connaissance scientifique des choses, qu'ils découvrent ce qu'était le Soleil, la Lune, le système tout entier. On leur explique l'origine de la catastrophe, comment le manque de chaleur et de lumière a provoqué l'apparition des glaces, avec une forte descente des glaciers polaires et la création des banquises.

— Je vais tout de même devoir remplacer Palaga à son poste. Pour ce faire, je vais convoquer les maîtres et les grands maîtres Aiguilleurs les plus importants pour procéder au remplacement de Palaga.

— Vous espérez le faire sortir de son incognito ?

— Je donnerai à l'événement une grande publicité... D'abord ce sera habile, et ensuite nous aurons peut-être des échos sur l'étrange bonhomme.

Ce jour-là elle fut si absorbée par ses réflexions sur le mystérieux Maître Suprême qu'elle prit avec indifférence l'annonce d'une chute du dollar par rapport à la calorie.

— Nous voilà de nouveau à quatre-vingt-dix calories pour un de nos dollars, s'écria Pilz, l'adjoint aux communications médiatiques. Pour l'instant j'ai demandé à tous les journaux, radios, télés de ne pas en parler, mais Jeb Interson rue dans les brancards bien entendu, et Mirasola compte en parler dans son magazine de luxe *True*.

Voyant que Yeuse ne réagissait pas, il exagéra ses craintes :

— On dit que les banques intercompagnies iraient jusqu'à quatre-vingts calories... Le prix de l'huile de phoque ou de baleine va nous coûter horriblement cher. Il faudrait réduire les importations et ce n'est pas possible.

— Je vais y réfléchir, dit-elle en pensant à tout autre chose.

CHAPITRE XXIV

Ce fut dans la nuit que Jdrien prit la décision de rester auprès de son père et de l'accompagner sur la route du Dépotoir. Il en parla le lendemain matin à son frère Liensun, pour obtenir un minimum de matériel pour survivre dans le froid.

— Je t'aurais ramené auprès de Vsin, dit Liensun.

— Ma place est avec lui, les Roux... Je n'ai pas voulu l'admettre mais je dois maintenant l'accepter. Ce qu'il a raconté sur le S.A.S. me laisse plein d'angoisse sur l'avenir, sur ce que deviendraient les Roux si jamais le Soleil réapparaissait.

— Mais il n'en a pas été tellement question.

— Ces êtres fabriqués à partir de clones faits uniquement pour résister au froid, avec une logique scientifique effrayante... Toi tu vas rejoindre ce Charlster qui nous menace tous... J'ai besoin de retrouver les miens, ma mère, et maintenant mon père qui est devenu un Homme du Froid.

— Ce n'est pas mon père, dit soudain Liensun.

Jdrien n'essaya pas de lire dans ses pensées. Depuis leurs retrouvailles, chacun respectait l'intimité de l'autre.

— Tu sais bien qu'il est notre père... Ta sœur te l'a dit et toi-même...

— Je veux dire que mon père est Lien Rag l'Homme du Chaud, le glaciologue, pas ce primitif avec sa fourrure tachée de sang gelé et ses manières de sauvage... Lien Rag reste mythique pour moi... Un homme fantastique qui a réussi à quitter la Terre, qui reste prisonnier de l'enfer... Pas cette épave.

— Tu exagères... Ce n'est pas une épave... mais un homme libre.

— C'est ça, un homme libre, parce qu'il peut baiser tant qu'il veut, manger à s'en faire éclater l'estomac, marcher des jours et des

nuits sans qu'on comprenne pourquoi, être un vieux gâteux à trente ans et crever seul sur la banquise peu après, car les Roux abandonnent leurs vieillards quand ils ne peuvent plus suivre ?

— Ce sont eux qui ne veulent pas être une charge pour la tribu, je te l'ai expliqué. Ceux du Dépotoir se sont regroupés et ont dépassé les trente ans.

— Ton père ira les rejoindre, entretiendra du feu sous une chaudière qui ne contiendra que de l'eau, car il n'y a plus de squelettes de baleines...

— Tu es dur, mais tu agis à ta guise. Viendras-tu lui dire au revoir ?

— Même pas adieu. De toute façon nous levons l'ancre dans une heure. Si tu veux revenir, je serai heureux de te ramener là-bas, de regarder une dernière fois ma nièce, mais ne compte pas que je retourne auprès de ce Roux minable.

Jdrien quitta le *Ma Ker* quelques minutes plus tard. Il marcha vers le trou à éléphants de mer sans se retourner. Son père était dans l'eau en train de se battre avec un énorme mâle, uniquement pour le plaisir. Il sortit ruisselant mais la fourrure n'était pas mouillée en profondeur. Il salua son fils de la main et se mit à courir autour de l'eau.

Lorsqu'il revint, il respirait normalement et attaqua un morceau de viande à belles dents.

— Il s'en va, pas vrai ? Il a honte de moi ?

Jdrien ne répondit pas. Une première petite explosion libéra les harpons de sécurité, puis la vapeur des ancres chauffantes enveloppa brièvement le dirigeable d'un brouillard qui retomba en neige et grêle. Déjà l'appareil montait lentement. L'absence de vent le laissait dans l'axe de son mouillage de la nuit.

— C'est magnifique, dit Lien Rag. Il doit être très fier de diriger un tel appareil... Je crois que je ne suis jamais monté dans un dirigeable, mais certains souvenirs de mon ancien état ne sont pas toujours au rendez-vous... Et vois-tu, je préfère ceux que je me fabrique en ce moment.

Jdrien remarquait que son père n'utilisait plus que des mots assez simples. Comme s'il ne disposait plus que d'un minimum pour se faire comprendre en anglais. Par contre il parlait le plus souvent dans l'idiome des Roux avec une aisance que même Jdrien ne

possédait pas.

— Je suis heureux que tu sois avec moi... Nous allons attendre un peu avant de quitter la tribu... Nous aurons besoin de quelques provisions de route, bâtons tressés de viande et boules de graisse... Veux-tu manger ?

— J'ai déjeuné tout à l'heure.

Lien Rag éclata de rire :

— Avec du thé ou du café, et de ces produits trop élaborés que l'on mange chez ceux du Chaud ?... Comme je suis heureux de ne plus être soumis à cette nourriture. Vois-tu, j'ai fait toutes les expériences, j'ai fréquenté les Roux des verrières qui grattent le givre et se nourrissent de déchets... Ce n'est pas pour moi. J'ai aussi vécu avec des pêcheurs de poissons... Ce n'était pas si mal, mais c'est la viande de phoque que je préfère... Et surtout quand la bête saigne et qu'on boit le sang, puis on se partage le cœur et le foie... Voilà la meilleure des nourritures.

Jdrien ne répondait pas. Il lui fallait se réhabituer, mais lorsqu'il retournait dans son immense yourte, le fameux palais en ossements de baleines et peaux tendues, il retrouvait avec plaisir l'autre nourriture sophistiquée du Chaud.

— Tu tiendras mieux le coup en mangeant comme nous, tu verras... Nous allons marcher au moins vingt jours pour rejoindre le Dépotoir.

— Mais, père, je ne tiendrai jamais le coup...

— Mais si, tu verras, une fois que l'entraînement sera terminé. Au début nous irons plus lentement. On ne peut pas prendre de la nourriture pour vingt jours. Nous devons trouver de quoi chasser. Au pire de quoi pêcher, mais je préférerais chasser.

Le moteur du dirigeable démarra et Lien Rag ne leva pas la tête tout de suite. Il vit son fils qui regardait le *Ma Ker* s'éloigner en agitant les bras et il finit par en faire autant.

— Il retourne chez les siens, les Rénovateurs ?

— Oui... Il va prendre des machines du côté de China Voksal auparavant.

— Ah oui, fit Lien Rag avec indifférence.

Il se dirigea vers un groupe assis en cercle qui discutait. Toujours les mêmes conversations sur la chasse, les animaux, le sel, les futures marches à travers la banquise.

— Père, ne craignez-vous pas que les Rénovateurs réussissent un jour à ranimer le Soleil ?

— C'est absurde, dit Lien Rag. Pourquoi S.A.S. nous aurait-il créés, dans ce cas ? Ceux que tu vois là sont les descendants d'hommes et de femmes envoyés par S.A.S. sur la Terre... Ce n'est certainement pas pour les envoyer à la mort... Nous sommes nés du Sucre et du Sel, et nous vivrons tant qu'il y aura du sel puisque c'est notre élément vital pour aller jusqu'au bout de notre vie. Tu as goûté l'eau de ces trous à phoques ? Elle est salée, voyons... Il te faudrait en boire pour garder ton corps dans un bon état... Nous en buvons régulièrement.

Là-bas, les phoques battaient des nageoires avec force pour empêcher que le trou ne se referme de glaces.

CHAPITRE XXV

— Quel dommage, dit Zabel lorsqu'ils se retrouvèrent pour le repas du milieu de journée ; quel dommage que ton frère ait dû nous quitter, je le trouvais si sympathique.

— Il fallait bien se séparer. Tu l'as vu, il est métis de Roux et ne peut vivre totalement dans le chaud, ni dans le froid d'ailleurs.

— Il va accompagner cette tribu ?

— Non. Un Roux seulement.

— Ton père. Pourquoi ne le dis-tu plus ? Tu es profondément déçu et même dégoûté, dirait-on.

— Je t'en prie, parlons d'autre chose.

La jolie blonde le regarda avec un air soucieux mais finit par sourire.

— Comment ferons-nous pour embarquer clandestinement ces machines ?

— Nous aurons un message radio en approchant de China Voksal, sur une certaine fréquence.

— Mais nous allons simplement les soulever de terre pour les emmener à la Colonie des Échafaudages ?

— Elles ne pourraient entrer dans les soutes.

— Si le vent se lève ?

— Nous devons les abandonner en quelque endroit où il sera possible de revenir les chercher. C'est un risque. Ann Suba le savait quand elle nous a donné cette mission.

— Lui parleras-tu de cette station abandonnée où nous pourrions nous installer ?

— Bien entendu.

Vers le soir, le dirigeable perdit de l'altitude et tourna en rond une partie de la nuit à la recherche de cette fameuse émission radio

qui devait indiquer un point perdu sur la banquise. Deux heures avant le jour, Liensun prit la décision de retrouver une haute altitude d'attente. Mais la météo devenait pessimiste avec l'arrivée d'une dépression.

— Nous devons fuir vers le nord si jamais il n'y a rien de nouveau d'ici ce soir... Mais il n'est pas non plus possible de charger ces machines d'ici la nuit, disait Anduen le commandant de bord.

Ce fut un peu avant midi que le message radio convenu les atteignit et, une heure plus tard, ils faisaient un point fixe au-dessus d'une ligne secondaire desservant une ferme d'élevage.

— Voici un convoi, dit un des guetteurs postés devant l'infrarouge. Prenez-le sur le radar.

Puis on le distingua avec les lunettes d'approche.

— L'émission vient de lui, dit Liensun.

Et peu après une voix de femme parla en clair.

C'était Ladira, la libraire de China Voksal. Elle se trouvait à quatre cents kilomètres au sud-ouest de sa boutique, et Liensun admira l'audace de cette femme plus très jeune.

— C'est vous, Liensun ? Voilà le matériel. Comment procédons-nous ?

— Ouvrez le toit des wagons de marchandises, nous envoyons des élingues.

— Je ne dispose pas d'un personnel nombreux. Nous ne sommes que deux, par mesure de sécurité.

— Bien, dit le garçon, nous descendons.

Ce fut suspendu au bout d'un filin qu'il se posa la question angoissante : quel était la deuxième personne ? Si Ladira avait emmené avec elle Bertold ou la fille Murmose ?

Mais il s'agissait d'un Asiate inconnu, aux épaules musclées. Le toit du wagon eut du mal à se replier sur lui-même et les deux machines apparurent. L'une d'elles pouvait fabriquer des fibres de verre, mais Liensun ignorait la fonction de la seconde.

Ladira n'avait pas changé mais paraissait menue dans sa combinaison protectrice. Elle se démenait et fournissait autant de travail que compagnon. La première machine fut hissée juste à l'avant de la nacelle, à deux mètres en dessous.

— Il y aura du ballant. On va placer l'autre à l'arrière. Mais on ne pourra pas dépasser les cinquante à l'heure. Et on annonce une

tempête, dit Liensun à Ladira.

— Vous pouvez revenir à China Voksal, dit-elle rapidement. Bertold est mort et sa fille est partie... Les bonzes, devant votre succès au sujet de Charlster, vous couvrent de fleurs... Je voudrais bien voir cet astrophysicien...

— Faites le voyage.

— C'est difficile, et ils refoulent du monde à la frontière de la Sun Company.

— Demandez un visa pour raisons économiques...

Il pensait à cette histoire de fuites anciennes au sujet de Charlster. L'astrophysicien avait failli être liquidé à la suite de ces trahisons dans le milieu des Rénovateurs. Il aurait volontiers interrogé Ladira sur le sujet mais n'avait pas le temps. Il se laissa hisser dans la cabine, en pensant qu'il avait bien fait de ne pas provoquer un drame dans le milieu des Rénovateurs de China Voksal.

Le dirigeable gagna difficilement de la hauteur avec cette lourde charge et Anduen se demanda même s'ils pourraient atteindre les hauts plateaux tibétains.

— Impossible de passer par la voie habituelle. Il nous faudra traverser la Compagnie par le sud, les vallées.

— Si le vent souffle, ce sera la catastrophe comme celle où Juguez a péri. Nous serons plaqués contre une paroi et les ballonnets éclateront.

La dépression allait plus vite qu'eux et risquait de les rejoindre en cours de nuit. Liensun décida alors d'obliquer carrément vers le sud de la Sibérienne et les plateaux moins élevés. La dépression glisserait, elle, vers le nord-ouest et les épargnerait. Le seul problème restait le ravitaillement en carburant, et dans ces inlandsis élevés on ne trouvait pas d'huile. Peut-être des huiles minérales, mais c'était aléatoire.

— S'il le faut, nous déposerons l'une des machines, dit-il. Celle dont j'ignore l'usage. Nous ferons un autre voyage dès que possible.

Dans la nuit ils furent quand même rudement secoués par une perturbation locale engendrée par la grosse dépression lointaine, et Liensun prit la décision de fuir encore plus loin en territoire sibérien, jusqu'à ce qu'ils retrouvent une zone de calme. Les machines, avec leurs mouvements pendulaires, menaçaient de plus

en plus la sécurité de l'appareil, obligeaient le moteur à des efforts énormes qui gaspillaient l'huile.

Ils purent tenir jusqu'au jour et découvrirent un petit plateau rocheux où la glace ne paraissait pas épaisse. Liensun la fit mesurer et en conclut qu'il pouvait déposer les machines. Maintenant c'étaient les deux qu'il devait provisoirement abandonner pour se procurer à n'importe quel prix du carburant.

— Ici sur ce réseau principal des trains de wagons-citernes doivent bien circuler. Il y a des puits d'huile minérale dans la région. J'espère qu'on le découvrira vite.

Quelques années plus tôt, il avait fait ainsi naufrage sur les hauts plateaux tibétains et avait failli mourir comme le reste de l'équipage. Il n'avait survécu qu'avec Juguez, le commandant de bord, au prix de mille souffrances qu'il n'avait jamais oubliées.

— Allons-y, dit-il sans plus réfléchir.

CHAPITRE XXVI

— Souviens-toi, cousin Lien Rag, souviens-toi de ces Garous, de ces Roux que l'on trouvait dans le Grand Nord et qui devaient tous provenir du Gouffre aux Garous. Dans le fond de ce gouffre, un réacteur nucléaire fonctionnait encore, produisant chaleur et énergie, favorisant la croissance d'une flore nourricière pour les Garous végétariens. Les autres, les carnivores, ont gagné la surface... Tu te souviens de ce tatouage qu'ils portaient sur la peau, juste sous les poils qui avaient repoussé. Le mot « Sugar » était marqué au fer rouge sur la peau des Garous et de certains Roux. Des tribus du Nord se donnaient le nom de Sugar.

Il s'était hissé sur la couchette de Lien Rag et lui tenait la tête entre ses mains. L'autre clignait ses yeux sans arrêt, reniflait, grognait mais ne paraissait pas enregistrer ses paroles.

— Tu avais enquêté sur un Roux qui se faisait appeler Sugar dans la Zone Occidentale, la Compagnie des Roux évolués... Tu cherchais beaucoup de ce côté-là depuis que tu avais découvert que Sugar à l'envers donnait Ragus. Notre nom d'origine, Lien... Nous sommes venus sur Terre avec un chargement... Enfin nos ancêtres, dont l'aïeule Ragus... Ils sont venus d'ici, de ce S.A.S. sans avoir besoin de se transformer en Roux... Il y avait une relation fréquente entre l'endroit où se situe le gouffre et ce satellite.

Lien Rag bavait en fermant les yeux, allait s'endormir. Mais Gus avait besoin de compagnie ce soir-là et il le secoua sans ménagements. Lien Rag gémit, consentit à ouvrir les yeux.

— La navette a explosé et son réacteur s'est enfoncé dans la glace, puis dans une cavité. Les Garous survivants ont proliféré malgré tout. Encore plus amochés par les radiations... Pourquoi appeler une navette Sugar, tu peux me le dire ? Pourquoi pas Salt ?

Il lâcha la tête de son cousin qui soupira et s'endormit. Gus descendit lentement, se traîna un peu sur ses mains avant de rejoindre sa couchette, sachant qu'il ne pourrait dormir. Désormais le trouble était en lui. Les Ragus avaient réussi à s'échapper de S.A.S. Ils avaient rejoint la Terre à bord d'une navette qui avait explosé à l'arrivée. Peut-être que la leur avait atterri normalement et que l'explosion avait eu lieu plus tard, mais l'important était de savoir qu'on pouvait quitter le satellite sans se laisser cloner pour arriver en bas sous forme de Roux.

Les Ragus avaient-ils adopté ce nom inversé pour mieux se reconnaître plus tard ? Pour rester un vivant témoignage de leur origine ? Qu'avaient-ils fait ? Essayé de prévenir le genre humain que le Postulat les condamnait à jamais ? On ne les avait pas écoutés, pire on les avait pris pour des fous dangereux, des contestataires qu'il fallait réduire au silence. L'aïeule Ragus avait dû rester seule, rejoindre les Alpes pour poursuivre la lutte, mais on l'avait retrouvée. Son livre *Mémoires d'une femme de langue française* n'était qu'un faux livre sur la linguistique. Il dissimulait beaucoup plus de secrets qu'il n'en avait trouvés sur Ophiuchus, S.A.S., mais il ne savait plus ce qu'était devenu son exemplaire. Était-ce Yeuse qui l'avait conservé ou l'avait-il égaré ?

Les Ragus avaient quitté S.A.S. pour avertir les Hommes du Chaud. D'accord ! Mais qui les avait combattus ? Surtout les Aiguilleurs, non ?

On en revenait toujours aux Aiguilleurs, défenseurs des grandes Compagnies ferroviaires, mais n'étaient-ils que cela ? Pourquoi leur haine des Rénovateurs, par exemple ? Crainte d'être dépossédés de leurs privilèges, d'accord, mais peut-être exécution d'une mission précise, une mission définie par le Postulat ?

Très excité, il se retournait sur sa couchette sans essayer de s'endormir. Le S.A.S. ne pouvait peut-être pas veiller à tout, fabriquer des primitifs en fourrure capables de résister aux grands froids et entretenir ce froid. Sur Terre, des savants qualifiés avaient pu survivre à la Grande Panique, des scientifiques des différents pays. Des gens capables d'envisager la situation et de trouver les moyens de la rendre moins effroyable. Des chercheurs qui auraient déclaré que la couche de poussières lunaires pouvait se détruire dès que l'on aurait remis la main sur les moyens techniques nécessaires.

Des gens qui conservaient intacte la mémoire des progrès scientifiques des Terriens.

Là-bas, sur Ophiuchus, on avait retenu comme première hypothèse qu'il n'y avait plus de survivants. Du moins pas en assez grand nombre pour qu'on dépense de l'argent pour les aider. Donc, politiquement on biffait les survivants. Ensuite on créait un autre monde avec ce que l'on avait : du froid et de maigres ressources. Quelques animaux polaires pouvant fournir de la viande. Des poissons sous la banquise, d'accord. On décidait de créer une race nouvelle. Mais pour lui garantir quelques siècles, voire quelques millénaires de vie, on inventait le Postulat et la machinerie pour que le froid persiste sur la planète. Tout allait très bien, on installait le S.A.S., et au revoir, travaillez bien, les généticiens, les électroniciens, les obstétriciens, etc., et d'ici deux, trois générations, on reviendra. Pas avant, car ça coûte cher l'aller et retour depuis Ophiuchus IV et ça demande du temps.

L'équipe en place se met au travail, crée avec les clones, les embryons, une nouvelle race humaine, plus quelques animaux à tout hasard pour voir comment ils s'acclimateront... Et puis au bout d'un temps, peut-être plusieurs années, la catastrophe. Les observations, les calculs, les statistiques sont tous et toutes unanimes, il y a sur Terre des entêtés qui s'obstinent à survivre et créent même une nouvelle société du Chaud. Et d'après les observations, ces entêtés ne se débrouillent pas trop mal. Ils semblent même rattraper très vite leur retard technique provoqué par la Grande Panique. Si on les laisse faire, ils sont capables de faire revenir le Soleil.

Gros émois, échanges de messages avec Ophiuchus IV mais ça devait demander du temps. Il fallait parer au plus pressé sinon S.A.S. n'avait plus de raison d'être et ces imbéciles risquaient même de le découvrir un jour.

Première mission exploratrice ? Peut-être plusieurs sur des années avant de comprendre le nouveau système de Société ferroviaire. Et avec les nombreux rapports, les Ophiuchusiens de S.A.S. trouvent vite la parade. Quels sont les personnages clés de la nouvelle Société ferroviaire sur la Terre glacée ? Les Aiguilleurs. Très bien. On va noyauter les Aiguilleurs et les aider à devenir une caste, mieux une organisation secrète qui terrifie, qui prend des

mesures contre tout ce qui est souvenir ou nostalgie du passé ensoleillé. Interdiction des manuels d'astronomie et de quantité d'ouvrages. Jusqu'au mot « Soleil » qu'il faut non seulement faire disparaître des conversations mais rendre suspect. Désormais pour une majorité ce sera comme invoquer le diable, appeler sur soi des forces maléfiques. La superstition va être encouragée. Les Aiguilleurs rétifs, les bons techniciens qui refusent de se soumettre seront remplacés par des gens du satellite qui préfèrent encore évoluer sur un monde glacé que de moisir dans un satellite, pour aussi grand qu'il soit.

Combien y avait-il de monde au départ dans le S.A.S. ? Gus avait compté les couchettes, celles des dortoirs communs et des cabines familiales ou privées, et avait largement atteint le chiffre de mille personnes, peut-être pas loin de deux mille. On pouvait bien envoyer dix pour cent de l'effectif sur Terre pour que le Postulat ne risque rien de ce côté-là. Parce que si jamais les Terriens retrouvaient le Soleil, les colons d'Ophiuchus n'auraient pas admis les erreurs du passé. De quoi provoquer une révolution, même si les dirigeants actuels n'étaient pas à l'origine de cette affaire.

CHAPITRE XXVII

La traversée du moyeu s'annonçait mal à la suite d'une panne prolongée de la climatisation dans ce secteur du satellite. L'axe de S.A.S. devait mesurer cent cinquante mètres de long environ, et Gus l'avait déjà franchi plusieurs fois, mais désormais il était envahi par les glaces. La vapeur d'eau s'était transformée en dents acérées qui menaçaient les combinaisons isothermes. Une jungle de poignards, d'épées, de véritables mâchoires parfois lorsque stalactites et stalagmites se rejoignaient.

Lien Rag gémissait sous sa charge, tout le matériel pour manger et coucher. Gus prévoyait une absence de trois jours. Surtout avec Lien Rag comme poids mort. Déjà pour lui faire admettre le départ, le poids du sac, la marche et maintenant la reptation à travers les cristaux de glace, quelle histoire !

Ils en sortiraient mais allaient perdre deux heures pour dégager le passage. Et au milieu un loupé avec une tête d'âne était transpercé par une sorte de lance qu'il avait prise en plein ventre, dans la zone fragile, en voulant passer outre.

Ils durent le dégager, le traîner sur la gauche pour passer. Le moyeu comprenait plusieurs passages, Gus en avait perdu le compte, mais il était trop tard pour faire un autre choix. Et dans Salt, ce serait bien pire avec des dizaines de pistes, de courbures, des escaliers, des ascenseurs, des ruines aussi. Il y avait eu des incendies, des inondations, la glace avait parfois fait sauter tout un étage, puis en fondant avait court-circuité les installations de deux autres. Et là-dedans des Garous, des êtres encore plus bizarres, peut-être l'Horreur à douze têtes.

— Traîne pas, Lien, c'est facile, maintenant.

Les dents de glace se brisaient parfois avec un son cristallin si

harmonieux que Lien Rag, l'air ravi, s'asseyait pour en casser d'autres autour de lui. Gus dut retourner le chercher. Il était lui-même encombré d'un sac qu'il devait traîner au bout d'une ceinture, faute de disposer de ses mains.

— Nous y voilà. Je pense qu'on pourrait trouver de vieilles installations dans les étages au-dessus, peut-être des navettes spéciales, qui sait ? Mais fonctionneront-elles encore ?

Kurts avait dû découvrir qu'elles avaient fonctionné pour envoyer les fameuses missions d'Ophiuchusiens sur Terre, mais depuis ? Et il ne savait toujours pas ce qu'était devenu ce Kurts.

Il trouva une cabine à peu près convenable et décida d'y installer Lien Rag avec les sacs. Il sortit un morceau de viande cuite qu'il fourra dans ses mains.

— Mange, je reviens. Si tu es fatigué, va sur la couchette.

Une heure plus tard il le trouva endormi. Il n'avait rien trouvé sinon les ascenseurs bloqués et même endommagés et un escalier inquiétant, qui formait caisse de résonance et diffusait des échos de rumeurs lointaines, sortes de cris sauvages et de bruits de mastication. Son imagination allait peut-être trop loin mais il lui fallait y retourner avec Lien Rag.

— On laisse les sacs et on reviendra ce soir. On prend juste de quoi manger et boire.

Dans ce secteur c'était la canicule et Lien Rag arrachait sa combinaison avec ses ongles sales. Il dut se battre avec lui pour le dénuder et plier soigneusement le vêtement. Dans cinq secondes il pouvait geler.

Les rumeurs impressionnèrent Lien Rag qui porta ses mains à ses oreilles. Pour la première fois Gus enregistrait un geste d'autodéfense. Jusque-là son cousin restait sans réaction devant les agressions de toute nature.

Ils ne purent pénétrer dans l'étage supérieur à cause d'un entassement incroyable de matériel, de meubles, d'objets de laboratoire et même de corps. Pas un humain, mais des Garous, le tout comme balayé par une tornade, arrachés aux pièces, aux salles, aux laboratoires, aux ateliers et attirés là comme dans un goulet d'étranglement où ils formaient barrage.

Gus se demanda si ce n'était pas l'œuvre d'un être intelligent garantissant ainsi sa solitude et sa sécurité, mais l'enchevêtrement

était tel qu'il accepta l'idée d'une tornade due à des variations de température ou à un dérèglement de ventilateurs. Du moins des aspirateurs de poussières.

— Eh bien, allons voir plus haut.

Ils parcoururent d'immenses ateliers où les machines n'offraient aucune ressemblance avec celles de la Terre. Gus essaya de comprendre ce qu'elles faisaient là. Plusieurs frémissaient, preuve d'un fonctionnement réel après des siècles.

— Toi, ça ne te dit rien ?

Lien Rag regardait autour de lui avec effroi car le sol vibrait sous ses pieds nus.

— On va plus loin, hein ?

Plus loin d'autres salles immenses, d'autres machines, mais il crut comprendre qu'elles produisaient de l'électricité sans savoir comment. Les énormes pupitres qui leur étaient adjoints indiquaient le voltage, l'ampérage.

— On ne doit pas être loin des réacteurs, mais ils doivent être dans une zone protégée... Interdite... Quant à la mémoire centrale de l'ordinateur général, il lui faut aussi un blindage, une température stable.

Ce qui le surprenait, outre la chaleur tropicale, c'était l'humidité de l'air. Ils ruisselaient, laissaient des traces sur le sol et de l'eau s'évaporait dans certains recoins avec production de petites couches de brouillard à ras du sol, ennuyeuses pour Gus. Lien Rag, lui, avait le haut du corps qui dépassait.

— Attention !

De la musique. Tonitruante, majestueuse, et Gus se souvenait d'avoir entendu cette chose-là dans une radio. Des orgues puissantes. Le son venait de la droite, de derrière une porte monumentale.

Il réussit à trouver l'ouverture, la désigna à Lien Rag qui ne comprenait pas.

— Mais appuie, appuie... Ou alors soulève-moi que je l'atteigne ce bouton.

La grande musique paralysait son cousin qui paraissait éperdu, prêt à fuir. Gus dut repartir en arrière, chercher un siège qu'il ramena tant bien que mal, se hissa et put libérer le verrouillage. La porte s'escamota et ils restèrent sur le seuil, interdits, Lien Rag

penché en avant, Gus juché sur son siège.

Une sorte d'église avec faux vitraux, fausse nef, fausses orgues qui jouaient au maximum. Gus se balançait sur ses mains pour approcher de l'autel.

— Néo-Catholiques ? Catholiques ?

Il regarda la croix et puis sur la droite une photographie d'un homme d'Eglise, une mitre sur la tête.

— Je ne connais pas.

Les orgues cessèrent de tonitruer et il apprécia. Elles devaient se déclencher automatiquement quand on arrivait dans la courbe, une invitation à rentrer et à prier.

Soudain la voix tomba du plafond, en fait d'une sorte de niche à laquelle on accédait par des escaliers de faux bois :

— Soyez les bienvenus, mes frères, dans l'Eglise de la Rénovation apostolique d'Ophiuchus, la seule Eglise ayant accepté d'accompagner ses fidèles en exil sur ce satellite. Prions, mes frères, pour préserver notre vie éternelle.

Lien Rag s'était accroupi et pissait de terreur. Une chance qu'il soit nu, pensa Gus. Autrement il aurait fallu nettoyer la combinaison et attendre qu'elle sèche.

— Viens.

Leur sortie eut droit à un petit couplet, genre ritournelle extatique. Ils s'éloignèrent au maximum et ce fut Lien Rag qui trouva l'espèce d'école maternelle.

Pas loin de l'église. L'ayant perdu, Gus le chercha une heure avant de le trouver au milieu de jouets hétéroclites, des sortes de peluches représentant les curieux animaux d'Ophiuchus dont le cochmouth, une sorte de chat, et le plus surprenant, un bébé Roux grande nature qui ouvrait et fermait les yeux et pleurnichait.

Lien Rag était ravi. Il essayait de détacher les membres des animaux avec acharnement.

Gus regarda les dessins muraux, les petites tables, les différents objets d'éducation et d'éveil. Il était ému même si l'endroit avait été peuplé de petits Ophiuchusiens, les enfants des créateurs du terrible, de l'abominable Postulat.

— Tu veux qu'on reste ici pour la nuit ?

Les lumières dites diurnes commençaient de faiblir et d'autres lampes plus douces allaient s'allumer. Tout n'était que simulation,

même l'église électronique. Y avait-il eu seulement un prêtre, un officiant, ou bien les fidèles avaient-ils dû se contenter de la voix enregistrée et de l'orgue alimenté en musique également enregistrée ? Et cette classe enfantine ? Y avait-il eu vraiment des enfants ?

— Tu as faim ?

Il trouva de quoi préparer un repas chaud dans une cuisine attenante. Il était épuisé, avait besoin de repos. Deux jours encore à chercher dans ce drôle d'endroit.

CHAPITRE XXVIII

Autrefois les enfants des habitants du satellite avaient possédé là un véritable paradis. Ils trouvèrent d'autres salles de classe pour les plus grands, d'autres salles de jeux et puis ce fut la salle baptisée « Railway ».

Lien Rag resta pétrifié dès l'entrée et Gus dut se hisser sur une sorte d'escabeau pour découvrir le spectacle. Sur deux cents mètres carrés environ on avait reconstitué un réseau ferré de la Terre. Un réseau énorme, compliqué, avec des voies secondaires, des embranchements, des sauts-de-mouton, des plaques tournantes, des tunnels, des croisements. Là-bas plusieurs viaducs franchissaient une vallée et, à côté, c'était une spirale qui permettait l'escalade d'une paroi abrupte.

La base de ce réseau, de ce jouet – au début Gus crut qu'il était destiné à l'amusement des enfants puisqu'il avait été installé à côté de l'école –, la base était faite d'une matière qui ressemblait à s'y méprendre à de la glace. Les canyons dans lesquels s'enfonçaient certaines voies brillaient comme des névés entaillés et le moutonnement de la banquise possédait un réalisme étonnant. Les stations étaient sous verrière, sous globe, certaines sous enchevêtrement de coupoles. On pouvait aussi apercevoir des fermes de cultures et d'élevage dans les confins.

Plusieurs dizaines de convois attendaient la réanimation du fantastique jouet. Trains de voyageurs, express rapides, omnibus mais aussi draisines, loco-cars, remorqueurs, puis wagons d'habitations immobilisés sous les verrières, wagons-boutiques, wagons administratifs, wagons-entrepôts.

Lentement Gus, les yeux à ras de ce paysage glaciaire reconstitué, fit le tour de la maquette, suivi par un Lien Rag effrayé.

Qu'est-ce qui l'inquiétait, le faisait gémir ? Cette réduction au centième – Gus avait utilisé pour ce calcul une reproduction de locomotive à vapeur très répandue sur Terre – lui rappelait-elle quelque chose ? Son cerveau atrophié recommençait-il à donner des images de quelques souvenirs ? Gus l'espérait.

C'était un choc, cette maquette. Un instant il avait eu l'impression de découvrir, à travers une lunette d'approche, une zone terrestre très dense en réseaux.

Il ne comprenait pas très bien comment les enfants ophiuchusiens pouvaient apprécier ce jeu. D'après ce qu'il savait de leur planète lointaine, le chemin de fer n'y existait pas comme moyen de locomotion. Il avait aperçu des images bizarres de véhicules autonomes roulant sur des sortes de rubans très larges de couleur blanche. Pas la moindre trace de rails et pas de glace non plus.

Ces enfants n'étaient pas destinés à aller sur Terre, tout de même ? Les générations devaient se succéder dans le satellite pour la maintenance des installations, pour veiller sur le processus génétique des Roux et des animaux polaires. Pourquoi donner à des enfants la curiosité d'un monde sur lequel ils ne mettraient jamais les pieds ?

Et comment tout ceci fonctionnait-il ?

Il avait fait environ un demi-tour complet depuis la porte lorsque, levant les yeux, il aperçut la cabine en surplomb qui dominait la maquette à trois mètres de hauteur. Une cabine à la vitre oblique. De là-haut les réseaux, les stations, tout devait apparaître d'un seul coup d'œil.

Il trouva la porte, les quelques marches qui y conduisaient. Lien Rag galopa à quatre pattes derrière lui sans cesser de se lamenter en pleurnichements.

— Calme-toi... C'est sans danger...

C'était bien ce qu'il pensait, une tour de contrôle des Aiguilleurs avec tableaux de régulation lumineux, pour l'instant éteints, des dispatchings, des répéteurs de signaux. Et dans l'angle, un gros disjoncteur qu'il put actionner.

D'un seul coup ce fut comme un retour fulgurant vers la Terre. Tout se mit à fonctionner, les trains circulaient dans un bruit infernal, les tableaux clignotaient, les signaux affichaient le rouge et

le vert.

Il dut se hisser devant un grand pupitre pour plonger sur la maquette et finit par se laisser prendre au jeu lorsqu'il se rendit compte qu'un express roulait vers une voie de garage en impasse. Il appuya sur une touche clignotante et, miraculeusement, un aiguillage l'orienta sur une voie lente puis sur une voie d'arrêt impératif où il s'immobilisa.

Mais d'autres urgences le réclamaient et il dut faire face à une demi-douzaine de situations très graves, n'évita pas qu'un énorme convoi de marchandises pénétrât à toute vitesse dans une écluse de station qu'il pulvérisa avant de s'écraser contre un butoir à l'intérieur.

Avec un réalisme inouï, les wagons-citernes se renversèrent et prirent feu. Ce n'était qu'un simulacre électronique de lumières et de fumées, mais le spectacle était destiné à frapper l'esprit d'un apprenti Aiguilleur.

Un apprenti Aiguilleur ?

Il ne s'agissait plus de distraction mais d'éducation. Cette salle était destinée à l'entraînement des futurs Aiguilleurs qu'on enverrait sur Terre pour noyauter l'ordre des Aiguilleurs. Autrefois on ne devait pas parler de caste mais d'ordre ou de classe, comme il y avait la classe de la Traction, celle de l'Entretien... C'étaient les Ophiuchusiens qui avaient petit à petit transformé un simple corps de métier en une organisation structurée, autonome, dépositaire de secrets et dotée d'immenses pouvoirs. Dans le seul but de faire respecter le Postulat, d'empêcher que ces maudits Terriens qui avaient survécu à la Grande Panique ne prennent l'idée de faire luire à nouveau le Soleil.

Les missions envoyées sur Terre avaient photographié, relevé des croquis, des clichés de réseaux, de matériel, de stations, et les avaient rapportés à bord du satellite où la création de l'école des Aiguilleurs avait été aussitôt décidée avec d'énormes moyens.

Au bout de combien de temps avaient-ils pu renvoyer sur Terre les premiers élèves ? Comment s'était passée leur intégration, à l'insu des dirigeants très certainement ? Il suffisait de supprimer un individu rejoignant une nouvelle affectation éloignée et de le remplacer par un Ophiuchusien. Peu à peu, en quelques dizaines d'années, ils avaient pris le pouvoir occulte dans les Compagnies. Et

comme la fonction pouvait se transmettre aux enfants, fille ou garçon d'ailleurs, l'opération avait dû s'effectuer sans heurts, sans inspirer de méfiance.

Gus alla au disjoncteur et coupa le courant. D'un seul coup ce fut le silence, l'éclairage atténué, et Lien Rag sortit de son recoin avec circonspection.

— C'est fini... J'ai tout compris, dit Gus. Nous avons déjà découvert une chose très importante. Reste à savoir comment les élèves Aiguilleurs rejoignaient la Terre. Lorsque nous le saurons, nous aurons peut-être une chance de retourner en bas. Une petite chance, ne te fais pas d'illusions.

Mais Lien Rag galopait déjà devant lui avec soulagement. Sans même se souvenir de la Terre et des Aiguilleurs certainement. Ni de rien d'autre.

CHAPITRE XXIX

Les deux machines déposées sur le petit plateau mongol, ils avaient finalement rejoint la station abandonnée au sud du Réseau des Disparus, pour remplir les soutes. Il avait fallu abattre, dépecer, faire fondre les manchots pour obtenir une huile primaire, qu'ensuite ils filtrèrent. Cela leur prit près d'une semaine avant qu'ils ne retrouvent les deux caisses.

Profitant d'un calme annoncé par la météo, ils rejoignirent la falaise des Échafaudages et annoncèrent par radio qu'ils se poseraient en pleine nuit.

— Pas de lumière et coupez votre moteur dès que possible, leur dit l'opérateur de la colonie. Un instant, Ann Suba demande à parler à Liensun.

— Je l'écoute, dit le garçon.

La voix de son amie lui parvint un peu déformée mais compréhensible. Elle le mit au courant de la situation nouvelle :

— Les Tibétains bloquent la vallée, aucun train ne nous parvient et ils construisent des échafaudages pour accéder au plateau. Nous allons essayer de les en dissuader. Pour l'instant ils n'en sont qu'au tiers mais ils peuvent surprendre le bruit du moteur. Tâchez de tenir compte du vent afin qu'ils ne sachent rien de votre retour.

— Ce ne sera pas facile mais nous essayerons. Pouvez-vous éclairer la partie du plateau où nous nous poserons ?

— Un quart d'heure avant la manœuvre, dit-elle, et juste quelques lampes repères. Pas question d'illuminer car les reflets seraient répercutés par les falaises voisines.

Il fallait s'en contenter et dès lors les renseignements météo furent épluchés avec minutie, mais en se rapprochant du Tibet ils n'obtinrent que de vagues précisions. Le dirigeable fit plusieurs

points fixes pour se laisser balloter par les vents d'altitude et très vite Liensun se rendit compte qu'ils soufflaient du sud.

— Cap au nord-ouest et ensuite on revient sur le plateau au vent. Le moteur ne sera que faiblement perçu. Comme un train roulant dans une vallée encaissée doit envoyer des échos un peu partout.

La chance les accompagna car, précisément, ils purent redescendre vers le sud, à la suite d'un énorme train charbonnier qui grondait dans les vallées profondes en envoyant des escarbilles rougeoyantes.

Le premier harpon se planta avec succès entre deux loupottes très pâles et le second fut également bien envoyé. Le treuillage commença. Il fallut se débarrasser des caisses de machines, attendre qu'on les ait évacuées, ce qui fut laborieux. Elles s'enfonçaient dans la glace et Liensun vit le moment où une nouvelle aire d'atterrissage devrait être envisagée. Mais toute la population se mobilisa pour tirer, pousser les caisses que l'on avait placées sur rouleaux de bois. Le *Ma Ker* put enfin rejoindre le sol.

L'équipage, durant cette manœuvre, se décontracta un peu, mais l'inquiétude persistait au sujet du blocus des Tibétains.

— Un coup des lamas, dit Liensun, dirigé contre moi. Ils savent que je suis revenu.

— L'important c'est que nous ne restions pas dans ces grottes, dit un des garçons.

— Je ne le supporterai pas, ajouta Zabel. Nous devons partir pour la station abandonnée. Nous y ferons de l'excellent travail.

— Il faudra dans ce cas installer des relais radio sur certains sommets, de façon à garder le contact avec le collectif administratif.

— Il ne faut surtout pas brusquer les membres de ce collectif, dit Liensun.

Peu après sans attendre la fin de l'atterrissage, il descendait au bout d'un filin, se précipitait chez Ann Suba qui assistait à l'ouverture des caisses.

— Explique-moi cette histoire de blocus et de ces échafaudages que les Tibétains construiraient.

— Nous sommes assiégés.

Elle lui fit l'historique des événements, puis expliqua comment ils comptaient empêcher les constructeurs d'échafaudages d'aller

au-delà d'une vingtaine.

— Chaque nuit un commando de dessinateurs de talent est descendu le long de la falaise. Ils reproduisent des scènes et des inscriptions copiées sur les fresques que tu connais et qui ornent la caverne du haut. Nous voulons qu'ils soient persuadés que la falaise est sacrée et que des ancêtres de lamas sont ensevelis dans les roches.

— Ça peut marcher, dit-il.

— De toute façon, il faut démonter le dirigeable, faire disparaître toute trace sur la falaise. Nous allons ensevelir le dôme de l'observatoire sous des congères artificielles.

— Démonter le dirigeable ?

— Cette nuit même.

— Il n'en est pas question. D'ailleurs l'équipage refusera.

Elle le regarda avec fureur :

— Tu en as fait des rebelles ! Tu les suggestionnes avec tes pouvoirs particuliers !

— Je n'ai pas agi sur leur psychisme... Ce sont eux qui ne veulent plus vivre dans ces trous à rats. Nous avons une proposition concrète à vous faire. Tu n'es pas en état de refuser si le blocus se prolonge. Nous resterons votre dernière chance.

Il s'éloigna d'elle, s'approcha des caisses. L'une contenait comme annoncé une machine pour fabriquer des fibres de verre, y compris des fibres optiques, mais il ne connaissait pas la machine qu'avait contenue la seconde caisse.

— Il n'était prévu qu'une machine au départ. Cette deuxième était une lourde charge pour le dirigeable. Nous avons eu du mal à conserver son assiette et à naviguer. La consommation d'huile était devenue trop importante.

— Ce qui expliquerait votre retard, fit Ann Suba sèchement.

— En partie. Nous avons dû déposer les caisses, aller faire le plein dans une station abandonnée, auprès d'une rookerie de manchots. Il y a là-bas des possibilités extraordinaires dont nous voudrions vous entretenir. Une source d'énergie importante.

Mais on ne l'écoutait pas. Charlster, réveillé, accourait revêtu d'une incroyable robe de chambre à fleurs et entamait une sorte de danse échevelée autour de la mystérieuse machine. Sa chevelure blanche flottait autour de lui comme une sorte de nimbe et les

assistants étaient muets de respect.

— Tu peux me dire ce qu'est cet engin ?

— Un émetteur très puissant d'ultrasons. Il a été secrètement fabriqué pour nous par des Rénovateurs d'un atelier travaillant pour l'équipement des trains de combat.

— Un émetteur d'ultrasons..., murmura Liensun. Vous ne renoncerez donc jamais.

— Pourquoi es-tu allé délivrer Charlster ? Pour la gloriole ou pour notre idéal ? fit-elle durement.

— Je ne savais pas que c'était un illuminé. Vous redeveniez tous raisonnables et ce cinglé vous a, à nouveau, inoculé le virus de la folie dangereuse. Je comprends que les jeunes ne veuillent pas rester ici.

— Tu crois que c'est le moment de s'installer sur la banquise ? fit-elle avec une ironie féroce.

CHAPITRE XXX

Au bout de deux jours, Jdrien regrettait le dirigeable, la compagnie de son frère et de l'équipage. Son père n'était plus le même homme. En dehors de la chasse, de la nourriture, de l'amour avec chaque soir une femme différente, il ne parlait que de vieilles légendes, de longues marches sur la banquise, et à son fils de son rôle de Messie :

— Tu dois te consacrer aux tribus qui attendent tout de toi.

Il avait parfois du mal à trouver ses mots en anglais, poursuivait en idiome, revenait à l'anglais, mais sur dix mots qu'il prononçait, six étaient désormais du langage des Roux.

La Tribu riait de voir le père et le fils réunis, une notion qui leur échappait, aucun homme ne sachant qui était son fils ou sa fille, et les mères ayant parfois du mal à reconnaître, une fois sevrée, leur progéniture.

— Nous allons bientôt les quitter, annonçait Lien Rag, mais chaque matin il disait la même chose.

Il semblait vouloir connaître chaque fille de la tribu, jusqu'aux plus jeunes, celles qui d'ordinaire restaient réservées aux jeux entre enfants.

Jdrien souffrait d'engelures profondes au visage malgré la couche de graisse dont il s'enduisait. Il ne pouvait toujours garder sa cagoule protectrice pour parler avec les Roux, et cette région était vraiment exposée aux plus grands froids. Il souffrait aussi dans son âme de voir son père se métamorphoser chaque jour davantage en un primitif uniquement guidé par ses instincts. Jdrien avait connu des Roux pleins de curiosité pour le monde du Chaud, même s'ils gardaient leurs distances, mais Lien Rag paraissait au contraire décidé à rompre les dernières attaches, à s'enfoncer dans une nuit

barbare.

— Demain nous partirons pour le Dépotoir... Mais j'irai plus loin encore, sur la grande banquise, rejoindre les Roux qui n'ont jamais vu le rail, voir les baleines énormes, celles qui rampent sur la glace, celles qui volent.

Jdrien lui parla de son expérience à bord d'un de ces fantastiques animaux volants.

— Le Kid a fait alliance avec les Hommes-Jonas. Il interdit qu'on harponne certaines baleines. En échange ils l'ont aidé dans sa lutte contre Jelly. Ils m'ont fait voyager dans l'animal avec lequel ils vivent en symbiose, pour me rendre auprès de l'amibe géante.

— Moi aussi j'ai voyagé dans une baleine, disait Lien Rag avec une sorte d'indifférence.

— Tu iras voir le Kid ?

— Pour quoi faire ? Que m'importe le Gnome ? J'irai au-delà de son Viaduc. N'est-ce pas un orgueil insensé que de construire ce Viaduc ?

Il n'y avait plus de conversation possible et quand Jdrien lui parlait de Vsin, la façon dont Lien Rag lui demandait si elle était jolie lui déplaisait.

— Nous irons voir Vsin, dans ce cas, affirmait Lien Rag les yeux brillants.

Quel âge avait-il ? Même pas vingt ans en tant que Roux. Comment avait-il pu devenir un Roux, acquérir une telle maturité physique en quelques années ? Il ne se souvenait plus, disait-il, commençait à délirer sur ses origines, devenait mystique sur ce terrain-là.

— Il y a Vsiena, ta petite-fille.

Mais Lien Rag s'en moquait. Les petits-enfants ? Il y en avait pas mal dans la tribu et ils étaient tous ses petits-enfants. Une de plus, qu'importait.

— Mais c'est ma fille, disait Jdrien.

— Mais non, c'est la fille de tous les mâles de la tribu, tu devrais savoir ça.

Ils finirent par quitter la tribu un jour et marchèrent vers l'Est. Très vite, Lien Rag prit de la distance et Jdrien, incapable de suivre le rythme, se traîna sur la banquise. Il finit par s'arrêter, fabriqua un abri à l'aide d'un amas de congères, mangea un peu de viande et de

graisse et s'endormit comme une masse en espérant que son père reviendrait sur ses pas pour le retrouver et s'excuser de l'avoir distancé.

Mais le lendemain il était seul et toujours très handicapé pour marcher. Cependant il reprit la direction de l'Est, retrouva les traces de Lien Rag. Désormais il se comportait comme un Roux, urinant et déféquant sur sa piste. Jdrien trouva même l'endroit où il avait dû dormir en fin de journée, mais Lien Rag pouvait se trouver à cent cinquante kilomètres de là.

Il n'avait plus qu'un seul espoir, celui de trouver un réseau qu'il remonterait en souhaitant découvrir assez vite une station. Il embarquerait dans un train à destination de la Compagnie de la Banquise. Il avait non seulement présumé de ses forces, mais trop compté sur son père. Du moins avait-il estimé que les sentiments de Lien Rag resteraient ceux d'un père, mais Lien Rag n'était plus qu'un Roux que son métis de fils encombrait. On n'avait jamais vu des métis participer à la vie tribale, à une recherche de points de pêche ou de chasse. Tous ou presque finissaient par rejoindre les stations et vivaient dans les confins, là où la température leur convenait le mieux.

Le lendemain il parcourut une plus grande distance jusqu'à midi et ce fut après un rapide repas qu'il trouva la carabine. Son père avait fini par l'abandonner derrière lui. Le dernier symbole de son ancienne qualité d'Homme du Chaud.

Jdrien la ramassa, la mit en bandoulière, mais au bout de deux heures la trouva embarrassante et, à son tour, il l'abandonna. Il l'enterra dans la glace pour qu'elle ne soit jamais retrouvée.

Cette nuit-là il rêva qu'il entendait des trains rouler, siffler, et lorsqu'il se réveilla presque gelé, il se demanda s'il reverrait Vsin et sa fille. Il dut faire fonctionner un moment le chauffage de sa combinaison, mais les piles étaient épuisées. Ce fut en marchant qu'il fit circuler le sang dans ses pieds.

Et son rêve se concrétisa car les trains circulaient à l'horizon sinistre de cette étendue plate. Il en pleura de joie et se hâta de rejoindre le réseau.

Une forme plus sombre lui apparut et il pensa à un loup isolé mais reconnut un Roux, c'était son père.

Lien Rag s'était installé dans une sorte de creux en bordure du

ballast.

— Je ne peux pas traverser, fit-il d'une voix d'enfant terrifié.

Jdrien avait cru qu'il l'attendait, mais non. Le nouveau primitif avait seulement peur des rails et des convois...

— Tu ne risques rien si tu fais attention, lui dit-il. Viens avec moi.

Il lui prit la main et ils traversèrent la douzaine de lignes entre deux convois. Lien Rag tremblait de terreur et quand il fut de l'autre côté, il resta prostré un moment.

— Il faut repartir, dit-il ensuite.

— Moi, dit Jdrien, je vais par là.

Il indiquait le sud. Son esprit semblait accrocher des présences humaines dans cette direction-là.

— Moi, je vais par là, dit Lien Rag.

Et sans prévenir, il se mit en route à grandes enjambées, ne fut plus qu'un point sombre sur la blancheur immaculée de la banquise, là-bas dans le lointain. Les yeux brouillés de larmes, Jdrien suivit, lui, la trace noire de suie qui s'étalait de chaque côté du réseau sur plusieurs centaines de mètres de large.

CHAPITRE XXXI

Au matin du troisième jour dans Salt, Lien Rag, au réveil de Gus, avait disparu. Le cul-de-jatte se leva en hâte, appela, en vain, son compagnon. Ils couchaient dans une petite cabine éloignée, proche de machines inconnues qui tournaient avec un bruit sourd qui, la veille, avait impressionné Lien Rag. Dans la nuit il avait dû se lever et partir.

Gus dut chercher longtemps avant de retrouver ses traces, remonter jusqu'à l'axe central où il trouva du sang. Lien Rag sans combinaison, sans vêtements, s'était faufilé à travers ces dents de glace, y avait laissé de la peau, des traces rouges.

À la fin de la journée, le cul-de-jatte atteignit leur cabine dans Sugar et le retrouva enfoui dans son sac de couchage, enfiévré, à moitié mourant. Il dut le soigner énergiquement mais dut se rendre à l'évidence : Lien Rag avait attrapé une pneumonie en traversant le moyeu glacé. Son corps, très affaibli avant que Gus ne le retrouve, avait mal supporté des mois de privations. Il était en danger de mort et l'infirmier ne supportait pas l'idée que peut-être il resterait seul à nouveau.

Mélancolique, tandis que Lien Rag respirait avec difficulté, il regardait par le hublot les restes de tous ces êtres rejetés par le satellite. Le cimetière spatial. Là où Lien Rag serait lui-même envoyé dans le cas où...

Dans la nuit, ne pouvant dormir, il se rendit dans la salle de contrôle, plaça la plaquette enregistrée dans l'appareil décodeur et écouta ce que racontait Lien Rag quand il avait toute sa tête :

Non seulement nous avons découvert ce Postulat abominable, mais quelques jours plus tard ce fut une autre série de découvertes bouleversantes.

Je vous l'ai dit, je crois, mais dans sa folie, Kurts confondait la mémoire centrale de l'ordinateur avec les bas-fonds, les soutes, cette jungle où s'entassaient des créatures hideuses et dangereuses. Et il organisait des expéditions pour plonger dans cet enfer, emportant des armes, des provisions, prêt à tuer tous ceux qui s'opposeraient à ses recherches.

Chose curieuse, il ramena vraiment des mémoires égarées, des disques souples qui formaient une pile de trente centimètres environ. Il avait dû les disputer à un Garou à tête de femme qui les conservait comme des reliques sans savoir exactement pourquoi.

Nous les avons examinées sur un satellite de l'ordinateur et les images qui ont surgi nous ont littéralement abasourdis. Des images violentes, des images de guerre. Une drôle de guerre, une guérilla plutôt, qui avait pour cadre le S.A.S. On s'était battu surtout dans Sugar, mais j'ai reconnu différents endroits de Salt. Les films ont défilé durant des heures. Nous avons dû les visionner une nouvelle fois avant de commencer à comprendre quels étaient les combattants.

Et puis une femme a parlé, en voix « off » sans que nous puissions entrevoir son visage. Elle s'adressait à un certain Perth, commandant du satellite, et lui faisait une offre d'armistice :

« — Vous savez très bien que nous n'acceptons plus de vivre et de mourir ici en sachant qu'on ne viendra jamais nous chercher, que ceux d'Ophiuchus n'enverront pas d'astronefs. Nous sommes des rebelles qui contestons la mission de S.A.S. et nous désirons aller sur Terre, partager la vie des survivants de la Grande Panique malgré les terribles conditions de vie sur cette planète glacée.

« Nos forces sont plus importantes que les vôtres mais vous disposez de la salle de contrôle. Vous nous affamez, nous glacez et nous brûlez par des changements imprévus de température. Vous supprimez aussi la pesanteur dans notre secteur et plusieurs enfants sont morts de fractures du crâne. Cependant nous résistons et nous avons remporté quelques succès. Vous avez pu vous rendre compte que nous pouvions désamorcer le système de régénération de l'eau. Pendant quatre jours vous avez été privés de ce précieux liquide.

« Nous vous proposons une trêve et l'accès aux navettes de

liaison avec la Terre. Nous embarquerons jusqu'au dernier et vous serez débarrassés de nous. Sur la base d'arrivée que vous appelez Canada Salt, vos amis, déjà installés sur Terre, seront tentés de nous abattre. Dites-leur de nous laisser aller librement sinon ceux qui attendront ici d'être embarqués feront sauter une partie du satellite. S.A.S. ne sera pas détruit mais cette dégradation posera de graves problèmes à ceux qui voudront continuer à vivre dans le satellite. Voici nos conditions. Nous attendons votre réponse. »

Le Canada ? Une région de l'Amérique du Nord appartenant désormais à la Panaméricaine ?

— Mais oui, fit Gus, je me souviens que dans ses *Mémoires d'une femme de langue française*, notre aïeule Ragus racontait que sa famille était originaire du Canada. Donc elle descendait de ces rebelles révoltés contre les dirigeants du satellite ? Et ceux qui occupaient Canada Salt n'étaient autres que des Aiguilleurs d'origine ophiuchusienne.

Il continua d'écouter la suite de l'enregistrement de Lien Rag :

Canada Salt me rappelait quelque chose, mais je perdais de plus en plus la mémoire, et ce fut Kurts qui me raconta que sa famille et la nôtre étaient originaires de cette région au nord de la Panaméricaine.

Nous avons alors estimé qu'une partie des rebelles avait réussi à quitter le satellite et à rejoindre la Terre. Ce sont eux qui, par la suite, ont dû répandre l'idée que le Soleil n'avait pas disparu pour toujours, qu'un jour il brillerait à nouveau. Nous avons pensé que notre côté contestataire venait de là, mais que les Rénovateurs avaient également dû apparaître grâce à ces Ophiuchusiens révoltés qui voulaient partager le sort des Terriens survivants. C'était tout à leur honneur.

Kurts est même allé plus loin et a estimé que nous avons été programmés clandestinement à cette époque-là. Du moins nos ancêtres, pour qu'ils communiquent à leur descendance un idéal différent, fait de recherche de la vérité et de la liberté. En même temps ils ont modifié certains gènes pour que certains membres de la famille soient dotés de fonctions extra-sensorielles, comme la télépathie et le pouvoir d'influencer les installations électroniques. L'aïeule Ragus était déjà télépathe et Jdrien, mon fils, a également reçu ce don, par hasard, je veux dire par hasard dans le cadre de la

descendance des Ragus.

Cette appellation de Canada Salt prouve aussi que les Aiguilleurs et les orthodoxes de S.A.S. se distinguaient ainsi de ceux qu'ils appelaient les habitants de Sugar. Ragus à l'envers.

Nous savions à peu près tout sur nos origines et nous découvrions avec horreur qu'on pouvait rejoindre la Terre sans subir de transformation. Malheureusement nous avons eu beau chercher il nous a été impossible de trouver les fameuses navettes.

Kurts a plongé très souvent dans les bas-fonds, dans cet enfer dont j'ai déjà parlé, mais en vain. Il ramenait parfois quelques vagues indices, mais la piste s'égarait très vite et nous avons fini par penser que toutes les navettes avaient disparu, sauf celles transportant les Roux et les Garous vers Concrete Station, mais celles-là ne pouvaient être empruntées. Leur accès était verrouillé à jamais. Un jour Kurts n'est pas revenu d'une de ses plongées dans l'enfer.

CHAPITRE XXXII

Ils devaient être une trentaine venus de toute la Panaméricaine sur la convocation de Lady Yeuse. Ils connaissaient l'ordre du jour qui était le remplacement du grand maître Palaga, directeur des Aiguilleurs de Patagonie et d'Antarctique, par un des leurs.

— Voyageur Palaga a disparu depuis des mois, depuis que j'ai accédé à la présidence et, malheureusement, il m'a été impossible de savoir ce qu'il était advenu de lui. Est-il mort ? S'est-il retiré volontairement ? Je l'ignore. Les deux Provinces doivent être dotées d'un patron des Aiguilleurs pour le bon fonctionnement des réseaux. Nous avons des projets pour ces régions-là et un homme jeune et plein d'énergie nous paraît nécessaire. En ce qui me concerne, je propose la candidature de Maliox qui était l'adjoint de Palaga pour l'Antarctique, mais bien entendu c'est à vous de voter.

Les grands maîtres paraissaient satisfaits de l'attitude de Lady Yeuse. Elle attendit avec espoir que l'un d'eux parle du Maître Suprême disparu mais il n'en fut rien. Deux autres candidats furent pressentis pour que le vote s'effectue dans des conditions légales, mais Maliox eut droit à la majorité des deux tiers au premier tour et fut donc déclaré élu.

Mais ce fut là que le nom de Palaga réapparut car il devait prononcer l'éloge funèbre de son prédécesseur. Il paraissait heureux de son élection mais très embarrassé quant au reste.

— Voyageur Palaga, le grand maître, a jugé bon de se retirer discrètement, étant donné son grand âge, et de quitter même la Compagnie pour une retraite inconnue. Je sais que cela peut apparaître d'une grande désinvolture mais je demande l'indulgence pour un homme qui a, toute sa vie, montré une grande honnêteté et une grande austérité dans sa propre existence. Nous devons

respecter sa volonté quoi que nous pensions.

Yeuse, furieuse, quitta la réunion plus tôt que prévu, refusant d'assister au buffet donné en l'honneur du nouveau grand maître des deux Provinces.

Reiner, convoqué par elle, lui apporta des nouvelles de Port Harri dans la petite Province de la Baie d'Hudson, petite banquise intérieure entourée d'inlandsis.

— Voici un endroit où bon nombre d'Aiguilleurs aiment à se retrouver et cela depuis près de deux siècles.

— À Port Harri même ?

— Pas tout à fait, mais dans une petite station qui appartient à la caste.

— Je croyais que les Aiguilleurs n'avaient pas le droit de posséder des biens.

— C'est un séjour de repos, de vacances pour les Aiguilleurs. On peut y séjourner après un accident, une maladie. Mais ils y organisent des réunions... La dernière regroupa les principaux grands maîtres de toutes les Compagnies existantes, voici une dizaine d'années.

— Ça devait faire du monde.

— Plusieurs centaines de personnes, en effet.

Il consultait ses papiers en ayant l'air d'hésiter.

— Autre chose, Reiner ?

— Oh, des rumeurs... Vous savez ce que c'est... Cette petite station est au centre de la baie d'Hudson... Isolée... Personne ne peut s'y rendre.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Tout bêtement, Salt Station, car la baie d'Hudson est une banquise sur eau salée... C'est une appellation banale... Mais par là-bas on parle de la Voie Oblique...

— Comme dans pas mal d'endroits, murmura Yeuse, mais peut-être y a-t-il un fond de vérité ?

— J'ai fait étudier les traditions orales des habitants... Des pêcheurs, des chasseurs, et leurs récits peuvent se comparer sans qu'on trouve de grosses variations... La Voie Oblique serait composée de deux rails de lumière se dirigeant... veuillez m'excuser mais ce n'est pas de moi... se dirigeant vers le ciel.

— Vers le ciel ?

— C'est étrange, n'est-ce pas ? Si encore il s'agissait d'un réseau inconnu, clandestin, passe encore... Mais d'une voie à rails de lumière montant à l'oblique vers le ciel...

— Vous n'y croyez pas ?

— Je ne sais pas. Peut-être s'agit-il de deux rais de lumière solaire qui auraient réussi à se faufiler à travers les strates de poussières lunaires voici quelques décennies, peut-être un ou deux siècles ? Le phénomène aurait duré assez longtemps pour marquer l'esprit des gens et créer la légende... Mais ça peut aussi bien être deux projecteurs mal orientés ou n'importe quoi.

— Et le centre de ce phénomène, le terminus en quelque sorte, serait Salt Station ?

— Vous savez, les Aiguilleurs empêchent à quiconque d'approcher de leur station, d'emprunter la voie privée qui y conduit. Aussitôt par dépit, par superstition, on raconte n'importe quoi.

— Vous vous en contentez ?

— Non. J'ai une équipe de scientifiques déjà sur place. Ils sont là-bas pour créer un élevage de poissons, disent-ils. À quelques kilomètres de la fameuse station... J'espère que d'ici peu ils auront du nouveau à nous révéler.

— Palaga s'est retiré, paraît-il. Il aurait même quitté la Compagnie. Sans même essayer de me rencontrer. Bizarre, non ?

— Encore assez... Donc il serait encore en vie ?

CHAPITRE XXXIII

Au bout de deux jours terribles pour Gus, Lien Rag commença d'aller mieux. Il sortit peu à peu de son coma. Un peu de vie apparut dans son regard fixe et Gus continua les antibiotiques. S.A.S. devait être désormais envahi par toutes sortes de microbes et de virus dangereux. Le troisième jour, Gus venait de se lever pour préparer du café et du thé, lorsqu'il entendit une sorte d'appel.

Il sortit dans la coursive, alla jusque dans la salle de contrôle puis pensa que quelqu'un s'était introduit dans la cabine de Lien Rag et se précipita.

Le glaciologue était assis sur sa couchette et tourna la tête vers lui :

— Mais je vous connais...

Gus sentit ses bras s'affaïsser et il faillit basculer en voulant se reposer sur ses fesses :

— Tu... Vous... Mais vous parlez ?

— Pourquoi pas ? Vous parlez bien, vous... Je vous ai vu autrefois...

Gus inclina la tête, incapable de sortir un son.

— Serions-nous toujours dans ce maudit satellite ? J'ai dû m'endormir et vous êtes arrivé pendant mon sommeil.

Gus secoua la tête et le glaciologue s'étonna :

— Je me trompe ?

— Vous n'avez pas dormi si longtemps. Vous alliez, veniez comme un somnambule, et d'après mes estimations ça durait depuis des mois.

— Vous plaisantez ?

— Oh non... Il y a plusieurs semaines, je vous ai découvert en train de me voler un gigot... Depuis vous vous comportiez comme

un débile mental, comme un animal malheureux.

— Avais-je perdu la tête, c'est ce que vous voulez me faire comprendre ?

Gus versa du café, le lui tendit et pendant qu'il prenait la tasse avec un léger tremblement, il se hissa sur sa couchette. Cela parut rendre l'autre songeur et soudain son visage s'éclaira :

— Les rennes... L'élevage de rennes dans le petit cercle polaire arctique... Lienty Ragus ?

— On m'appelle Gus... J'ai perdu la mémoire de cette période... Je suis retourné dans le Gouffre aux Garous et on m'a retrouvé plus tard sur la glace... Des Roux... Avec deux souvenirs : Concrete Station, Dépression Indienne... Je suis allé là-bas et j'ai fini par trouver Concrete Station... Le reste...

— La navette ? Comme Kurts et moi... Kurts... Tu as revu Kurts ?

— Dans un dernier message vous dites qu'il est allé dans le bas et que depuis tu ne l'as pas revu... cousin.

Lien Rag le regarda, finit par sourire mais garda une ride au front en souvenir de Kurts.

— On ne sait même pas s'il vit ?

— Rien... Tu as perdu la tête en découvrant qu'il était peut-être possible de regagner la Terre sans devenir un Roux...

Lien Rag se rejeta en arrière, parut vouloir disparaître dans son sac de couchage :

— J'ai réapparu là-bas sous la fourrure d'un Roux... Et le processus va se poursuivre... Les Roux nés ici régressent vite... Seule leur descendance a des chances d'évoluer... Eux jamais... Nous avons découvert ça dans les mémoires de l'ordinateur et même dans un livre imprimé ici même dans le satellite...

Gus n'osait pas le dévisager, fixait le sol. C'était un rêve, un mirage. S'il relevait la tête, il découvrirait un Lien Rag débile. Il devait lui-même perdre l'esprit, se laisser envahir par des hallucinations.

— Pourquoi es-tu ici ?

— À cause de la Voie Oblique.

— Bien sûr, murmura Lien Rag. Sans savoir que c'est une impasse, un terminus, et qu'on n'en revient que sous une autre apparence... Quelle folie !...

— On peut encore espérer.

— Nous avons espéré combien, douze ans ?

— Quatorze, dit Gus. Il y a quinze ans que vous avez disparu et certainement que vous en avez passé quatorze ici.

— C'est impossible. Quatorze ans ?

Il regardait autour de lui. Il voulut se lever mais ses jambes le trahirent.

— Vous avez été malade. Pneumonie, et je vous ai soigné, antibiotiques et aussi un revitalisant... Je pense qu'il vous a redonné une sorte d'impulsion... Il doit contenir une hormone ou une enzyme qui redonne vie au cerveau.

— Je préfère qu'on se tutoie. J'ai besoin d'amitié, je me sens perdu avec l'impression d'arriver de nulle part.

— Bien, dit Gus sans céder à l'émotion, ce sera ainsi... Je continuerai à t'administrer ce remède... J'en prendrai aussi pour ressusciter cette période de ma vie que j'ai effacée, celle des rennes... J'aurais un fils qui serait parti à ma recherche mais qui ne serait jamais ressorti du Gouffre aux Garous.

— As-tu été à Gravel Station ?

— Oui, en même temps que Yeuse.

— Yeuse ? Oh oui, Yeuse...

Il parut sur le point de pleurer.

CHAPITRE XXXIV

Lien Rag finit par se lever et par reprendre ses forces. Il accompagnait Gus dans la salle de contrôle, lui expliquait certaines choses. Les variations de température, de champ gravitationnel restaient imprévisibles comme toutes les pannes.

— Pas d'intervention humaine ou autre ? demanda le cul-de-jatte. Quand j'étais seul, j'imaginai que des forces obscures...

— Je ne peux rien affirmer.

— Sais-tu comment s'est terminée la guerre civile entre ceux de Salt et ceux de Sugar ?

— C'était leur désignation. Ceux de Salt tenaient la salle de contrôle et les autres occupaient une bonne partie de Salt... Mais les rebelles ont réussi à quitter le satellite.

— Et ceux qui restaient fidèles à leur engagement jusqu'au bout ?

— Ils sont morts de dégénérescence... Tout était désorganisé et il devenait difficile de donner la vie à des enfants dans ces conditions-là. On aperçoit parfois des uniformes à l'extérieur contenant des corps boursoufflés après implosion... Beaucoup d'uniformes... Et la production de Roux a continué.

Alors il se mettait à rêver sur son double qui, à l'heure actuelle, devait parcourir la banquise.

— Kurts a dû retrouver sa machine, murmura-t-il. Le double de Kurts, enfin je suppose, mais elle faisait partie intégrante de sa vie... On ne sait pas comment on revit sous l'apparence d'un Homme du Froid.

— J'en ai vus à Concrete Station quitter la nursery. Ils paraissaient désespérés.

— L'ennui c'est cette régression sans appel... Nous ne l'avons

découverte que par la suite... Dans peu de temps, si ce n'est pas fait, je serai devenu un primitif farouche...

Gus soupira :

— Un temps j'étais tenté par la même expérience, espérant retrouver mes jambes... Inutile d'y songer...

Ils retournèrent dans leur cabine et, fatigué, Lien Rag s'allongea tandis que Gus allait lui chercher quelque chose à boire.

— Penses-tu que nous ayons une chance, même infime, de retourner sur Terre par la voie qui conduit à Canada Salt ?

Lien Rag but un peu du contenu de son verre, réfléchit :

— Peut-être en reprenant les recherches, ou en essayant d'utiliser la navette de Concrete Station. Lorsqu'elle arrive ici, pas de problème, elle s'arrête dans le sas et nous avons tous eu le temps de débarquer, mais ensuite pour la retrouver... À moins de se risquer dans le vide avec des scaphandres spéciaux.

— C'est la seule solution que tu juges praticable ?

Lien Rag hocha la tête :

— Jusqu'ici, oui.

— Alors nous allons l'étudier. Tu verras, nous nous retrouverons bientôt en bas.

Fin du tome 37